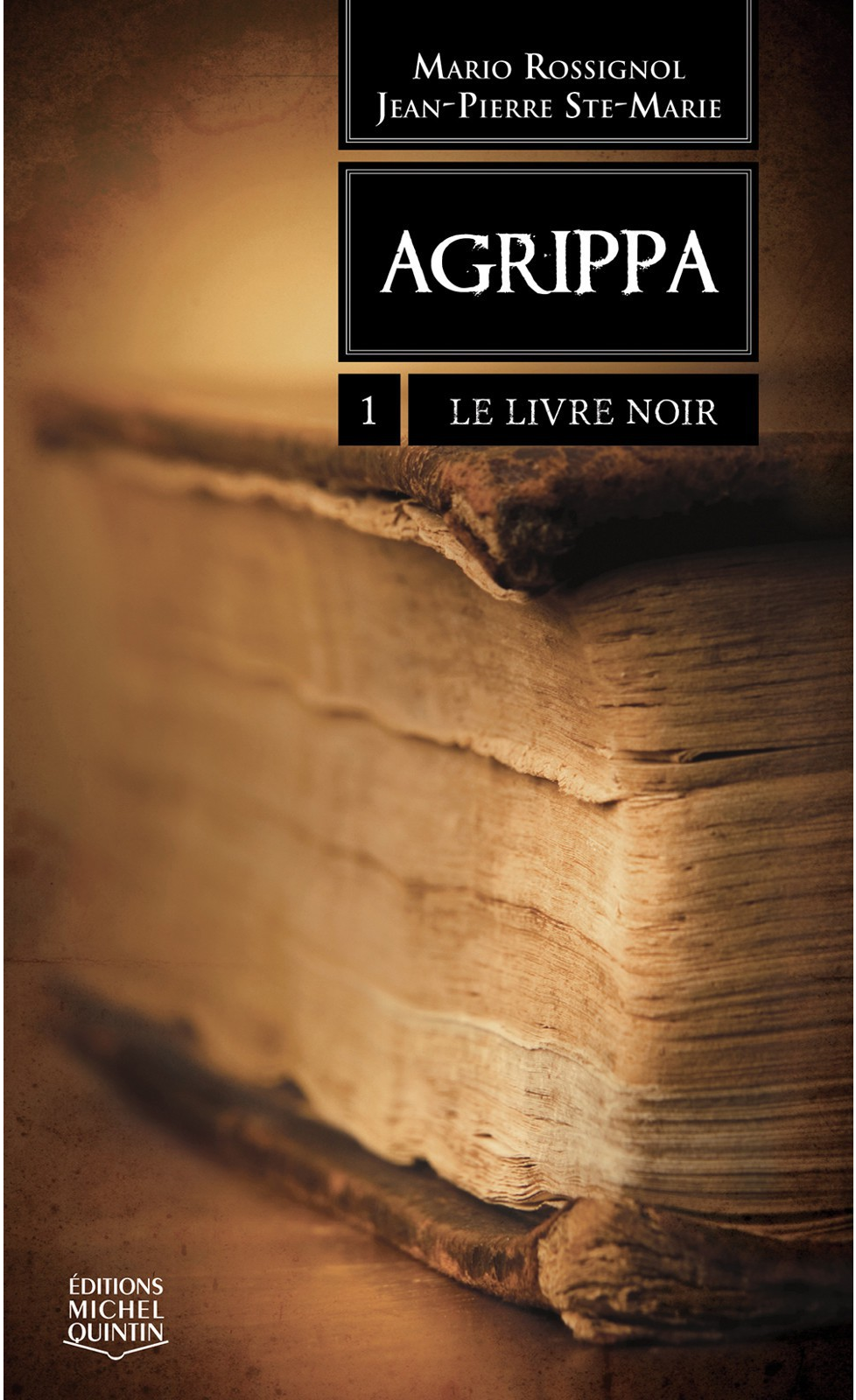
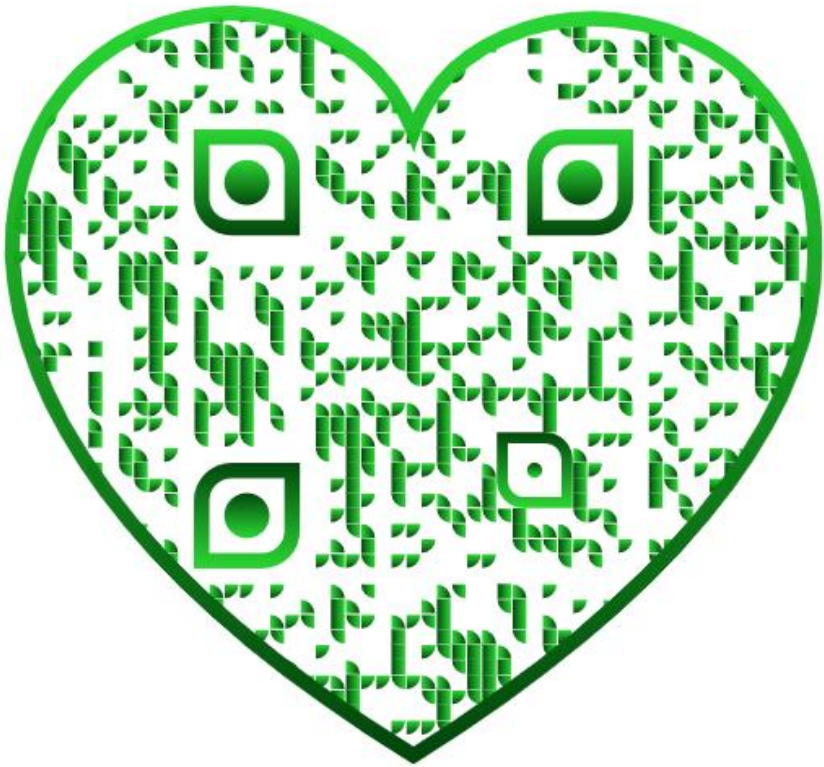
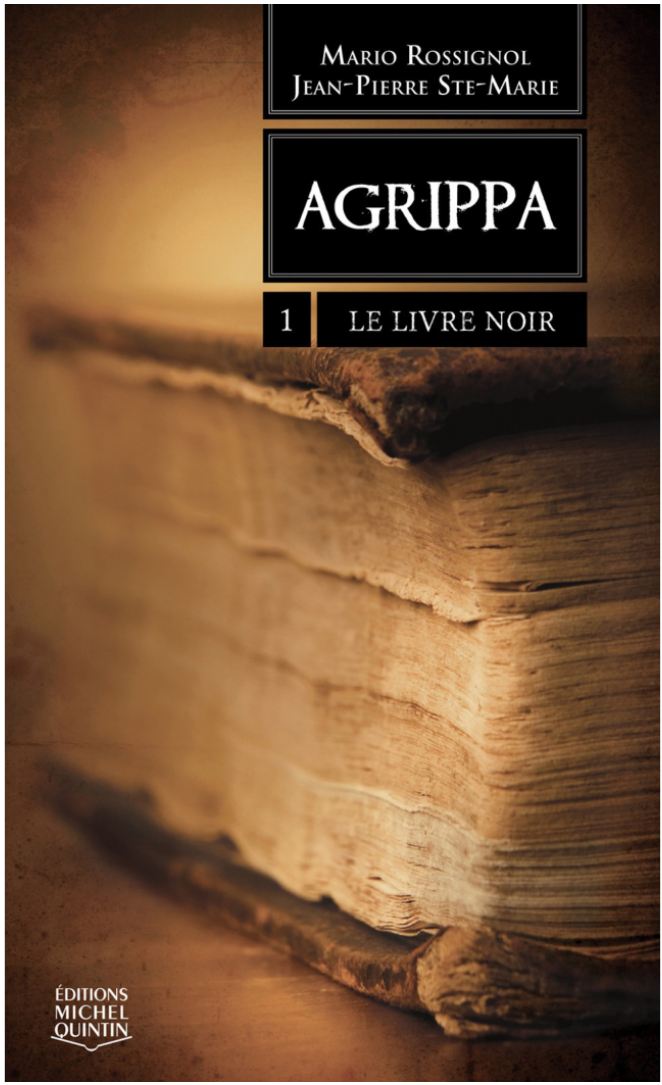

Mario Rossignol
Jean-Pierre Ste-Marie
AGRIPPA
1
LE LIVRE NOIR
ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN




Mario Rossignol
Jean-Pierre Ste-Marie
AGRIPPA
1
LE LIVRE NOIR
ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

AGRIPPA

1 LE LIVRE NOIR

Mario Rossignol
Jean-Pierre Ste-Marie

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

Infographie : Marie-Ève Boisvert, Éd. Michel Quintin
Conversion au format ePub : Studio C1C4

La publication de cet ouvrage a été réalisée grâce au soutien financier du Conseil des Arts du Canada et de la SODEC.
De plus, les Éditions Michel Quintin reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC
Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microreproduction, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 978-2-89435-800-9 (version ePub)
ISBN 978-2-89435-694-4 (version imprimée)

© Copyright 2014

Éditions Michel Quintin
4770, rue Foster, Waterloo (Québec)
Canada J0E 2N0
Tél. : 450 539-3774
Téléc. : 450 539-4905
editionsmichelquintin.ca

À la mémoire d'Albert Viau.
Où qu'il soit.

NOTE DES AUTEURS

À l'automne 1999, le propriétaire de la maison bicentenaire ayant autrefois appartenu à Albert Viau – notre grand-père maternel –, nous rencontrait afin de nous remettre un manuscrit fort abîmé, empestant l'humidité et la moisissure. Cet homme, que nous connaissions personnellement depuis plusieurs années, affirma avoir trouvé ces pages en effectuant des réparations à un mur intérieur de la grange.

Le papier utilisé, d'une dimension de dix centimètres sur dix-sept, était protégé par un étui de cuir. Rédigés à la plume d'une main plutôt mauvaise, les caractères incroyablement petits contrastaient radicalement avec la taille imposante de leur auteur. Dans les jours qui suivirent, nous nous employâmes à nettoyer et à déchiffrer à la loupe l'intégralité du document encore lisible.

Notre grand-père nous avait souvent raconté des récits de loups-garous, de feux follets, de magiciens, de sorcières et de faits étranges remontant à une époque lointaine. Mais les caractères tracés à l'encre fine nous le laissaient apparaître sous un jour nouveau.

Il avait littéralement enfoui son texte comme on enterre un mort qui n'a plus sa place dans le monde des vivants. Comme pour extirper de son esprit certaines connaissances, idées, théories ou mémoires troubles de son passé.

Cette histoire, la voici. Albert Viau, qui nous imprègne de son dévouement et de sa sensibilité, nous fait voyager dans le temps tout en nous faisant renouer avec un passé sombre, dur, perdu à jamais. Une époque où l'Église et la sorcellerie se livraient encore une guerre farouche et secrète, et où il fut dit que ce qui est oublié cesse par le fait même d'exister.

PROLOGUE

Je suis.

Et je ne suis que par la seule et unique volonté des hommes.

Je ne suis pas, comme le croit l'imaginaire populaire, une créature du Diable envoyée sur terre pour punir et faire souffrir.

Je ne suis vivant que par la seule et unique volonté des hommes.

Ou plutôt d'un seul : Henri Corneille Agrippa.

Au cours du XVI^e siècle, l'évolution rapide des sciences et des idées amène l'homme à reprendre contact avec le monde qui l'entoure et à rechercher les grandes idéologies perdues qui permettaient à ses ancêtres de communier avec les éléments, les esprits et les intelligences.

Agrippa comprend que la nature renferme de grandes forces qui lui sont pour la plupart invisibles. Comme pour les milliards d'organismes qui peuplent le corps humain, des échanges incontrôlables se produisent dans la nature. Agrippa croit que certains de ceux-ci peuvent être maîtrisés. Il est toutefois prudent, car il craint de s'attirer les foudres de la sainte Église. De la médecine, il bascule vers la magie naturelle. Puis, de celle-ci, vers la magie de cérémonie qui l'attire inévitablement dans le piège de la magie noire.

Pendant des années, il s'est employé à réunir et à expérimenter les magies qui régissent le monde depuis la nuit des temps.

Ainsi a-t-il découvert qui je suis. Le grand livre des incantations.

Ainsi puis-je renaître à la vie.

C'est la grande connaissance d'Agrippa, acquise de la philosophie occulte, et la réunion de tous ses textes anciens qui m'ont donné définitivement conscience. Il a sombré de cette manière dans la sorcellerie la plus redoutable et dangereuse, appelant des forces noires et maléfiques capables de tendre les pièges les plus infernaux.

Il croit qu'avec son âme, son intelligence et son imagination, l'homme peut transformer le monde. Et en contrôler d'autres.

Il m'étudie, m'utilise à sa guise. Il se sert de moi sans que je puisse l'en empêcher. Et tout doucement, je prends goût à cet éveil des sens.

Il est malin. Il sait se protéger. J'ai abandonné toute tentative de frappe contre sa personne. Mais tous les hommes ne sont pas comme lui. Aucun d'eux n'est éternel. Tandis que moi…

Henri Corneille Agrippa meurt en 1535.

Mais moi… Je suis toujours vivant.

Je me souviens des prêtres chrétiens qui tentèrent vainement de me détruire par le feu. En désespoir de cause, ils m'enchaînèrent et me suspendirent à la charpente de la toiture d'un bâtiment de pierre aux fenêtres grillagées avant d'en condamner l'entrée.

Il m'est impossible de dire combien d'années s'écoulèrent avant que les Anglais ne s'emparent de moi. Ils me ramenèrent sur leur île imprenable et m'abandonnèrent à nombre de gardiens qui se succédèrent encore et encore au fil du temps avant que je ne sois à nouveau transporté vers un monde inconnu, beaucoup plus loin au-delà des mers.

On peut me suspendre à une poutre, enchaîné pendant des siècles. Le temps n'a aucune emprise sur moi.

On peut m'ensevelir sous la terre et en oublier l'endroit des années durant, la pourriture n'arrivera jamais à me corrompre.

Car moi, je suis toujours vivant.

Je suis le grand livre noir.

*Celui-là même que les hommes nomment encore avec crainte : l'*Agrippa!

1

À la nuit tombée, le 31 octobre 1855.

Il fallait faire vite.

Alexander Dwyer exigeait le maximum de l'attelage double qui galopait devant lui à en perdre haleine. La nuit était fraîche, et les chevaux effarés crachaient leur souffle en une brume qui allait se perdre parmi le brouillard figé à un mètre au-dessus du sol. Il jeta un bref coup d'œil à son fils John qui se cramponnait d'une main au dossier du siège de la voiture et se bouchait une oreille avec l'autre afin de réduire le bruit assourdissant des sabots frappant avec violence la terre battue. La voiture donnait l'impression d'être à tout moment sur le point de se démanteler. Alex regrettait d'avoir laissé John l'accompagner, mais il était trop tard pour revenir en arrière. Il fallait en finir une fois pour toutes. Deux hommes ouvraient le chemin à dos de cheval. Il fallait être fou pour parcourir à cette allure la route pitoyable vers Saint-Jean-Chrysostome. La voiture avait dérapé dans la courbe au sortir de Williamstown[1], et le drame avait été évité de justesse. Mais pas question de ralentir. On devait à tout prix achever le travail avant minuit.

Alex jetait régulièrement le regard par-dessus son épaule comme pour s'assurer que sa cargaison restait bien en place. Il ne pouvait de toute façon rien y voir, la voiture étant entièrement fermée et, qui plus est, peinte en noir. Seul le gros cadenas de laiton sur la serrure de la porte arrière détonnait par sa couleur dorée.

Dwyer fouetta les chevaux de plus belle, rattrapant presque les cavaliers qui le précédaient. Il n'avait pas regardé l'heure depuis un bon moment, mais il évaluait rapidement le temps écoulé. Il était en pleine crise de paranoïa. L'inquiétude le gagnait; il se sentait totalement irresponsable d'avoir permis à son fils de huit ans de venir avec lui. La précarité de la situation l'amenait graduellement à céder à la panique. La réalité se fondait comme dans un

rêve, le contrôle lui échappait, sa propre existence semblait lui glisser entre les doigts, le bruit des sabots percutant le sol s'estompait doucement…

La vue des torches allumées par le révérend Sutton autour de l'église St. Matthew le ramena brusquement à la réalité. Il renâcla violemment et cria de colère en reprenant le contrôle de lui-même. Il continua de fouetter la croupe des chevaux avec les rênes pour ne pas perdre une minute.

La lune illuminait le brouillard et donnait au paysage une allure fantomatique. En entrant à bride abattue sur le territoire d'Edwardstown, ces hommes, dont les pères avaient quitté l'Angleterre des dizaines d'années plus tôt, entraient du même coup dans la nuit qui précédait la Toussaint. À minuit, les esprits des morts viendraient se mêler aux hommes, les frontières et l'équilibre entre les mondes seraient fragiles. Chacun était en sa chacunière, et personne ne sortirait avant la levée du jour.

Un éclair zébra le ciel, arrachant une fois de plus Alex Dwyer à ses pensées. Les nuages approchaient maintenant sans qu'il puisse les voir. On ne se débarrasse pas d'un ennemi sans espérer le voir combattre. La forme qu'adopterait son attaque restait toutefois encore à déterminer.

Alex tira soudain de toutes ses forces sur les rênes. Conscient d'avoir blessé ses chevaux, il fit bifurquer l'attelage vers la droite. La roue arrière de la lourde voiture buta dans le fossé, ce qui souleva John de son siège. De justesse, son père l'attrapa d'une main avant de mettre les chevaux au pas.

Toujours en selle, les deux cavaliers se tenaient près de l'église en attendant Dwyer. Ce dernier tira plus doucement sur les guides en commandant aux animaux de s'arrêter.

L'église St. Matthew était un bâtiment récent de style renouveau gothique construit huit ans plus tôt en plein champ, sur une terre complètement déserte. Elle faisait dos à la route, la façade étant orientée vers le soleil couchant. Le clocher-porche central avait tout de la tour carrée caractérisant les constructions anglaises depuis le Moyen Âge. Au sommet, la chambre des cloches était équipée d'un abat-son en arc brisé de même style, ce qui permettait de rabattre le son vers le sol. Plus bas, trois baies également en arc gothique, parées de vitraux, éclairaient le porche. À mi-chemin entre les baies et la chambre des cloches, trois oculus avaient aussi été aménagés pour laisser entrer la lumière du jour. L'un d'entre eux, faisant face au sud, logeait un magnifique cadran solaire. Couronnant le clocher-porche carré, quatre fins pinacles s'élevaient vers le ciel[2].

C'est vers ceux-ci que se tourna le regard d'Alex Dwyer alors qu'il immobilisait ses chevaux devant le prêtre et ses deux compagnons.

Puis il regarda sévèrement son fils John.

— Ne bouge pas d'ici et surveille les bêtes, lui dit-il.

Le jeune garçon acquiesça d'un signe de tête et prit les rênes.

Alex sauta en bas de voiture et les cavaliers l'imitèrent en se laissant glisser de leur monture.

Les trois hommes et le prêtre se réunirent à la lumière des torches.

— Merci encore, révérend. Il nous devenait impossible de garder le livre plus longtemps. La colonisation s'intensifie du côté de Williamstown, de Beechridge et de la concession du Norton Creek. Et le livre peut représenter une menace. Il n'aurait jamais dû quitter l'Europe.

— Vos pères ont cru bien faire, Alex, il ne faut pas le leur reprocher. Ici, le livre ne reverra plus jamais la lumière du jour et perdra du même coup ses pouvoirs au cœur du sol sacré de notre église.

Le révérend Sutton tira sa montre de sa poche et, d'un mouvement habile, ouvrit le couvercle finement ciselé.

— Allons-y, messieurs, et soyons prudents.

Le révérend Sutton était né en Angleterre en 1821. À la fin de ses études en théologie et en philosophie, il s'était embarqué pour le nouveau continent dans le but d'aider et de soutenir les colons. Il s'était volontairement enfoncé dans les terres, déterminé à servir son prochain, le sort le favorisant pour la prise en charge d'une toute nouvelle église, celle de St. Matthew. L'homme était bon. Son visage mince bordé de larges favoris projetait une image austère, toutefois son regard doux et rassurant chassait toute inquiétude. Mais à ce moment, malgré tous les efforts qu'il déployait pour le cacher, le révérend Sutton était mort de peur.

— Nous n'avons eu aucun mal à le charger dans la voiture, révérend, dit Dwyer comme pour se donner confiance. J'en ai même été étonné.

— Lorsque l'*Agrippa* prendra conscience de l'endroit où il se trouve, vous serez encore plus étonné.

Les paroles de Sutton eurent l'effet d'une bombe sur les hommes, qui restèrent figés sur place. Un éclair violent suivi d'un puissant coup de tonnerre les arrachèrent à leur torpeur. Il fallait agir maintenant.

— Voici ce qu'on va faire, lança Alex en fixant le sol. Je vais d'abord retirer le cadenas, puis faire pivoter lentement le verrou qui retient les deux

portes. Je vais ensuite reculer et, à mon signal, vous ouvrirez les portes tout doucement en prenant bien soin de rester de chaque côté de la voiture. C'est compris?

James et Earl, les cousins d'Alex, acquiescèrent d'un mouvement de la tête, sans prononcer la moindre parole. La peur les enveloppait au même rythme que les nuages poussés par le vent obscurcissaient l'astre de la nuit. Alex s'approcha de l'arrière de la voiture, le révérend Sutton se tenant à bonne distance derrière lui. James et Earl prirent leur position.

Au moment où sa main allait saisir le gros cadenas, Alex s'immobilisa. Il recula d'un pas sous les regards interrogateurs de ses compagnons, puis fit le tour de la voiture pour se diriger vers le siège du conducteur. John tenait toujours les rênes, ses petites jointures approchant le point de rupture. Alex les lui enleva des mains et s'approcha de son fils pour lui parler à l'oreille.

— Je veux que tu descendes et que tu ailles te cacher dans le cimetière.

— Quoi?

La respiration de John s'accélérait dangereusement, et la terreur se lisait dans ses yeux. De fines gouttelettes de pluie commencèrent à tomber au même moment pour se mêler à la sueur qui perlait sur son front. Les éclairs et le tonnerre continuaient leur travail, s'évertuant à briser le ciel comme pour en perdre les étoiles.

— Écoute-moi, fils, chuchota Alex entre ses dents. Ce soir arrive enfin notre délivrance. La vie de notre famille fut gâchée par la faute du livre noir! Il y a très longtemps, mon père avait fait le serment d'en être le gardien. Il prit ensuite la décision d'émigrer en Amérique et d'apporter le livre jusqu'ici afin de le soustraire aux personnes malhonnêtes qui voulaient s'en emparer pour faire le mal. Bien sûr, il ne faut pas lui en vouloir, ce n'était pas sa faute; son père avant lui l'avait gardé, tout comme le père de son père avant. Ta mère est morte alors que tu étais tout petit. Nos terres ont toujours été pauvres et notre existence misérable. Je ne veux plus vivre ainsi, et je ne veux pas de cette vie-là pour toi. Ce soir, quand tout sera terminé, nous serons libres! Plus rien ne nous retiendra ici. Nous pourrons vendre la ferme et quitter Beechridge pour vivre à La Prairie. Nous nous forgerons une nouvelle vie parmi le monde, parce que nous la méritons! Maintenant, fais ce que je te dis. Trouve la plus grosse pierre tombale du cimetière et cache-toi derrière. Ne bouge pas de là avant que je vienne te chercher. Va!

De grosses larmes roulant sur ses joues, John s'appuya sur l'épaule de son

père pour sauter à bas de voiture. Il courut le plus vite qu'il put, comme s'il avait le diable à ses trousses, et disparut au bout de l'église entre deux coups de tonnerre.

Alex jeta un regard à la dérobée, puis passa les guides par-dessus la tête des chevaux. Il fit approcher ces derniers de la clôture de fer forgé qui bordait le terrain. Sans donner grand jeu, il attacha fermement les bêtes à l'un des poteaux de fer.

Puis il regagna aussitôt l'arrière de la voiture, le vent et la pluie s'intensifiant de plus belle. Il n'était plus question de chuchoter pour se faire entendre.

— On y va, dit-il tout en cherchant la clé au fond de sa poche.

Il se frotta le front et les yeux pour en retirer l'eau qui y dégoulinait, et approcha du cadenas de laiton pour s'en saisir.

— Alex?

Earl le regardait d'un air perplexe. Alex le questionna du regard.

— Mais, Alex, qu'est-ce qu'on fait une fois que les portes seront ouvertes?

— On fait la même chose que lors du chargement, Earl, dit-il d'un ton qui masquait mal son impatience. Toi, tu te glisses au fond, tu pousses la poutre en te servant du rail fixé au toit jusqu'à ce qu'on ait le livre bien en main et qu'on le sorte. Ensuite, on le transporte dans l'église.

— Oh non, Alex, il n'est pas question que j'aille au fond de la voiture, c'est hors de question!

— Alors j'irai.

Alex en avait assez. L'orage devenait de plus en plus violent et le temps pressait. Il fallait en finir avant minuit. La foudre frappa au même moment non loin de là en direction de Saint-Chrysostome. Un reflet bleuâtre illumina le brouillard puis s'éteignit peu à peu sous le regard des quatre hommes. Alex eut une triste pensée pour l'arbre qui venait de mourir. Des années de croissance réduites à néant en l'espace d'un moment. Les êtres humains ne sont pas différents des arbres frappés par la foudre. La vie ne tient qu'à un fil. Il est tellement plus simple, plus facile, plus rapide de détruire plutôt que de construire! Il savait maintenant pourquoi le mal existait. Cette raison à elle seule valait bien l'élimination du livre noir.

Il s'empara du lourd cadenas et fit basculer du pouce la portière à ressort qui protégeait la serrure sur le côté plat. Il inséra la clé et déclencha le mécanisme d'ouverture.

Au même moment, un sifflement horrible fusa à l'intérieur de la voiture. Alex ne se laissa pas impressionner et désengagea aussitôt le verrou. Il tira à peine les portes que celles-ci furent aussitôt prises en charge par James et Earl. Alex recula lentement alors qu'une odeur désagréable se dégageait de l'intérieur de la voiture. Une fois les portes ouvertes, les éclairs craquelant le ciel à répétition révélèrent l'objet au regard des hommes.

Le livre noir était imposant par sa taille. Il faisait environ un mètre de haut sur cinquante ou soixante centimètres de large. Sa tranche devait bien atteindre une vingtaine de centimètres et, vu de l'extérieur, le bord des pages paraissait entièrement noir. La couverture était très épaisse et avait l'air rigide. On pouvait aisément y constater le passage du temps. De lourdes chaînes, sûrement très anciennes puisque très rouillées, le retenaient fermé, prisonnier de lui-même. Le livre était relié par une autre chaîne à une poutre de quinze centimètres sur quinze et d'environ trois mètres de long, supportée par un rail fixé à la partie supérieure de la voiture. Suspendu de telle manière depuis son départ d'Angleterre, longtemps auparavant, il avait toujours été gardé ainsi. Force était de constater que la voiture avait été préparée spécialement dans le but de transporter ce livre.

— Jamais je n'ai vu pareille chose, bredouilla finalement le prêtre. Jamais je n'aurais cru cela possible! L'*Agrippa*! Le grimoire du pouvoir. Le livre de tous les malheurs et de toutes les gloires. Signé de la main même de Satan!

— Pardonnez-moi, révérend, mais si vous le permettez, nous vérifierons la signature de l'auteur une autre fois, ironisa Dwyer.

L'*Agrippa* recommença tout à coup à émettre de forts sifflements. Pris de violents tremblements, le livre semblait vouloir s'arracher de lui-même à ses chaînes. Alex monta à l'arrière de la voiture, mais fut aussitôt agressé par l'ouvrage en furie.

Le révérend Sutton, un vieux parchemin à la main, se mit à réciter des prières en latin.

Les éléments se déchaînaient toujours, ce qui compliquait l'opération que les quatre hommes s'apprêtaient à conclure.

— Laisse tomber, Alex, cria James. On va trouver un autre moyen de le sortir de là.

— On ne peut pas faire autrement, il faut soulever la poutre à l'autre bout pour la faire glisser sur le rail.

— On aurait dû mieux réfléchir, messieurs, quand on a fabriqué ce foutu rail!

— C'est trop tard maintenant! Il faut faire avec!

Alex avait à peine fini sa phrase qu'il filait à toute allure vers les portes ouvertes sur un trou noir. Le livre se remit à vibrer, faisant bouger la voiture, ce qui apeura les chevaux.

Au bout de son élan, Alex sauta à plat ventre dans la voiture et plongea sous le livre pour finalement rouler sur lui-même jusqu'au fond de la cabine. Il se frappa le visage contre le mur avec force, mais reprit rapidement ses esprits. Il se retourna sur le dos et fit face à l'*Agrippa*. Le livre noir gémissait, vibrait, tournait et basculait en tendant ses chaînes, tentant vainement d'atteindre Alex. Celui-ci entendait les prières du prêtre en écho à la colère de l'*Agrippa* et aux éléments naturels déchaînés.

— *Deo juvante, Deo favente, Deo volente, Deo non fortuna, Deus est qui regit omnia, Deo gratias*[3]*!*

— Quand tu voudras, Alex! cria James.

En se levant, Alex plaça son épaule devant lui pour se protéger. Gardant un œil sur le livre, il souleva l'extrémité de la poutre en poussant, alors que James et Earl tiraient de l'autre bout. Les mouvements violents de l'*Agrippa* rendaient difficile sa manipulation.

— Viens prendre mon bout, Earl! lança Alex une fois arrivé au bord de la voiture. Il ne faut pas que le livre touche le sol, car cela nous déséquilibrerait. Nous risquerions alors de le perdre.

— Apportez-le tout de suite à l'intérieur, lança Sutton. Vite!

L'orage augmentait en force et en violence; le vent et la pluie fouettaient les hommes. L'*Agrippa* était secoué de convulsions. On pouvait voir onduler la couverture sous les chaînes. À chaque secousse, la douleur arrachait des grimaces à James et Earl, les extrémités de la poutre s'enfonçant dans leurs épaules.

C'est alors que du fond du terrain, derrière le cimetière, des formes humaines apparurent. Alex chercha son fils du regard parmi les pierres tombales sans pouvoir le repérer. Les silhouettes se déplaçaient en se balançant de gauche à droite, le dos courbé. Elles marchaient, mais ne paraissaient pas avancer.

— C'est une illusion, leur dit Sutton, n'y croyez pas. C'est le Diable qui veut récupérer son bien! Une fois dans l'église, nous serons en sécurité!

— Regardez! cria James. Des boules de feu!

Des petites boules de feu apparurent en lisière de la forêt. Elles foncèrent sur les hommes et tournoyèrent autour d'eux en les frôlant à chaque fois.

— Ce sont des feux follets. Ils cherchent à nous impressionner.

— Ne vous laissez pas distraire et continuez! jeta le révérend. Il faut atteindre l'église.

Puis il ouvrit toutes grandes les portes en arc gothique qui constituaient l'entrée.

La poutre toujours à l'épaule, James entra le premier, suivi d'Earl qui supportait l'autre extrémité; Alex fermait le cortège en surveillant leurs arrières. Il referma enfin les portes avec un soupir de soulagement.

À l'autre bout de l'église, dans l'allée principale face à l'autel, une grande dalle gravée d'une croix pattée avait été retirée du sol. Soutenue par quatre fers angulaires attachés aux poutres sous le plancher, la dalle donnait accès à une crypte oubliée, creusée sous l'église à une profondeur d'environ deux mètres.

Le vent et la pluie heurtaient le bâtiment avec une brutalité peu commune. Les éclairs illuminaient l'intérieur de l'église à travers les vitraux multicolores, et le tonnerre qui ronflait comme un millier de soufflets de forge continuait de faire sursauter les hommes.

Alex faisait son possible pour se contrôler. La pensée de perdre son fils le rendait fou, mais il fallait finir le travail.

Le révérend Sutton renversa un encensoir dans le trou, libérant une fumée dense et odorante.

— Descendez-le au fond maintenant!

James et Earl s'exécutèrent. Ils abaissèrent la poutre afin de diriger le livre noir, léché par les volutes de fumée d'encens, vers sa destination finale. L'*Agrippa* sifflait et dégageait une odeur putride de miasmes infernaux. Lorsque la pièce de bois eut touché le plancher, Alex, sans perdre une seconde, frappa d'un coup de hache le câble entourant la poutre et retenant l'anneau passé dans la chaîne. L'*Agrippa* chuta au fond de l'oubliette et toucha la terre sacrée dans un bruit sourd. Les hommes s'affairèrent aussitôt à approcher la dalle, pendant que le révérend lançait prières, vapeurs d'encens et eau bénite tout autour.

— Finissez sans moi, dit Alex, je dois retrouver John!

Alex sortit en catastrophe sans penser à ce qui pouvait l'attendre dehors.

Il n'y avait rien. N'y songeant qu'après coup, il remercia le ciel d'être encore en vie. Il courut vers le cimetière en criant le nom de son fils malgré tous les efforts de l'orage pour assourdir sa voix.

— John! Où es-tu? John! Réponds-moi! Où es-tu?

Il s'arrêta, complètement dérouté, au beau milieu des monuments pendant que ses yeux s'habituaient à l'obscurité.

Mais John apparut soudain de derrière une pierre tombale, la plus imposante du cimetière. Il se jeta dans les bras de son père, en proie à de violents tremblements. Il essayait de parler, mais ses pleurs l'en empêchaient.

— Pardonne-moi, mon petit, articula finalement Alex. Pardonne-moi, je ne te laisserai plus.

Jamais il n'avait serré son fils aussi fort.

Il l'entraîna vers l'église.

— Il faut que j'y retourne. Il n'y en a plus pour longtemps.

— Je viens avec toi! hurla John, terrorisé à la pensée d'être de nouveau abandonné.

— Tu viens avec moi.

Lorsque Alex Dwyer referma les portes derrière lui, il avança sans gêne dans la lumière des lampes. Ses larmes se mêlaient à la pluie mouillant son visage.

Le révérend Sutton avait cessé tout cérémonial.

Agenouillé par terre, James s'employait à nettoyer les fers angulaires qui recevraient la dalle de pierre. De son côté, Earl démêlait dans une boîte de bois le mortier nécessaire pour la sceller et la consolider.

— On a réussi, Alex! dit-il finalement en ajoutant un peu d'eau à son mortier. On est débarrassé du livre!

— Ceci aurait dû être fait il y a bien longtemps, messieurs, reprit Sutton. Ce fut, hélas! une grande erreur de la part de vos pères d'avoir conservé l'*Agrippa* en maison. Ces livres furent longtemps confiés à des moines qui les enfermaient dans les monastères ou les abbayes. Seulement, au fil des siècles, les guerres dispersèrent les *Agrippas*. Je sais que certains moines-soldats ou ordres de chevalerie du Moyen Âge s'appliquèrent à les retracer pour les détruire. Je n'aurais jamais cru avoir la chance d'en contempler un véritable.

— Ce que vous appelez une chance, révérend, dit Alex, reste pour ma part un cauchemar. Je ne veux plus jamais entendre parler de ce livre

maudit!

— Mais ne comprends-tu pas, Alex, que ce livre est l'expression même du pouvoir du malin? Il est la preuve que le mal, incarné par Satan, existe! Il prouve du même coup à la face des hommes l'existence de Dieu!

— Alors pourquoi Dieu laisse-t-il faire le mal?

Alex fixait intensément le révérend Sutton tout en gardant John collé contre lui. Il attendait une réponse qui ne le satisferait pas.

— Ses voies sont impénétrables, mon ami. Lui seul connaît la réponse à ta question. Le mal existait au ciel et ce sont les hommes qui l'ont appelé sur terre. Ce livre renferme non seulement le moyen de l'appeler, il est aussi la porte qui lui permet d'entrer dans notre monde.

— Nous sommes prêts, dit James. On a besoin d'un coup de main pour mettre la dalle en place.

Alex entraîna John vers un banc et lui fit signe de s'asseoir. Il rejoignit les autres afin de les aider. Ils déposèrent délicatement la dalle sur son lit de mortier et la pressèrent jusqu'à égalité des autres. James racla le mortier qui débordait et s'appliqua aussitôt à refaire le joint.

— Pourquoi ne couchez-vous pas ici cette nuit? suggéra Sutton. Le temps est mauvais dehors et la route est longue jusqu'à Beechridge.

— Ça ne me dit rien qui vaille de passer la nuit avec l'*Agrippa* comme paillasse, répondit Alex. Je crois que nous allons tous rentrer chez nous. L'orage devrait se calmer d'ici peu.

Puis il se dirigea vers la porte afin de jeter un coup d'œil dehors. Il esquissa un sourire à la pensée d'avoir quatre paires d'yeux accrochées à son dos à mesure qu'il avançait dans l'allée. Une fois arrivé devant la lourde porte, il la tira sans aucune hésitation, ce qui fit sursauter ses compagnons.

Le vent s'engouffra dans l'église comme une bande de chauves-souris échappées de l'enfer. Aussitôt, le révérend Sutton se signa comme pour se protéger d'un ennemi invisible.

Quand Alex Dwyer mit le pied dehors, les éléments encore déchaînés une minute auparavant se calmèrent. Le vent tomba soudain et la pluie se transforma en une fine ondée. Seuls quelques éclairs épars continuèrent de déchirer le ciel, baignant la terre d'une puissante et bruyante lumière.

— Messieurs, dit-il en se retournant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je crois que John et moi allons partir sur-le-champ.

— Pourquoi ne nous attends-tu pas? lui cria James du fond de l'église.

On a presque terminé.

— J'irai au pas, vous me rattraperez donc facilement. J'ai besoin d'air.

Sutton s'approcha de la porte en poussant John vers son père.

— Soyez prudents. Je prierai pour vous cette nuit.

— Vous en avez déjà fait beaucoup, révérend, répondit Alex à voix basse. Pour moi, toutes les prières du monde ne peuvent être plus rassurantes que le fait de savoir ce livre enseveli sous cette dalle de pierre.

Il tendit la main vers John et celui-ci l'attrapa aussitôt.

— Viens, fils, nous rentrons.

Un bruit exaspérant provenait d'une des roues arrière de la voiture.

— On a un peu buté dans le fossé tout à l'heure, dit Alex à John en gaélique.

Souriant pour la première fois depuis longtemps, il ajouta :

— Mais ne t'en fais pas, on la réparera.

Alex s'inquiétait du silence de son jeune fils. John n'avait pas dit un seul mot depuis le cimetière. Il semblait apeuré, regardant fixement les ténèbres qui recouvraient la route devant eux, comme pour guetter une soudaine apparition. La faible lueur des fanaux fixés de chaque côté de la voiture projetait suffisamment de lumière pour bien se repérer. Et les reflets dansants qui se perdaient dans les arbres fuyaient devant l'écho provoqué par le pas des chevaux et le roulement de la voiture.

Alex décida d'augmenter la cadence. Le temps lui donnait la chair de poule et il avait hâte de mettre John à l'abri. De plus, les éclairs frappaient de nouveau çà et là dans les champs tout autour, comme pour lui rappeler qu'une puissance invisible les suivait de son regard brûlant. La pluie, qui avait cessé un peu plus tôt, s'abandonna de nouveau à l'appel de la terre, ce qui fit regretter à Alex Dwyer d'être parti seul dans la nuit. Il tendit l'oreille pour tenter de percevoir la venue de ses compagnons, mais il n'entendit rien. Il se pencha sur sa gauche et se retourna dans l'espoir de voir quelque chose, mais il ne vit rien.

Il sursauta quand John poussa un cri.

— Le fanal! Il s'est éteint! Le fanal s'est éteint!

Alex sentit une brûlure lui envahir la poitrine. Une crainte venue de nulle part le submergea le temps d'une longue inspiration. Il fit un effort afin de se contrôler avant de trouver les mots pouvant rassurer son fils.

— N'aie pas peur. Tu connais ce vieux fanal, la rouille l'a perforé voilà longtemps et la pluie s'est infiltrée à l'intérieur pour madéfier la mèche. On a suffisamment de lumière pour voir, on n'a qu'à être plus prudents. On va ralentir; Earl et James nous rejoindrons bientôt.

Les chevaux donnaient des signes d'impatience. Les puissants coups de tonnerre qui accompagnaient inévitablement chacun des éclairs illuminant leur parcours ne faisaient qu'augmenter leur nervosité nettement apparente. Alex ne pouvait leur en vouloir, il était lui-même déstabilisé sans en comprendre la raison. Il avait pourtant voyagé de nuit des centaines de fois déjà. Il accusa son instinct, tel celui des chevaux, d'être la cause de son malaise. Au fond, l'homme n'était qu'un animal un peu plus évolué. À moins que cette évolution ne l'ait fait régresser dans sa capacité à percevoir les messages de la nature, comme être à l'écoute de son instinct.

Alex réfléchit confusément à sa relation avec le reste du monde. Le doute qu'il éprouvait présentement lui était inspiré par quelque chose qu'il ne pouvait ni voir ni entendre. Tout comme les animaux qui pressentent ce qui n'est pas encore, une réaction violente à l'intérieur de lui-même le clouait sur son siège.

Il s'adressa pourtant à son fils d'une voix calme et posée.

— John, tu vas te coucher sous le siège.

Ce dernier regarda son père avec étonnement pendant un moment avant de s'exécuter sans discuter. Il se recroquevilla sous le siège, serrant contre lui une vieille couverture qui y était rangée.

D'un seul coup d'un seul, une bouffée de chaleur humide s'empara d'Alex Dwyer. Dans la seconde qui suivit, la foudre frappa avec une puissance inouïe un orme gigantesque, juste sur sa gauche tout près de la route. Les chevaux, aveuglés et terrorisés, réagirent violemment et se cabrèrent jusqu'à en perdre l'équilibre. Celui situé à la droite de l'attelage chuta sur le côté, entraînant l'autre à sa suite dans le fossé creusé en bordure du chemin. Alex se leva par réflexe comme pour empêcher en vain ce qui allait se produire juste avant que la voiture ne bascule à son tour. Alors qu'il tombait derrière les chevaux, il eut le temps d'apercevoir John cramponné aux fixations du siège. Il frappa le sol avec force, tombant face contre terre, avant de sentir le

poids de la lourde voiture lui broyer la colonne vertébrale.

Alex recouvra ses esprits quelques secondes plus tard. Il parvint à bouger son bras droit et à tourner la tête. Une douleur fulgurante lui traversa la nuque, provoquant chez lui des spasmes incontrôlables. Il tenta de crier, mais aucun son ne s'échappa de sa bouche. Il pouvait entendre le bruit des chevaux qui, libérés de leur attelage, fuyaient dans la nuit.

Sa position l'empêchant d'apercevoir son fils, il gratta la terre de sa main droite en un mouvement désespéré pour s'extirper de la masse de bois qui le retenait prisonnier. Il n'y parviendrait pas. Pas seul.

Un tison encore rougi par la chaleur vint délicatement se déposer sur le sol juste sous ses yeux. La lumière projetée par les flammes de l'orme foudroyé étendait son périmètre à mesure qu'augmentait l'intensité du feu.

L'odeur du bois traité à la créosote que l'on brûle empesta soudain l'air. Alex sut que l'incendie s'était propagé jusqu'à la voiture puisque le châssis et les roues étaient construits de ce matériau.

Sa respiration devint de plus en plus difficile et de nouveaux spasmes le secouèrent. Sa vue se voilait lentement. Il allait mourir.

John apparut tout à coup et se jeta à genoux dans la boue en se saisissant de la main de son père. Un mince filet de sang s'échappait d'une petite entaille sur son front. Il se mit à pleurer avec tant de fureur qu'il en eut des haut-le-cœur.

— James et Earl vont arriver, bredouilla-t-il, on va enlever la voiture. Ne bouge pas!

Mais le feu gagnait en importance et commençait à se rapprocher de l'avant de la voiture.

John n'avait jamais vu son père si vulnérable. Il le regardait droit dans les yeux, lui découvrant une nouvelle physionomie. Son regard traduisait la peur, la douleur, la peine et l'abandon d'un homme si fort, si sûr de lui quelques minutes auparavant. La personne qu'il aimait le plus au monde était étendue là, plaquée contre le sol en bordure de la route, une voiture de transport pesant près d'une tonne lui écrasant le bas du dos.

Alex cria du regard. Ses yeux, qui allaient de John à l'arrière de la voiture, traduisaient un accès de terreur. La chaleur du feu tira le jeune garçon de sa léthargie.

— Je reviens tout de suite! cria-t-il à son père en essuyant du revers de sa manche son visage trempé de larmes et de sang.

Il scruta l'obscurité en direction de Saint-Chrysostome sans rien apercevoir. La route s'éloignait devant lui pour se perdre dans les ténèbres.

Il courut autour de la voiture en flammes afin de mettre la main sur un vieux seau de bois qui se trouvait sous le siège. Il le retrouva par terre un peu plus loin et glissa sans perdre de temps au fond du fossé pour atteindre l'eau. Il emplit le seau, remonta difficilement la pente abrupte et courut à la voiture pour jeter l'eau sur le feu. John se devait de circonscrire l'incendie et d'empêcher le feu d'atteindre son père jusqu'à ce que James et Earl arrivent. Il se blessa plusieurs fois en tombant sur les pierres au fond du fossé, mais il ne ralentit pas la cadence. Sans relâche, il transportait l'eau et arrosait le bois autour de son père afin de faire obstacle à l'ennemi qui gagnait du terrain.

Alex continuait de garder les yeux ouverts, la tête appuyée sur son bras droit. Il luttait afin de ne pas perdre conscience, mais ignorait combien de temps il pourrait tenir.

John abandonna son seau et sortit du fossé comme une balle d'un mousquet lorsqu'il entendit le hennissement d'un cheval et la voix de James.

— Qu'est-ce qui s'est passé? dit-il à l'enfant en gaélique. Où est Alex?

John, dont les pleurs étaient à eux seuls presque suffisants pour éteindre le brasier, les entraîna de l'autre côté de la voiture. James tomba à genoux devant Alex.

— On va te sortir de là, vieux, ne t'en fais pas!

Earl était déjà en train de préparer un bras de levier pour soulever la voiture. L'homme parlait peu, mais il possédait un réel talent. Son sens inné de la logique mécanique et de l'invention était souvent sollicité. Il n'avait pas perdu la moindre seconde pour préparer un plan. Il s'affaira avec une rapidité et une précision incroyables, comme si chacun de ses gestes avait été préparé d'avance. James ne prit même pas la peine de lui offrir son aide. Il resta auprès d'Alex.

Earl arracha donc le rail de fer à la toiture démembrée de la voiture et le traîna jusqu'à une aspérité du sol qui lui permit de le glisser en dessous du châssis. Il se retourna vivement et siffla avec force.

Son cheval s'approcha aussitôt malgré la proximité des flammes.

Il défit le long câble attaché à sa selle et le fixa au bout du rail. Il le projeta ensuite par-dessus la voiture.

— Le câble va brûler, dit-il à James, hors d'haleine, mais j'aurai le temps

de soulever un peu le châssis de la voiture. Ne perds pas de temps et sors Alex de là!

Il courut de l'autre côté et le cheval le suivit docilement. Earl se remit en selle après avoir ramassé le câble et l'enroula plusieurs fois autour du pommeau de selle juste devant lui.

— À toi, mon vieux! Tire!

Earl fit reculer doucement son cheval et la voiture se souleva lentement. La voix de James lui signifia peu de temps après que l'opération avait réussi. Il n'eut même pas le temps de répondre. Le câble se rompit et la carcasse retomba dans un bruit terrible projetant une nuée d'étincelles vers le ciel.

Les hommes étendirent Alex dans l'herbe un peu plus loin. Le visage grimaçant de douleur, le blessé parvint tout de même à parler.

— Promettez-moi de vous occuper de John. Vous êtes sa seule famille.

— On va te ramener, Alex, lui dit James avec des sanglots dans la voix. Ne t'inquiète pas.

— Vous me ramènerez, leur répondit-il. Je le sais.

John, agenouillé auprès de son père, pleurait à s'en étouffer. Il maudissait intérieurement le gros livre noir, sans quoi, il en était certain, rien de tout cela ne serait arrivé. L'*Agrippa* avait fait le malheur des siens pendant des décennies. Et cette nuit, même enterré dans l'église St. Matthew, il ravissait la vie de son père et détruisait la sienne.

— Ne me laisse pas, parvint-il finalement à dire à travers ses pleurs. Ne me laisse pas tout seul, je ne veux pas que tu partes, je ne veux pas que tu me laisses tout seul, je vais mourir aussi…

Il fut interrompu par un sanglot qu'il eut du mal à avaler. Ses petites mains, couvertes de sang par les blessures qu'il s'était infligées à remonter le fossé pour rapporter de l'eau, cherchèrent celles de son père. Il toucha l'anneau qu'Alex portait à l'auriculaire et le serra entre ses doigts comme pour tenter de réunir l'espace d'un moment sa famille anéantie.

— Je suis désolé, murmura finalement Alex dont la peine et la souffrance pouvaient se lire sur le visage. Je suis tellement désolé! Je ne pensais pas… Je voulais le faire pour toi… pour nous. Ils vont s'occuper de toi, tu ne seras pas seul. Promets-moi seulement que jamais… jamais tu ne parleras à personne de ce que nous avons fait cette nuit. Tu vas oublier tout ça, oublier le livre noir. Peut-être qu'en l'oubliant… il cessera d'exister pour toi… et pour tous ceux qui ignorent son existence. Jure-le!

— Je le jure… je le jure…

Alex Dwyer avait cessé de respirer. Ses yeux vitreux continuaient de fixer intensément ceux de John, mais toute vie les avait manifestement quittés. John mit un moment à comprendre que son père était mort.

Il mettrait une vie entière pour l'accepter.

Alors qu'il retenait son souffle en un effort suprême pour se contrôler, il s'employa à retirer l'anneau d'or que son père portait au doigt. Il y parvint difficilement, mais lorsqu'il y arriva, il leva les yeux au ciel et cria à s'en rompre l'âme.

Earl et James étaient désemparés. Jamais ils n'auraient cru possible qu'un être humain puisse pleurer autant.

La pluie avait cessé, le vent avait chassé les nuages. On pouvait apercevoir les étoiles en maints endroits. Le calme était revenu, et seuls quelques légers crépitements issus des flammes mourantes venaient troubler le silence de la nuit.

Telle une tempête, la mort était passée et avait fait des dommages.

Mais contrairement aux dommages causés par la tempête, ceux causés par la mort sont toujours irréparables.

— Maudit *Agrippa*… dit seulement James en serrant les poings pour tenter de contenir sa rage. Les larmes affluèrent et lui brouillèrent la vue.

2

Tard la nuit, le 19 avril 1925.

— Pourquoi s'arrêter ici, monsieur? Saint-Chrysostome est encore plus loin! Il fait noir comme chez le loup et il n'y a rien à voir le long de cette route.

— Comment pouvez-vous affirmer une telle chose puisque justement vous n'y voyez rien?

La remarque était habile et tranchante, à l'image de celui qui venait de la faire.

— C'est que… monsieur, quand on a accepté de vous suivre, on ne croyait pas devoir le faire en pleine nuit. On ne se sent pas vraiment rassurés… Et puis, nous n'avons toujours pas vu l'ombre d'une piastre, monsieur… Vous nous aviez même promis de l'or…

— Paix là! Vous ne serez pas déçus, je n'ai qu'une parole. Maintenant, taisez-vous! Vous abusez de ma patience!

Un coup de vent venu de nulle part, égaré dans la nuit noire, souleva la longue cape de William Black. Il ferma les yeux et inspira profondément afin de retrouver sa concentration perdue.

Les deux types qui l'accompagnaient restèrent en retrait, à quelques toises derrière lui.

— Messieurs, je vous présente l'église St. Matthew. Ne perdons plus de temps! Elle nous attend!

Son nom lui seyait au même titre que les vêtements qu'il portait. William Black ne jurait que par le noir, tant pour sa vêture que dans les ambitions qu'il caressait. Né à Londres quarante-quatre ans plus tôt, au sein d'une

famille aisée, il avait poursuivi des études à Oxford où il avait fait la connaissance du maître Victor Robinson qui l'avait pris sous son aile. Il avait été au départ passionné d'archéologie, mais les connaissances de Robinson eurent tôt fait de le faire bifurquer vers des intérêts beaucoup plus délicats. L'attitude du jeune homme avait changé au point de le mettre en froid avec sa famille. Ses ambitions étaient grandes, et ça, ses proches ne le comprendraient jamais. Mieux valait laisser tomber. Il s'était donné en entier au maître Robinson qui avait reconnu en lui le pouvoir primitif. Il pouvait communier avec la nature, l'utiliser, la manipuler. Il lui avait enseigné à se maîtriser avant d'essayer de maîtriser les autres. C'est par là que passait toute la compréhension de la magie noire dans laquelle la connaissance de l'occulte sert à contrôler les autres. Grand, mince, portant longs ses cheveux noirs qui contrastaient violemment avec son teint pâle, il regardait ses interlocuteurs de haut avec des yeux azuréens qui pouvaient glacer aussi bien qu'enjôler. Sa bouche généreuse laissait toute la place à un sourire carnassier qui fascinait.

William Black n'était pas un homme ordinaire. Il le savait, mais n'avait pour l'instant pas le temps d'y penser.

— Vous allez me défoncer immédiatement cette ridicule imitation qui est une insulte au style gothique, dit-il en s'adressant directement à ses compagnons.

— Mais monsieur… c'est que c'est un très beau portail. Il serait dommage de l'abîmer. Peut-être la clé est-elle cachée quelque part?

Black se massa doucement le front de sa main gauche comme pour y récupérer toute la patience disponible.

— En effet, c'est un très beau portail, dit-il calmement avant de poursuivre d'un ton plus ironique. On constate que le charpentier et le maçon étaient vraiment au sommet de leur art! Mon Dieu, cette voûte de bois dans les combles de laquelle se dissimulent les supports pour la brique! Quelle idée de génie! Ah! Je m'émerveille devant cette magnifique arcade surmontée de gâbles! Que dire de cet arc en accolade tridimensionnel recourbé vers l'avant! Messieurs, je suis ému.

Conscients que l'homme en noir qui les toisait se moquait d'eux, et ne comprenant rien à son discours, les deux comparses décidèrent conjointement de faire sauter la serrure.

— C'est bien parce que c'est une église anglicane, dit l'un d'eux avant de

porter le premier coup de marteau.

Black entra le premier, tenant son fanal à bout de bras. Il jeta un regard autour de lui et laissa échapper un soupir en contemplant une seconde porte qui séparait le portail de l'église proprement dite. Avant de montrer quelque impatience, il tourna le loquet et poussa lentement la porte qui lui céda le passage en grinçant sur ses gonds. Sans se retourner, il fit signe aux deux hommes de le suivre.

L'intérieur de l'église St. Matthew ne cachait rien de spécial par rapport à l'extérieur. À mesure que Black s'avançait dans l'allée centrale, l'architecture simple se révélait à lui. Il ne put s'empêcher de faire la comparaison entre les églises d'Europe et celles qu'il avait jusque-là visitées ici. Les connaissances et les méthodes s'étaient perdues en cours de route au même titre que la main-d'œuvre qualifiée. Faute de moyens, le Nouveau Monde avait recommencé au bas de l'échelle.

Les murs beiges étaient ornés çà et là de pochoirs aux motifs divers. Les bancs de bois fixés au sol, d'une rusticité presque choquante, montraient quelques signes de vieillissement. Et les vitraux aux multiples couleurs ne représentaient aucune scène. De part et d'autre de l'allée centrale, des colonnes de bois verni supportaient la structure. On pouvait y apercevoir la patine polie des milliers de mains des personnes qui s'y étaient agrippées au fil des ans pour se lever ou s'asseoir sur les bancs contre lesquels ces colonnes étaient appuyées. Le maître-autel – peint en blanc et n'arborant que de rares dorures – reflétait tout comme le reste la simplicité.

Black se déplaçait à pas lents vers le fond du bâtiment. La lumière qui inonda tout à coup l'intérieur lui confirma l'entrée de ses compagnons, fanaux en main. Il s'arrêta net en posant les yeux au sol, puis se pencha pour éclairer la dalle de pierre à ses pieds. Il esquissa un sourire à la vue de la croix pattée qui l'ornait.

— Voici une excellente nouvelle, messieurs! lança-t-il avec bonne humeur. Je ne me suis pas trompé d'église. Allez quérir vos outils!

Les deux hommes brisèrent le joint de consolidation de la dalle au marteau et au ciseau à froid.

— Mes amis, soyez heureux, dit Black d'une voix forte. Si nous trouvons ce que nous sommes venus chercher, votre prime sera doublée! Je me sens soudain généreux!

— Sauf votre respect, monsieur… Avec tout ce qu'on a brisé ici cette nuit, vous devriez peut-être songer à laisser une prime sur les lieux!

— Contentez-vous de retirer cette dalle; c'est tout ce que je vous demande pour l'instant. Je m'occuperai des dégâts plus tard.

Une fois la dalle enlevée, les hommes reculèrent, repoussés par l'air vicié qui s'échappait de la crypte.

William Black approcha son fanal du trou et le fit descendre sous le niveau du plancher en s'agenouillant.

— Allez m'attendre dehors, dit-il aussitôt. Je vous appellerai dans quelques minutes.

Les hommes s'exécutèrent à regret, curieux de voir ce qu'il pouvait bien y avoir de si important au fond de ce trou. Une fois qu'ils furent sortis, Black s'approcha de la fosse et ferma les yeux. Il inspira profondément et projeta dans son esprit l'image d'un gigantesque livre noir. Celui-ci était entouré de lourdes chaînes, et Black les brisait une à une en libérateur. Le livre était à lui, se soumettait à lui, venait à lui.

Un bruissement se fit entendre du fond de la crypte. Black n'y prêta aucune attention et continua de se concentrer sur la possession du livre.

— Viens à moi, cher *Agrippa*, je te libérerai de tes chaînes, chuchota-t-il doucement.

La terre battue au fond de la crypte se souleva lentement en une fine poussière pour remonter jusque dans l'église. Une forme noire s'éleva au-dessus du niveau du sol dans un bruit de métal rouillé s'arrachant à la terre humide.

William Black ouvrit les yeux brusquement et l'objet arrêta aussitôt son ascension.

L'*Agrippa* était là, devant lui, suspendu dans l'espace et immobile, tel un démon dompté par un ange puissant.

— Tu existes donc bel et bien. Viens, suis-moi, dit-il au livre de façon douce mais impérative.

Il lui tourna le dos et se dirigea lentement vers la porte. Le grand livre le

suivit docilement, toujours suspendu dans l'air comme par un câble invisible, laissant tomber sur son chemin terre et gravier.

Lorsque Black surgit de l'église avec l'*Agrippa* à sa suite, les deux truands furent d'abord terrifiés. Ils reculèrent en tremblant, incapables d'articuler la moindre parole cohérente.

— N'ayez crainte. Venez plus près. Il faut que nous le fixions à la carriole. Ensuite, je n'aurai plus besoin de vos services.

Les hommes finirent par approcher lentement, et l'un d'eux parvint à placer quelques mots dans le bon ordre.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il simplement en montrant du doigt l'énorme livre.

— C'est un *Agrippa*, répondit aussitôt Black. Je vous aurai au moins servi à deux choses cette nuit : à vous enrichir et à parfaire votre culture. L'*Agrippa*, messieurs, est l'union parfaite de deux puissances : celle de l'enfer et celle des mots. Il tient son nom d'un illustre philosophe qui vécut en Europe il y a fort longtemps : Henri Cornelius Agrippa. Cet homme, féru de mathématiques et versé dans toutes les autres sciences, voua son existence tout entière à chercher et à étudier les écrits laissés par les savants anciens dans le seul but de perfectionner son propre système philosophique, basé essentiellement sur la croyance en des forces obscures et le respect de celles-ci. Est-ce que vous me suivez, messieurs?

N'obtenant aucune réponse, Black continua.

— Autrefois, dans toute l'Europe occidentale, de vieux livres de magie, un peu comme celui-ci, étaient conservés par de nombreuses familles, parfois depuis plusieurs générations. Ces gens connaissaient bien les dangers liés à ces livres et faisaient tout leur possible pour ne pas les approcher, et encore moins les toucher ou les ouvrir. Mais ils étaient parfois obligés de garder chez eux ces très anciens grimoires, qu'on appelait aussi des *Agrippas*, du nom de l'homme dont je vous ai parlé précédemment et dont la renommée s'était propagée un peu partout. J'ai eu connaissance il y a très longtemps qu'une de ces familles, qui avait un *Agrippa* en sa possession, avait fait le voyage jusqu'ici avec l'objet afin de le soustraire aux esprits… curieux. Ce livre est une chose vivante dotée de volonté, il est une porte ouverte sur l'enfer et il est à moi!

À ces mots, l'*Agrippa* émit un sifflement aussi puissant qu'un fort vent du nord et une odeur mauvaise envahit aussitôt les environs.

— Messieurs, aidez-le à se déposer correctement sur le porte-bagages.

— Mais monsieur, n'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'il était préférable de ne pas toucher à ces livres?

Black sourit et s'approcha de l'homme en le fixant droit dans les yeux.

— Double prime. Et je suis là, rien ne peut arriver. Faites ce que je vous dis.

Les hommes se saisirent de l'*Agrippa* malgré la forte odeur qui s'en dégageait. Ils le fixèrent solidement sur le porte-bagages de la carriole avec des sangles de cuir.

Black plongea la main dans la poche droite de son manteau et en sortit deux petites escarcelles de cuir serrées par un lacet. Il en lança une à chacun des hommes.

— Les pièces d'or contenues dans ces sacs vous vaudront bien plus qu'une double prime et beaucoup plus que des billets du Dominion. Vendez-les à Montréal et vous en tirerez assez pour vivre pendant toute une année! Ça vaut le voyage, non?

Il n'attendit aucune réponse et sauta dans la carriole. Lorsqu'il eut saisi les guides, il se tourna vers les deux hommes, toujours immobiles.

— Nul besoin de vous rappeler, messieurs, qu'il serait préférable pour vous de ne point raconter au premier colon que vous croiserez notre venue en ces lieux, et ce que nous y avons fait cette nuit.

Sans demander leur reste, les hommes se ruèrent sur leurs chevaux et foncèrent en direction de Saint-Chrysostome.

Black s'appuya lentement au dossier du siège et ferma les yeux.

Les deux cavaliers filaient à bride abattue vers le sud. Ils pouvaient déjà apercevoir les lumières de Saint-Chrysostome. L'un d'eux pencha la tête pour essuyer sur son épaule les larmes que lui tirait la fraîcheur de la nuit à cette vitesse. Ce qu'il distingua à sa droite à la lisière de la forêt lui arracha un cri. Il leva aussitôt les yeux pour voir comment il avait attelé son cheval. Pas d'œillères sur la bride! Le cheval ne tarderait pas à paniquer.

En se retournant pour voir à la lumière de la lune son compagnon qui galopait derrière lui, il constata avec horreur que les loups étaient sur le

point de s'attaquer aussi à sa monture. Le regard des hommes se croisa. Puis le cavalier en tête cria à son cheval et le fouetta de ses rênes. C'était impossible, ce ne pouvait être des loups, ils ne s'attaqueraient pas ainsi à des chevaux au galop. Ce devait être des chiens sauvages qui ne sortaient des bois que la nuit pour trouver de la nourriture.

Les bêtes couraient maintenant du côté du fossé qui longeait la route. D'autres sortaient de la forêt et se joignaient à leurs congénères pour s'élancer à la hauteur des deux cavaliers. Au bout d'un moment, le cavalier de tête se retourna une fois de plus. Personne ne le suivait. Son compagnon avait disparu.

Il se mit à darder les flancs de son cheval avec les talons de ses bottes.

William Black, toujours renversé sur le siège de la carriole, n'avait pas quitté le terrain de l'église St. Matthew. Le cheval devant lui commençait à s'agiter, mais se contentait de piétiner sur place.

Black était un loup. Il courait au bord d'un fossé et voyait de l'autre côté un homme à cheval qui tentait de le distancer. Il sauta aussitôt le fossé et se rua dans les pattes de l'animal en pleine course. Puis ce fut le noir, le néant.

Black était maintenant un autre loup. Il observait la meute qui s'efforçait d'égorger le cheval à terre. Le pauvre se débattait sans aucune chance, mais Black n'éprouva pas la moindre compassion. Il chercha l'homme et l'aperçut qui courait le long du chemin en boitant.

— *Cave lupum*[4], laissa-t-il échapper entre ses dents.

Il fonça vers lui et le renversa avec une violence inouïe. L'homme recula en rampant, incapable de se relever. Les autres loups accouraient maintenant et l'entouraient de toutes parts. En un instant, le pauvre type se remémora les paroles de Black. Il comprit que ce qui lui arrivait n'était pas chose naturelle. Jamais une bande de loups n'aurait agi de cette façon.

— Prenez votre or! cria-t-il, hors de lui. Je n'en veux pas!

Il jeta le sac dont le contenu se répandit sur le sol. Il contempla les pièces qui brillaient sous les rayons de la lune. Mais au bout d'un moment, celles-ci semblèrent devenir de moins en moins brillantes, comme rongées par l'oxydation. Elles se désagrégèrent rapidement sous ses yeux et tombèrent en

une fine poussière remuée par le vent.

Lorsque les loups se jetèrent sur lui, l'homme pleurait déjà l'atrocité de sa propre mort.

— *Hoc erat atrocius vero*[5], soupira Black en ouvrant les yeux.

Black se redressa sur son siège et, d'un coup de guides, fit aussitôt avancer le cheval pour rejoindre la route.

Il prit la direction de Sainte-Clotilde.

3

La nuit était sans vent, sans lune, chaude et humide. Plutôt inhabituel pour un début de mai. Le printemps semblait avoir laissé le pas à l'été plus tôt que prévu, sans opposer la moindre résistance. Tout comme le jour qui avait cédé sa place à la nuit, tout doucement, furtivement, quittant la scène sans se retourner, abandonnant derrière lui un ciel d'encre parsemé d'étoiles.

William Black n'avait pas bougé du fauteuil dans lequel il était assis depuis au moins quatre heures. Installé face à l'*Agrippa* suspendu par une chaîne à une poutre transversale supportant la toiture, il avait visualisé en pensée des dizaines de fois le moment où il verrait s'ouvrir le grand livre noir et la façon dont celui-ci allait se comporter à son égard.

Black était nu, une sueur abondante recouvrant en entier son corps blême et athlétique.

Il devait être préparé. N'ouvre pas un *Agrippa* qui veut. Aucun homme commun ne peut parer les contrecoups qui résultent d'une horde de démons furieux soudainement dérangés.

Aucun homme commun ne sait vraiment ce qu'est un démon.

Certes, plusieurs croiront en avoir vu et en auront été probablement apeurés ou terrorisés sans jamais chercher à comprendre ce qui leur arrivait. Sans trouver aucun prêtre pour tenter de leur expliquer.

Black était nu, se montrant ainsi à la nature de la même façon qu'elle l'avait créé. Son corps avait baigné dans les fumées de l'encens dont les cendres se trouvaient maintenant froides depuis longtemps. Les yeux à peine fermés, la tête se balançant lentement sur son cou, il déplaçait constamment la perception qu'il avait de son centre de gravité. Entre deux projections de l'ouverture du livre noir sur l'écran de son esprit, il vagabondait vers son passé, sa jeunesse, ou les vertes collines de l'Angleterre qui l'avait vu naître.

Black se souvenait des paroles du maître qui l'avait façonné. Elles résonnaient comme un écho lointain issu de la nuit des temps.

— Le pouvoir est en toi, lui disait-il, le fluide magique coule dans tes veines comme la sève dans les branches d'un arbre. C'est la nature qui l'a voulu ainsi, et il n'y a aucune explication à ce phénomène. Ce que j'ai dû acquérir au terme d'années d'efforts et de sacrifices, tu le posséderas si tu m'écoutes. Fais-moi confiance et donne-toi à moi. Tu surpasseras en peu d'années le maître que je suis aujourd'hui pour toi, et tu accéderas à une compréhension de l'univers qui t'entoure à laquelle je n'ose même plus prétendre.

Pendant quatorze années, William Black avait étudié l'histoire, la médecine, la géographie, la philosophie, les sciences, l'alchimie, la magie et l'occultisme. Il avait conquis le monde dans lequel il évoluait en arrivant à en manipuler les divers éléments.

Au terme de sa vie, Robinson avait révélé à Black une piste qu'il tenait pour presque sûre quant à l'existence d'un *Agrippa*.

— Ces livres noirs, *mi fili*[6], ne sont pas une légende. Ils existent! À l'origine, les *Agrippas* furent conservés par les prêtres ou les moines, auxquels les populations s'en remettaient pour se protéger des démons ou des forces qu'elles ne pouvaient contrôler. Tant que les livres restèrent enfermés dans les cryptes des monastères, l'Église put empêcher et contrôler la propagation des maléfices et des pouvoirs qu'ils contenaient. Mais au fil des siècles, et au cours des guerres ou des luttes religieuses, il advint que des monastères furent pillés et nombre d'*Agrippas* échouèrent ainsi entre les mains de gens sans méfiance qui ignoraient tout de leur contenu. C'est ainsi que des familles héritèrent de ces livres sans toutefois hériter du pouvoir de les utiliser. Certains découvrirent le moyen de les détruire, d'autres le moyen de les conserver. J'ai voué une grande partie de mon existence à la recherche d'un de ces livres. J'ai suivi de nombreuses pistes qui ne me menèrent nulle part. Et maintenant, je perds la force et la vie me quitte. Mais toi, tu peux poursuivre ma quête et accéder au pouvoir ultime, car tu es jeune, fort et habile.

— Mais, maître, avait dit Black surpris par le discours du vieil homme, que contiennent ces livres pour les rendre si puissants et si dangereux?

— La puissance de l'*Agrippa* provient du fait que le Diable lui-même l'aurait signé. On y trouverait une liste complète des démons et autres êtres infernaux et ténébreux ainsi que les pouvoirs qu'ils peuvent acquérir une fois dans le monde des humains. Celui qui parviendrait à contrôler ces entités et

à s'en faire obéir pourrait satisfaire ses plus grands désirs comme tous ses vices, obtenir la richesse et acquérir des connaissances interdites. C'est une porte ouverte sur la cité du pouvoir! La cité de Satan! Tout est à toi, William, j'ai tout préparé, tu es mon seul héritier.

— Mais pourquoi parlez-vous ainsi, mon maître?

— Un homme doit toujours être prêt et ne jamais regretter lorsque vient le moment. Je dois maintenant t'instruire sur la piste qui te mènera à l'*Agrippa*.

— Mais quel pouvoir puis-je espérer du livre si je parviens à m'en emparer et à en contrôler les forces?

Victor Robinson avait hésité un moment afin de bien peser la gravité de sa réponse.

— Le pouvoir d'un dieu, William. Le pouvoir d'un dieu.

Black s'arracha à ces pensées qui le détournaient lentement du but de son exercice au fond de lui-même. Il sentait son cœur battre au ralenti, et son souffle était calme et régulier. Il revit le dessin du pentacle inversé[7] qu'il s'était fait sur la poitrine quelques heures plus tôt avec de l'encre chaude dans laquelle il avait fait dissoudre de l'encens et du sel. Il fixa son attention sur cette image mentale pendant un court moment afin d'y puiser des forces fraîches.

Une quantité impressionnante de mouches noires s'étaient collées aux murs avec l'arrivée de la nuit. Elles étaient là, comme endormies par l'absence de lumière. Seules quelques téméraires s'aventuraient par moments autour de la flamme des lampes à huile qui éclairaient faiblement la pièce.

Black ouvrit vivement les yeux.

Le grand livre noir se mit aussitôt à vibrer, d'abord doucement, puis le mouvement augmenta graduellement en force, comme lors d'un tremblement de terre imminent.

L'homme se leva lentement, nullement impressionné. C'était maintenant ou jamais. Il était prêt, prêt à recevoir de nouveaux aspects de l'énergie magique, des aspects hors du cycle naturel de la vie telle que nous la connaissons.

Il s'avança de quelques pas jusqu'à se tenir près de l'*Agrippa*, n'utilisant aucun cercle de protection ou de confinement. Il était sûr de lui, rien ne pourrait l'arrêter. En cette nuit du 6 mai 1925, il mourrait anéanti ou vivrait tout-puissant.

Il se campa solidement sur ses jambes. Puis il écarta lentement les bras avant de lancer d'une voix forte et sans hésitation :

— Que mon âme soit traversée par le flot bienfaisant de l'obscurité qui m'envahit. Que je sois instruit d'une vision des temps anciens où le savoir sacré baignait le monde, et que j'en découvre les secrets. Que mes mains restent bénies par l'élément de l'air, que son vent m'apporte la clairvoyance, que l'air sacré m'ouvre à ce livre et lui permette de reconnaître mes dons. Que soient exemptes de ma vie, grâce à l'élément de l'eau, les larmes qu'apportent les rimes et les écritures. Qu'il me soit encore permis de m'abreuver de cette eau sacrée qui donne la vie et la connaissance. Que toute chose, tout homme et tout animal servent mes buts et mes désirs de par toi. Qu'à travers toi et par moi, le cycle incessant de la vie se perpétue en moi comme un maître, et de façon immortelle, maintenant et toujours. Que les flammes infernales m'imprègnent de leur ardeur!

Au son de ces mots, l'air vibra tout autour. Les mouches sortirent soudain de leur léthargie et se mirent à voler partout dans la pièce baignée d'une lueur bleuâtre et de bruits inconnus. Black tremblait maintenant de tous ses membres, pris de violentes convulsions. Il cria de toutes ses forces lorsque s'enflamma le pentacle peint sur sa poitrine. Il continua malgré tout ses invocations, surmontant la douleur, le bruit et le souffle chaud de l'air qui tournoyait dans la pièce pour le tourmenter.

— Par les puissances de la terre, de l'air, de l'eau et du feu, et sous le regard bienveillant des ténèbres, je sais ce que, grâce à toi, je vais devenir. Je dédie mon existence aux ténèbres auxquelles tu me donneras accès, afin de connaître et de comprendre tous leurs secrets, pour l'accomplissement de mon destin. Accorde-moi la faveur d'être ton maître, d'être à ton service pour toujours. Ta loi sera mienne, et ma loi sera tienne. Je vivrai selon le précepte sacré : *Do what you will*[8].

Black étira la main gauche pour se saisir du câble qui attachait par un seul nœud l'*Agrippa* à la ferme de la toiture et qui reliait ensemble les cinq chaînes le retenant prisonnier.

Il dut crier pour surmonter le boucan qui l'empêchait lui-même de s'entendre.

— Afin que tu puisses juger de la véracité de mon serment, accueille-moi, je t'ouvre mon âme. Ouvre-moi tes pages!

Il tira avec violence sur le câble. Après avoir foncé sur le sol, l'*Agrippa*

resta debout. Puis le câble glissa à travers les chaînes qui tombèrent pour le libérer enfin.

Black se jeta sur le livre avec l'assurance d'un conquérant, le bascula au sol et l'ouvrit sans attendre.

Aussitôt fait, cent mains invisibles s'emparèrent de lui pour le projeter sur le mur. Le choc fut si terrible qu'il perdit conscience.

Black était face contre terre lorsqu'il ouvrit les yeux. Il resta un moment dans cette position, le temps de se rendre compte que le calme était revenu dans le noir silence de la pièce. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité lorsqu'il entendit quelque chose remuer près du mur opposé. Il distingua parfaitement l'imposante silhouette qui s'en détachait. C'était une forme qu'il n'avait jamais vue auparavant.

— Lève-toi, William Black, dit seulement la chose d'une voix rauque. Tu dois maintenant te justifier.

4

Une réunion extraordinaire du conseil se déroulait à l'ancienne école.

Bien que la bâtisse eût changé de vocation depuis longtemps, on la nommait encore ainsi par habitude. À la suite de la construction d'un nouvel édifice au village en 1921, l'école avait été achetée à Hormidas Tremblay par le conseil municipal. Ainsi, on put établir pour la première fois un véritable hôtel de ville et cesser d'utiliser le salon de diverses demeures. Le bâtiment avait été déménagé de son emplacement premier aux abords du 2e Rang pour trouver place au coin du chemin de la Rivière et de la rue Centre.

L'assemblée avait été convoquée par le maire Omer Faucher au sujet d'une question litigieuse sur la division des districts électoraux. Nouvellement élu, le maire Faucher s'attaquait déjà au changement avec la fougue que ses concitoyens lui connaissaient.

La réunion venait de se terminer. Mais un sujet inattendu venait de faire son apparition non seulement à l'ordre du jour, mais aussi à la porte de la salle municipale.

— Il est là, Omer, dit soudainement Pierre Primeau qui était conseiller à la paroisse, en coupant du même coup la parole au notaire Derome qui avait assisté à la réunion. Il est dehors, il parle avec Xavier d'Extras et Hugh Leavy.

— Mais de qui parles-tu, Pierre? s'impatienta Faucher. Qui est dehors?

— Le nouveau docteur! On pourrait le rencontrer, non?

— Je l'avais oublié, celui-là, reprit Faucher. Il est déjà assez tard, il aurait pu se pointer un peu plus tôt et assister à la réunion comme prévu. On avait bien besoin de ça, un médecin qui est en retard!

— On n'avait pas du tout besoin de médecin ici! lança Ferdinand Collette, le secrétaire-trésorier. Il s'agit qu'on en ait un pour qu'il nous trouve toutes sortes de maladies! Et puis personne ne lui a demandé de venir!

— Allons, allons, messieurs, les coupa le notaire Derome. Un peu

d'indulgence! Cet homme mérite tout de même un accueil décent, il me semble.

— C'est bien vous, ça, notaire! cria presque Faucher. Toujours complaisant! Surtout pour les hommes qui, comme vous, ont de l'instruction!

Cette réflexion provoqua l'hilarité générale.

— Ne riez pas! répondit Derome. Je sais fort bien qu'on a toujours besoin d'un plus petit que soi. Et puis, un docteur ou un autre, vous savez, c'est du pareil au même! Peu importe votre état, pour lui, vous êtes malade. Il existe d'ailleurs une excellente fable de La Fontaine pour résumer mes dires.

Les hommes éclatèrent tous de rire, connaissant trop bien le notaire Derome et son goût pour les maximes, fables ou proverbes, qu'il utilisait souvent pour illustrer ses propos.

— Écoutez plutôt, reprit-il.

Il entama aussitôt la fable d'un ton pointu :

« Le médecin Tant-Pis allait voir un malade que visitait aussi son confrère Tant-Mieux. Ce dernier espérait, quoique son camarade soutînt que le gisant irait voir ses aïeux. Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure, leur malade paya le tribut à nature, après qu'en ses conseils Tant-Pis eut été cru. Ils triomphaient encore de cette maladie. L'un disait : "Il est mort; je l'avais bien prévu." "S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie." »

— Dites au docteur de venir, trancha immédiatement Faucher d'un ton bourru.

Pierre Primeau s'apprêtait à sortir. Il eut juste le temps de mettre la main sur la poignée de la porte avant que Faucher ne l'interpelle de nouveau.

— Pierre! Rappelle-moi son nom. J'aurai l'air moins stupide si je sais comment il s'appelle!

Primeau ouvrit la porte. Le vent chaud qui balayait la région ce soir-là s'engouffra à l'intérieur, transportant avec lui les odeurs de l'été naissant. Il se tourna vers Faucher, encore assis derrière la table au fond de la salle.

— Il s'appelle Black. William Black.

5

Siméon Morin inspirait profondément pour se donner temps et patience.

Il parlait tout bas pour lui-même, pestant contre la valve collée de la barrique de mélasse.

— Mais pour l'amour de Dieu, pourquoi ne sont-ils pas capables de nettoyer cette damnée valve?

Il ramassa un linge mouillé, à la propreté douteuse, accroché à la balance servant à peser les clous. Il prit un instant pour constater l'état chaotique de l'arrière du magasin général de Pierre Robidoux.

Il ne s'était jamais vraiment arrêté à tenter de trouver une cohérence dans l'idée que se faisait probablement Robidoux de l'ordre des choses. L'avant du magasin comportait tout de même une certaine logique dans la disposition des biens de consommation qu'on pouvait y trouver. Venait ensuite le bureau de poste avec son comptoir sobre, puis les trois marches à l'usure surprenante, témoignage du passage des gens et des ans. Une fois les marches gravies, on accédait directement à la partie arrière où on retrouvait, dans un fouillis indescriptible, la quincaillerie et, bien sûr, les produits en vrac – dont la mélasse, présent objet du tourment de Siméon Morin.

Pendant qu'il essuyait la valve de la barrique, il saisit des bribes de la conversation des dames devant le comptoir du maître de poste.

— Moi, dit l'une, je le trouve plutôt séduisant, peut-être à cause de son éducation et de ses bonnes manières.

— Tiens donc! lui répondit une autre. Voilà maintenant que la beauté des hommes passe par leurs bonnes manières!

— On ne peut pas parler de beauté chez un homme, puisque c'est l'apanage des femmes. Un homme se limite à être charmant, séduisant tout au plus.

— Ce sont peut-être ses manières à l'anglaise, ou encore son accent.

— Les seules manières que possèdent les Anglais sont celles qu'ils

utilisent pour nous exploiter!

L'éclat de rire général qui s'ensuivit agaça légèrement Morin. Il avait délibérément prêté oreille à la conversation et s'en voulut d'avoir agi ainsi. Les dames ne devaient sûrement pas croire qu'il lui fut possible de capter leurs paroles à cette distance, sinon elles ne se seraient jamais prononcées de la sorte devant leur curé.

Siméon laissa échapper un soupir de satisfaction lorsque la mélasse consentit finalement à s'écouler au fond de sa pinte en verre.

— Il vient par ici! s'exclama une des clientes.

Le curé détourna le regard de sa pinte de mélasse et lorgna vers l'avant du magasin. À travers les vitres, il aperçut l'homme vêtu de noir qui traversait la rue. La clochette retentit peu de temps après et une voix grave au fort accent britannique salua à la volée.

La porte arrière, qui donnait sur un entrepôt non chauffé encore plus en désordre, s'ouvrit brutalement, ce qui fit sursauter le curé. Pierre Robidoux, le marchand, apparut dans l'embrasure de la porte, l'emplissant presque complètement de sa stature imposante. L'homme, qui était à la fois borgne et manchot, passa derrière le curé, le bras chargé de boîtes de conserve.

Morin jeta un coup d'œil à sa pinte, à moitié remplie, avant de sourire inutilement à Robidoux qui atteignait déjà l'escalier.

— Bien le bonjour, docteur Black! lança le commerçant avec bonne humeur.

— Maître Robidoux, bonjour à vous, lui rendit aussitôt Black, conscient de l'effet que sa présence provoquait chez les dames pétrifiées devant le comptoir postal. Il jeta un regard charmeur à ces dernières et retira son chapeau avant de les saluer élégamment.

Siméon Morin n'avait pas encore rencontré officiellement William Black. Le curé, qui regardait la mélasse couler lentement de l'ouverture partiellement obstruée de la valve en bois, se mit à éprouver sans raison une certaine appréhension. Son cœur s'élança au galop et un sentiment de grande impatience l'envahit au point de l'incommoder.

William Black n'était venu ni à l'église ni au presbytère pour se présenter. Tout de même étrange pour un homme « si charmant » qui habitait en bordure du village depuis bientôt trois semaines.

Alors qu'il était perdu dans ses pensées et qu'il tentait du même coup de ralentir son cœur emballé, la voix caractéristique du docteur retentit derrière

lui.

— Je vous rencontre enfin, monsieur le curé. J'attendais ce moment depuis fort longtemps.

Siméon Morin tourna lentement la tête vers la droite pour être confronté au visage lithoïde de William Black. Cette vision lui donna froid dans le dos, et il chercha en vain comment trouver un gramme de charme dans ce qu'il avait sous les yeux.

Il allait répondre lorsqu'il sentit la mélasse se répandre sur ses mains. Il referma maladroitement la valve d'un geste brusque, en enduisant du même coup fort généreusement sa pinte en verre.

Assis sur un banc de bois face au gros tonneau, le curé, l'air déconfit, ne savait trop que faire de ses mains.

Black consentit finalement à sourire.

— Je crois que c'est ce que vous appelez en français « être dans la mélasse »!

Mal à l'aise face au trouble du curé, les gens présents retournèrent à l'avant du magasin général. Black, lui, resta.

— Maintenant que je suis parvenu à me « sortir de la mélasse », nous pouvons faire les présentations dans les règles. On m'a déjà parlé de vous, cher docteur. Je suis heureux de faire enfin votre connaissance.

— Vous me mettez beaucoup de pression, révérend. Je me dois maintenant d'entretenir cette haute estime que les gens de votre paroisse – que dis-je, de notre paroisse –, ont de moi.

— Permettez-moi de vous corriger, docteur, reprit aussitôt Morin. Je ne suis pas un pasteur anglican, je suis un prêtre ordonné de la sainte Église catholique. Le titre de révérend ne s'applique donc pas à mon humble personne. Vous pouvez toutefois m'appeler monsieur le curé.

Black était étonné de l'arrogance de l'homme qu'il sentait pourtant nerveux depuis leur rencontre. Puis il essuya une nouvelle attaque.

— J'aurais espéré vous voir à la grand-messe. Il aurait été encore plus facile d'y entretenir votre estime.

Black n'en revenait pas.

— C'est que voyez-vous, monsieur le curé – il insista sur le titre –, j'ai été très occupé depuis mon arrivée dans votre jeune paroisse. J'ai dû m'installer dans la maison du 2e Rang et y aménager mon nouveau cabinet. Et aussi, me familiariser avec les environs et les gens.

— Les habitants de Sainte-Clotilde ne sont pas riches, docteur, j'espère que vous ne regretterez pas votre décision. Mais je ne voudrais pas avoir l'air de juger votre choix, votre motivation est sûrement louable. Vous voilà donc installé, je vous verrai sûrement à l'église. Il n'y a pas de meilleure façon pour se familiariser avec les gens que la sortie de la célébration du dimanche. Le perron de l'église délie les langues et lie les gens.

Black avait la fâcheuse impression d'être sondé. Un petit sourire forcé se fondit à travers les traits de son visage glacial. Monsieur le curé devenait un peu trop insistant. Le charme de Black habituellement si efficace ne trouvait ici aucune prise à laquelle s'accrocher. Il pouvait sentir la peur et l'angoisse du curé lui servir de carburant pour ses attaques verbales. Ressentant un certain inconfort, il décida de couper court à la conversation et de laisser Siméon Morin à sa pinte de mélasse.

Mais contre toute attente, ce dernier s'approcha et tendit une main encore collante à Black qui hésita un instant avant de s'avancer à son tour. Il saisit la main du curé pour la relâcher presque aussitôt dans un mouvement de recul hors de son contrôle.

— Excusez-moi, dit-il aussitôt. J'ai été surpris, je ne m'attendais pas…

— À voir un chapelet surgir de ma manche, le coupa Morin.

— Je le répète, j'ai été surpris, c'est tout.

— Voyez-vous, je le garde toujours enroulé autour de mon poignet. C'est discret, pratique, et même rassurant. Mais, mon pauvre ami, vous êtes tout pâle! Vous m'en voyez désolé.

— Non, vraiment, il n'y a pas de mal, monsieur le curé. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois partir.

Black tourna les talons et regagna l'avant du magasin.

Morin resta pensif un moment. Puis il se mit à trembler.

Black était furibond.

Il marchait d'un pas vif en traversant la rue principale sans se pardonner d'avoir laissé paraître son malaise devant le curé. Heureusement pour lui, personne d'autre n'avait assisté à leur entretien. Mais il était sorti presque en catastrophe sans même saluer les gens. Le curé pouvait être dangereux. Black devrait se méfier de lui, car il pourrait tenter de convaincre les autres et les rendre méfiants à leur tour. Il allait faire payer à ce petit curé son audace et sa bravade. Il devait s'en débarrasser.

En arrivant à la hauteur de son cheval, il s'arrêta un instant puis ferma les yeux. Il se concentra sur la poignée de main échangée plus tôt avec le curé et ressentit quelques traits de personnalité qui lui étaient inconnus.

Il sut dès lors de quelle manière il dirigerait son attaque.

Le curé Morin était très beau.

Du moins, c'est ce que plusieurs femmes lui avaient laissé savoir au cours de sa vie.

Il n'en était pas du tout conscient, ce qui ajoutait à son charme. Les femmes écoutaient avec la plus grande attention ses sermons du dimanche, plus attirées par la bouche de l'homme que par les mots qui en sortaient. Sur cette bouche se dessinaient des lèvres parfaites et charnues qui cachaient un sourire naïf et dévastateur. La mâchoire, à peine prognathe, donnait une touche de vigueur à ce visage agréable. Le nez, fin et gracieux, s'harmonisait avec une peau quasi féminine. Les yeux étaient noirs et étincelants. On ne voyait qu'eux. Ils brillaient d'une bonté innocente, traversés à la fois de lueurs de joie et de flammes sensuelles. L'homme né à Champlain en 1882 ne paraissait pas ses quarante-trois ans. Il semblait voué à une jeunesse éternelle et rien ne laissait présager que la maladie l'emporterait quelques années plus tard.

Assis dans son église au premier banc, il laissait jouer son chapelet entre ses doigts. Un vieux prêtre l'avait rapporté de Jérusalem et le lui avait donné le jour de son ordination en octobre 1905. Ce chapelet était entièrement constitué de noyaux d'olives, ce qui le rendait en soi très original et cher à ses yeux.

Assis dans son église au premier banc, il se sentait perdu.

Il n'avait jamais rencontré quelqu'un de cet acabit.

C'était la première fois qu'il éprouvait autant de doute.

Comme s'il n'arrivait plus à retrouver le chemin du refuge qu'était sa propre foi.

Il aurait souhaité entendre un sermon qui l'aurait guidé, rassuré. Mais l'homme qui faisait les sermons, l'homme qui était le guide, l'homme qui se faisait rassurant, c'était lui.

William Black l'avait décontenancé, remis en question. Quelque chose n'allait pas. Son regard pénétrant lui avait pour ainsi dire arraché une parcelle de vie. Il se sentait vide, épuisé.

Le docteur n'avait pas été surpris en apercevant le chapelet. Il avait été effrayé, voire dégoûté.

Siméon Morin irait voir Black. Cet homme cachait quelque chose, il en était sûr. Une aigreur farouche sur laquelle le Saint-Laurent pourrait passer sans jamais réussir à la laver. Il n'était pas dit qu'un étranger, qu'on ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, mettrait en danger l'enveloppe corporelle des âmes dont il avait la responsabilité.

D'un pas décidé, il poussa les lourdes portes de chêne pour se retrouver à l'extérieur dans la douceur du soir. Le printemps était exceptionnellement chaud; on se serait cru en juillet. Morin, fanal en main, se dirigea vers le hangar derrière le presbytère. Il ne pourrait pas dormir de toute façon. Autant en avoir le cœur net.

Son cheval protesta lorsqu'il lui lança la selle sur le dos.

Il sortit du bâtiment au galop, traversa la rue principale sans même ralentir et s'engagea dans la rue de la Côte qui l'amènerait directement au pont Nichols.

Le cheval accéléra en descendant la pente et Morin ne fit rien pour le retenir. L'air brûlant lui fouettait le visage et le grisait tout à la fois. Il n'avait aucune idée de ce qu'il dirait à Black. De plus, il s'en fichait. Il aviserait une fois sur place.

Il traversa le pont dans un bruit d'enfer, le battement des sabots ferrés se répercutant en écho au fond de la rivière creusée dans le roc.

À l'intersection du 2e Rang, il força le cheval à s'arrêter un instant. Il tenta de réfléchir sans vraiment y arriver. L'animal s'énervait et tournait sur lui-même comme pour pousser son cavalier à choisir une direction.

Nulle part, on n'apercevait âme qui vive.

Morin s'en fit la remarque, mais n'y attacha que peu d'importance. Seul le docteur comptait pour l'instant. Il devait le voir, lui parler. Il devait se convaincre que cet homme était sincère.

Il tira à droite tout en éperonnant.

Les lumières du village disparurent derrière les arbres.

Morin attachait le cheval à une branche d'arbre en bordure de la route lorsqu'il aperçut à la lumière de la lune un hibou gigantesque traversant le ciel. Sa taille attira l'attention du curé qui se surprit à éprouver une certaine crainte lorsque l'oiseau passa au-dessus de lui. Le grand volatile se percha au faîte d'un arbre mort un peu plus loin avant de hululer. L'homme, qui jusque-là l'avait suivi du regard, lui tourna aussitôt le dos.

Il s'engagea dans le chemin menant à la maison étonnamment éclairée pour cette heure. Pourquoi diable un homme vivant seul avait-il besoin d'autant de lumière? S'il avait peur dans le noir, il n'était visiblement pas au bon endroit. Morin se dirigea d'abord vers ce qui lui parut le cabinet du médecin. Encore là, la fenêtre à droite de la porte projetait au dehors une forte lueur. Il s'étira pour regarder à l'intérieur. Il fut étonné par l'équipement qui s'y trouvait, mais il ne vit personne. Il essaya de désengager le loquet sans succès.

Le gros hibou hulula encore une fois pour affermir son pouvoir nocturne.

Morin tourna les talons, résolu à quitter l'endroit au plus vite. Son corps entier commençait à trembler et ce n'était pas bon signe. Pour se rassurer, il chercha son cheval du regard, mais n'arriva pas à le distinguer à travers les ombres jetées au hasard par la lumière de la lune.

C'était folie. Si Black le surprenait… Il valait mieux ne pas envenimer une relation déjà mal amorcée. Qui sème le vent récolte la tempête. Et Morin préférait plutôt prêcher la tolérance et l'altruisme.

Il s'arrêta à mi-chemin entre la route et la maison, puis retourna sur ses

pas. Il ne se sentait plus curé, il se sentait justicier. Il marchait lentement comme pour se donner le temps de réfléchir sur les gestes qu'il allait poser ou les paroles qu'il allait dire. Le temps semblait suspendu, les bruits lui parvenaient de loin.

Se sentant seul, comme dans un monde perdu où il serait le dernier survivant, il s'en remit à son Dieu et à la nature; à l'air qui le chauffait, au vent qui l'enveloppait, à la lune qui le surveillait et au hibou qui hululait.

Nul besoin lui fut de soulever le lourd loquet de fer forgé; la porte de la maison était entrouverte. Il la poussa doucement d'une main tremblante, espérant secrètement que le grincement des gonds avertirait le maître des lieux, puis il s'avança lentement à l'intérieur.

Il n'eut pas le temps de réagir lorsque la créature fonça sur lui. Elle surgit de nulle part, et le paralysa par son attaque soudaine. Il aperçut ses yeux durs et sans pitié alors qu'elle était presque sur lui. Il se savait perdu, mais…

Son propre cri l'éveilla en sursaut.

Il regarda tout autour, affolé, presque en état de choc, avant de reconnaître enfin les murs rassurants de son église et la lueur chaude des lampions aux couleurs variées qui brûlaient dans les supports de fer.

Le souffle saccadé, il chercha à reprendre le contrôle de lui-même en cachant son visage au creux de ses mains.

S'il n'avait été homme et prêtre, il se serait laissé aller à pleurer.

Au bout d'un moment, Morin releva la tête et retint son souffle.

Il quitta le banc si brusquement qu'il déchira le bord de sa soutane sur un crochet à chapeau. Ses pas résonnaient dans l'église à mesure qu'il descendait l'allée centrale. Il fonça presque dans les portes avant de faire irruption dans la chaleur de la nuit. Il s'arrêta un instant sur le perron de l'église avant de dévaler l'escalier pour emprunter le chemin qui menait au hangar derrière le presbytère.

Tout en marchant, Morin vitupérait contre lui-même. Il esquissa un sourire à cette pensée, car ce verbe lui était resté depuis le séminaire. Sa nervosité le privait momentanément de pensées cohérentes, et c'est avec des gestes maladroits qu'il ouvrit la grande porte.

Il avança à tâtons en longeant le mur sur sa gauche jusqu'à ce qu'il touchât enfin le fanal. Il saisit brusquement la boîte d'allumettes et en craqua une. Quand ses yeux se furent habitués à l'éclairage jaunâtre, il alla droit vers son cheval attaché plus loin.

— Réveille-toi, dit-il impérativement, on va faire un tour.

6

Debout entre chien et loup, Albert Viau sortit du fond de sa poche sa dernière allumette.

Il la craqua habilement sur le bouton de métal retenant une bretelle de sa salopette pour ensuite la regarder s'enflammer.

Le tabac un peu trop frais de sa pipe mit du temps à s'allumer. Il inspira profondément et laissa la fumée lui tourner la tête.

Albert agissait souvent de cette façon lorsqu'il était contrarié. Il s'engourdissait les sens et se brûlait les poumons.

L'homme parlait peu et cherchait plutôt à éviter la dispute. Et c'était exactement ce qu'il venait de faire dix minutes plus tôt, préférant s'enfuir dehors dans la tiédeur du soir tombant plutôt que d'argumenter avec sa femme, Emma Tremblay.

Il frôla la mèche du fanal posé sur le coin du perron avec ce qui restait de l'allumette. Ensuite, il poussa son regard jusqu'à la route pour y admirer encore une autre lueur jaune, celle de la lumière électrique nouvellement installée par l'United Power Company afin d'éclairer l'entrée du pont Nichols qui donnait accès au village. Albert était fier de cette installation puisque, du même coup, elle éclairait l'entrée du chemin qui menait à sa maison.

Redevenu calme, il secoua la tête en se disant que même la chance possède ses désagréments. On ne peut pas tout avoir et, au fond, c'est mieux ainsi.

Il avait épousé huit ans auparavant Emma Tremblay, femme seule avec deux enfants. Pour un homme qui avait eu la ferme intention de fonder une famille, il y était allé résolument d'un bon départ. Ses beaux-parents avaient tout de suite donné leur accord à cette union, plus préoccupés de voir leur fille remariée que par le parti qu'elle avait choisi. Bien que conscient de la raison pour laquelle les parents d'Emma l'avaient presque poussée dans ses bras, Albert n'en avait jamais glissé mot. Il savait très bien que sa belle-mère

nourrissait une certaine animosité à son égard, et ce, sans raison aucune. Elle croyait bon de le ridiculiser en le traitant devant qui voulait l'entendre de « chien en culotte ».

Mais peu importait à Albert ce que les gens avaient pu dire à l'époque. Oui, il avait marié une femme plus âgée avec des enfants. Et oui, elle s'était forcément donnée à un autre avant lui. Pour Albert Viau, les gens blessants par leurs propos étaient eux-mêmes handicapés par leur étroitesse d'esprit. Lui, en revanche, pouvait frapper par son seul silence, son seul regard. Ce regard perçant comme une lame vive, et pénétrant de douceur.

D'ailleurs, la physionomie entière d'Albert reflétait la douceur. Du dessin de son front haut et droit aux courbes accortes de son visage. Ses yeux étaient lumineux. Et cette lumière ne pouvait qu'être celle de l'esprit qui se cachait derrière eux et qui lui donnait la possibilité de jauger si bien les hommes et les situations.

Il tenait fermement la barre de son petit navire, attaquant les vagues de front, traversant toutes les tempêtes. Il parlait peu, mais savait d'instinct poser les gestes qu'il fallait. Il était discret, mais laissait une trace indélébile dans le cœur de ceux qui gagnaient son amitié. Et jamais, en cette chaude soirée, cet homme ne se serait douté que dans les années à venir, lui et sa maison seraient à maintes reprises peints, sculptés et racontés.

Albert savourait le silence du soir au même titre que l'odeur de son tabac à pipe. Il était redevenu le maître absolu de son univers intérieur, univers secret aux murailles infranchissables. Il fit le tour de la maison et jeta un coup d'œil aux fenêtres du deuxième pour s'assurer que toutes les lampes étaient bien éteintes et que les enfants étaient au lit.

Il pensa encore à sa chance et s'en félicita. Il avait fait l'acquisition de la maison de pierre au bord de la rivière trois mois auparavant et songeait maintenant à y faire installer l'électricité. Le presbytère était éclairé, alors pourquoi sa maison ne le serait-elle pas aussi? Il regarda en direction du jardin et aperçut quelques lucioles qui, çà et là, parsemaient la nuit de leur lumière naturelle.

Il toucha la pierre constituant l'épais mur pour constater que la chaleur emmagasinée durant tout le jour n'était pas encore dissipée. Tout ce qui formait la nature était merveilleux, de la pierre aux insectes. Telle était une parcelle de sa philosophie secrète, qu'il ne révélait à quiconque, et dont il ne discutait avec personne.

Il poussa la porte du hangar derrière la maison, guidé dans le noir par l'habitude, et saisit son vieux Bayard calibre 12 accroché juste au-dessus de la porte. Il souhaitait passer plus de temps à l'extérieur comme pour faire durer ce moment de solitude. La tablette en haut de la porte recélait tout ce dont il avait besoin : couverture, solvant, huile, guenille et bâton. Albert retourna d'un pas tranquille vers le perron à l'avant de la maison en songeant qu'il était peut-être dangereux de se promener pipe en bouche et solvant en main.

Tel un moine préparant un rituel, il étendit la couverture sur le perron de ciment et y distribua son matériel. Le vieux fanal du Canadian Pacific Railway projetait sa lueur diffuse comme pour amener au calme et à la sérénité.

Albert entreprit de démonter le vieux fusil belge et de le nettoyer. Il aimait cette arme qu'il savait de qualité supérieure. Elle était légère et un peu plus courte que les fusils de chasse américains, et la dimension de l'étranglement de la bouche des canons la rendait aussi plus précise. À l'autre extrémité, au niveau du chargement, de nombreux motifs ciselés ornaient les canons, dont, entre autres, le chevalier Bayard en armure et à cheval[9]. Toutes les têtes de vis étaient ciselées et l'élégante courbure des chiens renforçait l'identité européenne de l'arme.

Albert se sentait bien. Il acceptait le caractère parfois fort complexe de sa femme en se disant qu'après tout, il n'était pas si facile de se refaire une vie, de s'occuper d'une maison, d'une ferme et de cinq enfants. Car Emma lui en avait déjà donné trois, sans compter Arthur et Jeanne, qu'elle avait déjà de son premier mariage.

Oui, trois enfants. Valérie, Lucien et Léo, le dernier, qui avait à peine six mois. Et il en voulait d'autres! Ils étaient sa raison d'être.

Il vivait de sérieux changements depuis quelques années. Les émotions causées par son mariage, ses enfants, son travail et l'achat de cette vieille maison de pierre à laquelle il s'était attaché de façon imprévue.

D'un geste continu, il poussa avec un bâton un vieux morceau de toile de lin imbibé d'huile dans le premier canon. Une fois les objets retirés, il regarda à travers le canon, visant le lampadaire à l'entrée du pont pour constater la propreté du travail. Il répéta le même manège pour le second canon.

Le pont lui rappela du même coup la corvée qui l'attendait pour la

journée du lendemain : l'entretien des routes. Il avait obtenu le travail de cantonnier, octroyé par le gouvernement, pour toutes les routes de la paroisse de Sainte-Clotilde trois ans plus tôt, après que les chemins de la Station, de la Rivière et de l'Église furent macadamisés. Depuis, il sillonnait les routes environnantes avec son cheval, son tombereau et tout son attirail de pics et de pelles.

Un emploi on ne peut plus idéal pour lui puisqu'il travaillait la plupart du temps seul. À l'occasion, John Dwyer, son voisin et ami, venait lui prêter main-forte.

Les deux hommes étaient très liés et, malgré les différences frappantes qui les caractérisaient en apparence, ils se ressemblaient beaucoup.

John avait peu d'amis et passait presque pour un simple d'esprit. De plus, il ne parlait pratiquement pas le français. Il ne s'était jamais marié et avait toujours vécu en solitaire, quasi en ermite, enfermé dans son silence comme dans une prison invisible où un seul homme avait droit de visite. Cet homme était Albert Viau, qui ne l'avait pas jugé ou ridiculisé et qui, à maintes reprises, lui avait rendu service sans rien attendre en retour. Et Albert était également l'un des rares habitants du village à parler l'anglais.

Albert retirait le surplus d'huile sur les canons du Bayard. Il trouvait dommage qu'il soit interdit d'apporter l'arme avec lui durant le jour. Il aurait aimé la glisser dans un fourreau de cuir pour la suspendre à la verticale à l'attelage de son cheval. Il ferma les yeux et les images surgirent aussitôt de sa mémoire.

Il avait à peine cinq ans lorsque sa mère était décédée. Quelques semaines plus tard, un homme à cheval s'était arrêté devant lui alors qu'il jouait dehors. L'homme l'avait tout de suite impressionné. Il portait un long manteau et un chapeau qui lui voilait presque le regard. La crosse d'une carabine Winchester modèle 94 dépassait d'un fourreau de cuir bordé de franges attaché à la selle.

Les paroles de l'homme, qui avait sauté en bas de son cheval pour s'avancer vers lui, résonnaient encore dans sa tête comme un écho sans fin.

— Réponds-moi, petit. Es-tu Albert, le fils de Moïse Viau?

Incapable de prononcer la moindre parole, Albert avait acquiescé d'un signe de tête.

— Je suis ton oncle Thomas. Écoute-moi bien, je ne pourrai pas m'éterniser dans ce pays. Je repartirai dans deux jours à l'aube. Et tu viens

avec moi. Ton père ne peut plus s'occuper de toi. Il m'a demandé de venir te prendre et de te ramener avec moi aux États-Unis.

Albert ne devait revenir au pays que onze ans plus tard.

À son retour, il avait trouvé son père remarié à une femme acariâtre qui lui avait clairement signifié qu'il n'était pas le bienvenu. Complètement anéanti, il avait jeté sur le côté la table de la salle à manger en trouvant son chemin vers la sortie. Il avait fui le village de Saint-Chrysostome à bride abattue, sans regarder derrière lui, sans même savoir où il passerait la nuit.

Il rouvrit les yeux pour s'arracher à ces tristes souvenirs. Tout cela était loin, mort, disparu. Il n'avait pas la cote avec les belles-mères.

Drôle de coïncidence tout de même qu'Emma fut native de l'Ohio. Beaucoup de Canadiens français avaient traversé la frontière, au contraire des loyalistes anglais, pour trouver du travail aux États-Unis. Beaucoup étaient restés là-bas, d'autres étaient revenus.

Albert huilait maintenant la crosse du Bayard. Ce n'était pas vraiment nécessaire, mais il tenait à ce que le bois ne s'assèche pas. Surtout qu'il préférait laisser le fusil dans le hangar, là où il serait moins à la portée des enfants.

Le choc répété d'un marteau frappant le métal sur une enclume lui parvint du village. Le forgeron était sûrement en retard dans ses travaux pour besogner encore à cette heure. Le tintement clair de l'acier trempé que l'on frappe se laissait transporter par le vent tiède pour troubler la quiétude du crépuscule. Albert arrêta de frotter et serra la crosse du vieux Bayard alors qu'il tournait la tête en direction de la forêt. Son regard plongea dans le noir, ce qui le ramena plusieurs années en arrière, alors qu'il avait vingt-quatre ans, et qu'il venait d'être embauché au moulin à scie d'Hormidas Tremblay, son futur beau-père.

Un forgeron aux avant-bras démesurés y travaillait presque en permanence et frappait le métal des heures durant pour fabriquer ou réparer les pièces brisées des équipements grossiers qui constituaient l'ensemble du moulin à scie. Les coups répétés sur l'enclume faisaient partie des bruits de fond de l'endroit.

C'est là qu'Albert avait vu Emma Tremblay pour la première fois.

Elle avait apporté de l'eau aux hommes.

Il avait tenté d'approcher la jeune veuve de vingt-six ans, mais sans succès. Une autre tactique s'imposait. Les deux enfants d'Emma semblaient

presque abandonnés à eux-mêmes, tournant autour du moulin à scie, intrigués par la grosseur des machines, mais rejetés par les hommes qui y travaillaient. Albert aimait bien le petit garçon. Il était parvenu à l'amadouer un jour pendant son dîner et lui avait glissé quelques bonbons dans la main.

— Donnes-en à ta petite sœur, avait-il simplement dit.

C'était probablement ce qui avait séduit la jeune femme. Cette douceur naturelle qui émanait d'un homme œuvrant si dur. Cette aptitude à approcher les êtres craintifs et à apprivoiser des enfants farouches.

Dix mois plus tard, ils étaient mariés.

Les coups sur l'enclume avaient cessé.

L'approche d'un cheval au galop en provenance du village tira Albert de sa rêverie. Il se leva d'instinct et surveilla l'éclairage que diffusait la lampe près du pont dans l'espoir de voir passer le cavalier. Il n'eut aucun mal à reconnaître l'homme en soutane; il n'y avait pas que le forgeron qui travaillait tard, le curé Morin aussi.

Albert plongea la main dans la poche-poitrine de sa salopette et en extirpa la lourde montre American Waltham qui ne le quittait jamais. Il l'étira au bout de sa chaîne pour trouver assez de lumière pour voir l'heure qu'indiquaient les minces aiguilles.

Presque vingt et une heures quarante.

Il laissa retomber la montre au fond de sa poche et suspendit un instant sa respiration. Il avait un mauvais pressentiment.

Albert attrapa les canons jumeaux du Bayard et entreprit rapidement de remonter l'arme.

Le curé Morin s'arrêta à l'intersection du 2e Rang. Il avait presque fait mourir son cheval en lui infligeant aussi brusquement un tel traitement alors qu'il était encore froid. Ce n'était vraiment pas catholique. Il n'en fit pourtant pas un cas de conscience et lui planta les talons dans les flancs pour le relancer à toute allure sur la route de gravier.

Il devait régler le cas du docteur immédiatement, sinon il n'arriverait pas à dormir de la nuit. Toutes sortes d'idées lui venaient en tête. Il avait l'impression de commettre une bêtise. Peu importe, il confronterait l'Anglais,

et si celui-ci refusait de reconnaître son autorité ecclésiastique, il en référerait à l'évêché. Ce n'était pas une question de religion, c'était une question d'attitude élémentaire. Black « sentait le soufre », comme le disait le vieux prêtre qui lui avait donné son chapelet de grains d'olivier quand il voulait parler d'une personne louche ou malfaisante.

— Il y a la méchanceté humaine et la méchanceté divine, disait-il avec le plus grand sérieux. Les deux sont dissociables, et la méchanceté divine relève des actes de Satan. Le Diable se joue des âmes comme le fait la froide pluie d'automne avec les dernières feuilles encore accrochées aux branches des arbres. Méfie-toi de l'homme qui possède la connaissance de la goétie, cette sombre magie faisant appel aux esprits du mal, car il peut secouer ta foi comme la pluie d'automne secoue les feuilles séchées, et ensuite te faire tomber.

Morin s'arrêta devant la maison du docteur. Il la considéra un instant et inspira profondément afin de retrouver son calme. Peut-être délirait-il complètement en soupçonnant Black de pactiser avec le Diable, mais le sentiment qu'il éprouvait à cette seule pensée ne pouvait le tromper.

Il descendit de cheval et traîna la bête derrière lui. Le son mélodieux d'une douce musique classique parvint à ses oreilles. Il envia immédiatement le docteur de posséder un gramophone. Cette pensée le fit frémir.

Le curé lâcha la sangle de cuir qui le reliait à sa monture et continua de s'approcher. Il tenta d'ouvrir la porte de la maison qui refusa de céder et cogna avec force afin de se faire entendre. Personne ne vint ouvrir.

Morin décida de faire le tour de la construction. Il ne savait pas vraiment ce qu'il cherchait et encore moins ce qui le motivait à poursuivre en ce sens. Il atteignit un peu plus loin la première fenêtre à travers laquelle filtrait une lumière orangée. Comme un voleur, il risqua un œil à l'intérieur et ne vit qu'une pièce vide et bien ordonnée. Il continua et, une fois parvenu sur le côté, accéléra le pas dans les herbes hautes, poussé par l'angoisse que lui inspirait l'obscurité. Lorsqu'il tourna le coin pour rejoindre l'arrière, la lumière que projetait une deuxième fenêtre éclaira son parcours. Il l'avait presque rejointe quand quelque chose le fit sursauter en bondissant derrière lui. Un gros chat gris avançait lentement dans sa direction comme pour le défier de violer son territoire.

Morin ne bougea pas d'un centimètre quand le félin lui frôla la jambe avant de disparaître dans l'herbe un peu plus loin.

Il décida de faire demi-tour et de retrouver son cheval pour quitter l'endroit. Il avait changé d'idée. Mieux valait régler cette affaire en d'autres temps et d'autres lieux. Il aurait du mal à trouver le sommeil, mais peu lui importait, il devait pour l'instant fuir ce lieu qui lui flanquait la frousse.

La musique envahissait toujours l'air ambiant. Morin nota toutefois que le rythme ralentissait peu à peu, à mesure que le ressort du gramophone continuait de se détendre.

Il avait presque rejoint son cheval lorsqu'un bruit attira son attention.

Il se retourna et fixa le petit bâtiment, situé plus loin au fond du terrain, qui faisait office de cabinet au médecin. Une fenêtre percée dans le pignon projetait un éclairage diffus dans les grands pins juste à côté. Le curé sursauta de nouveau. Cette fois, c'était le coup de tête taquin de son cheval dans son dos qui l'avait surpris. Esquissant un geste d'impatience, Morin s'éloigna de la bête et se dirigea à pas prudents vers le cabinet. Cette fois, il était convaincu d'y trouver Black. En s'approchant, il constata que la lumière provenait du réduit dans le pignon du deuxième et non pas du rez-de-chaussée. Un abri attenant au bâtiment et servant à empiler le bois de chauffage s'étirait juste sous la fenêtre à laquelle le regard du curé s'accrochait. Des bruits étranges lui parvenaient maintenant parfaitement de l'intérieur et il se demanda une fois de plus s'il n'était pas encore temps de quitter les lieux.

Il ne savait plus où était la raison ni où se trouvait l'absurdité des gestes qu'il posait. Il se souvint d'avoir lu Spinoza et sa théorie du déterminisme : « Les hommes se trompent en ce qu'ils pensent être libres, et cette opinion consiste en cela seul qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés. »

Siméon Morin avait la main sur le coin de l'abri et fixait la fenêtre juste au-dessus. S'efforçant de déterminer les motifs qui le poussaient à agir de la sorte, il était de moins en moins convaincu d'avoir raison. Il entreprit quand même de grimper sur une cordée de bois pour atteindre le châssis.

Gêné par sa soutane, il parvint néanmoins à monter sur la toiture légèrement inclinée, recouverte de tôle rouillée.

Le gramophone s'arrêta entre deux accords, tel un chef d'orchestre fauché subitement par la mort au beau milieu d'un opus. Le silence s'abattit sur le curé comme pour appesantir les ténèbres, le clouant sur place.

Morin se ressaisit et progressa discrètement vers la fenêtre juste devant

lui. Il appuya ses mains contre le mur de planches et se dressa sur le bout des pieds afin d'atteindre l'ouverture. Les carreaux étaient sales et recouverts d'une poussière brûlée par tous les soleils des années passées.

Il respirait de plus en plus difficilement à mesure qu'il procédait à l'inventaire de ce qu'il voyait.

La pièce s'ouvrait en entier sur le deuxième étage du cabinet. Une quantité fascinante de bougies de couleur noire éclairaient l'endroit. De la fumée s'échappait d'un vieil encensoir d'église également de couleur sombre. Et là, au centre de la pièce, enchaîné et suspendu au faîte du pignon, un objet imposant – qui parut à Morin un énorme livre – vibrait et se balançait dans le cliquetis des chaînes qui le retenaient, tel un être vivant essayant de se dégager d'une quelconque emprise.

Surpris, le curé chancela. Il eut bien du mal à rétablir son équilibre à cause de la pente de la toiture. S'étant arrêté juste au bord de celle-ci, il jeta un coup d'œil en bas et retourna à la fenêtre. Il s'accrocha cette fois au cadre de bois.

Le gros livre noir ne bougeait plus.

Siméon Morin avait perdu toute faculté de raisonnement. Il regardait sans comprendre, sans savoir. Ses doutes se confirmaient, mais il n'avait aucune idée de l'action à entreprendre.

Soudain, le livre se mit lentement à pivoter sur lui-même jusqu'à faire face à la fenêtre. Morin pouvait voir les détails repoussés sur sa couverture. Des signes inconnus apparaissaient partiellement, probablement usés par le temps.

Incapable d'arracher son regard de ce livre, il se sentit doucement envahi par la fatigue. Mais il résista. Reprenant ses esprits, il décida de décamper au plus vite. C'était sans contredit la meilleure décision dans les circonstances.

En se retournant, il se heurta à William Black.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez, monsieur le curé?

Morin tomba carrément à la renverse. Il essaya de reculer en s'appuyant sur ses mains et ses pieds, mais il glissa sur la tôle rouillée. Il se fendit la paume de la main gauche sur une tête de clou. Peu de temps après, le sang se mit à lui couler entre les doigts.

— Vous êtes bien trop curieux, monsieur le curé, reprit Black en appuyant une fois de plus sur le titre avec son accent britannique.

— Laissez-moi! Ne m'approchez pas!

— Mais vous êtes blessé, monsieur le curé. C'est une chance que vous vous trouviez chez le docteur!

— Allez-vous-en, démon! Je raconterai à l'évêché ce que j'ai vu!

— Ouhhh! Comme j'ai peur! Voyez comme je tremble! Vous allez le dire à l'évêque? Mais que va-t-il m'arriver, monsieur le curé?

Sans réfléchir, Morin se laissa choir de la couverture et atterrit dans le bois de chauffage deux mètres plus bas. Le bois cordé s'affaissa sous son poids et il se retrouva au sol, face contre terre. Il sentit une douleur fulgurante lui traverser le genou gauche.

Le curé chercha Black du regard. Mais il eut beau regarder partout, il ne le vit nulle part.

Morin rejoignit finalement son cheval, qui ne fit même pas un effort pour venir à sa rencontre, et s'y jucha avec peine. Une fois en selle, le curé jeta un coup d'œil à la ronde. Son répit fut de courte durée.

Une meute de loups, aux yeux rouges luisants comme des lampes torches dans le noir, sortit en courant de derrière le bâtiment où il se trouvait quelques minutes auparavant.

Morin fouetta sa monture en criant et la lança à toute allure sur la route de gravier. Il n'avait qu'à tourner la tête pour apercevoir les yeux brillants de ses poursuivants. S'il parvenait à passer le pont et à atteindre le village, les loups ne le suivraient pas. Du moins, c'est ce qu'il espérait.

Au tournant, à l'approche de l'intersection du chemin de la Rivière, le curé devrait ralentir pour empêcher le cheval de glisser sur le macadam.

Avec les loups sur les talons, il ne pouvait se permettre de réduire l'allure à la croisée des chemins. Morin sauta donc le fossé de l'autre côté de la route et se retrouva dans le foin. Comme il n'y voyait rien, il devait regagner rapidement le chemin. Il se guida vers l'orme centenaire droit devant lui, sachant que celui-ci longeait le chemin de la Rivière et qu'en cet endroit il n'y avait plus de fossé à cause de la proximité du roc au ras du sol. Le cheval passa si près du gros arbre que le curé s'y buta violemment l'épaule, manquant de peu d'être désarçonné. En rejoignant la route, l'animal dérapa légèrement sur la chaussée, mais Morin le relança au galop sans perdre une seconde.

Se rapprochant dangereusement des pattes arrière du cheval, les loups cherchaient à mordre à la volée. Morin entendait clairement le claquement des mâchoires qui se refermaient dans son dos en des bruits secs. Il

approchait du pont qu'il pouvait apercevoir grâce à la lampe électrique qui en éclairait l'entrée. Il y était presque quand son cheval, pris de panique car il venait d'être mordu aux jarrets, stoppa si brusquement que le curé ne put rester en selle. Il chuta, en se disant qu'il finirait probablement égorgé par les loups dans les secondes qui suivraient. Toutefois, après avoir roulé au sol, il se releva aussitôt, tenaillé par la douleur. C'est alors qu'il vit avec horreur les loups s'acharner sur son pauvre cheval, couché sur le flanc au beau milieu de la route.

Morin prit soudain conscience qu'il avait un peu de temps. Il se mit à courir du mieux qu'il pouvait en direction du pont. Puis, sans perdre une minute, il grimpa à la structure de métal.

Le pont Nichols s'élevait à environ trois mètres au-dessus du niveau de la route, et à près de dix-huit mètres au-dessus du lit de la profonde rivière. L'homme n'avait aucune idée du temps que mettraient les loups à le faire tomber mais, pour l'instant, c'était tout ce qu'il pouvait faire pour se mettre à l'abri. Il ne servait à rien d'essayer d'atteindre les premières maisons de l'autre côté du pont, les loups le mettraient en pièces en moins de temps qu'il n'en faut pour crier au secours.

Morin, qui se tenait à genoux sur le demi-mètre de largeur que lui offrait la partie supérieure de la charpente métallique, n'osait pas regarder en bas de peur de basculer dans le vide.

Comme si les loups s'étaient aperçus que l'homme les surveillait, ils délaissèrent brusquement la carcasse du cheval pour se ruer dans sa direction. Terrorisé, Morin se leva debout avec peine sur le dessus de la structure et entreprit d'avancer vers le milieu du pont à pas incertains. Les loups enragés sautaient en tentant d'atteindre le curé. Leurs gueules rougies par le sang du cheval les rendaient plus effrayants encore, au point que Morin évalua même la possibilité de se jeter dans l'eau de la rivière. La distance le séparant de la surface était importante et il était terrifié à la pensée de devoir sauter.

Comme mû par un ressort, il se retourna soudain et fut saisi d'effroi lorsqu'un des loups réussit à grimper sur la structure, après avoir sauté sur la rambarde en tuyaux qui était fixée à l'entrée du pont. Morin essayait de réfléchir, mais n'y arrivait plus. Son cerveau fonctionnait de façon chaotique. L'homme reculait doucement en regardant où il mettait les pieds à mesure que le loup avançait vers lui. Les hurlements emplissaient la nuit et

frappaient à la tête du curé comme la mort à la porte d'un moribond.

Rien à faire, il était perdu. Il mourrait seul, abandonné au Diable par son Dieu, dévoré par des bêtes enragées lancées à ses trousses par un fou furieux contre lequel il avait voulu protéger ses paroissiens. Ou alors il se noierait après s'être brisé la nuque à la surface de l'eau. On retrouverait son corps au matin et on ne saurait jamais ce qui s'était passé.

Un coup de feu retentit. Morin fut momentanément déséquilibré lorsque les plombs sifflèrent près de lui.

Des gouttes de sang lui giclèrent à la figure, mais il ne détourna même pas la tête.

Le loup bascula du côté de la rivière et disparut dans le noir. Le bruit de son cadavre touchant l'eau fit aussitôt taire les autres.

La scène horrible qui se déroulait en ce lieu fut pendant un instant suspendue dans le temps.

Sous le lampadaire, près du pont, Albert Viau épaulait encore son Bayard et visait une deuxième bête. Porté par l'écho, le coup éclata comme une salve de canon, pour atteindre impitoyablement sa cible.

Il abaissa lentement son arme et chercha le regard du curé.

Au même moment, un des loups s'arracha à la meute et décida de charger.

Albert poussa le cran de fermeture et ouvrit les canons avec tant de force que les cartouches vides furent éjectées loin derrière lui. Alors qu'il fouillait au fond de sa poche pour en extirper une cartouche, il remercia le ciel que son fusil possédât un système d'éjection. Il évalua rapidement la distance qui le séparait du loup qui courait vers lui et fut convaincu de ne pas avoir le temps de recharger les deux canons. Un seul suffirait.

Albert planta la cartouche à l'envers dans l'embouchure du canon droit. Il laissa échapper un juron et la retourna nerveusement entre ses doigts, les yeux toujours braqués sur le loup qui fonçait dans sa direction. Il n'aurait pas de seconde chance.

La cartouche trouva finalement son chemin dans le canon et Albert le referma aussitôt. Au moment où la bête furieuse prenait son élan pour sauter sur lui, il tira le chien et appuya sur la détente sans même épauler l'arme.

Le loup tomba à ses pieds, foudroyé par la décharge impardonnable du calibre 12.

Sans perdre une seconde, Albert rechargea en double et épaula en

direction des loups regroupés sur la chaussée près du curé, toujours en équilibre précaire sur la charpente du pont.

Le reste de la meute s'enfuit aussitôt et disparut à la vue des deux hommes.

— Ne bougez surtout pas, monsieur le curé, cria Albert en courant vers le pont. Je vais vous descendre de là!

En état de choc, Morin ne dit rien et attendit son sauveur.

Albert l'attrapa par les jambes et l'attira à lui. Il fut consterné par l'état lamentable du curé et décida de le ramener chez lui, à l'abri des murs épais de la maison de pierre.

— Venez, je vous emmène chez moi. On va soigner vos blessures et vous me raconterez ce qui s'est passé.

En regardant constamment derrière lui, Albert remonta à pas rapides le chemin menant à sa maison, tout en supportant le curé.

Siméon Morin, boitant et tremblant, se cramponnait à son compagnon sans prononcer la moindre parole.

Le curé tressaillit lorsqu'un hurlement retentit au loin.

7

— *And that was all he said*[10]?

— Pas plus, pas moins, répondit Albert Viau le plus sérieusement du monde, en fixant du regard son compagnon de travail. Et je ne comprends pas que tu n'aies rien entendu. J'ai tiré trois fois, John!

— J'ai bien entendu les coups de feu, Albert, mais j'ai passé l'âge de me mêler aux règlements de comptes. D'accord, *I admit it, I should have been there for you*[11]. Je te promets de me lever la prochaine fois que tu te mettras les pieds dans les plats!

Appuyé sur sa pelle, John Dwyer conserva son sérieux en regardant son vieil ami remplir un trou en bordure de la route. Albert connaissait trop bien son caractère de pince-sans-rire pour être offusqué par sa remarque.

— Selon moi, reprit Dwyer, si le curé n'a rien voulu te dire, c'est qu'il cache quelque chose. Il ne connaît que trop bien les raisons qui l'ont poussé à grimper sur le pont.

— Je les connais aussi, ces raisons, dit Albert avec un léger sourire. Je leur ai tiré dessus!

Dwyer décida de ne pas pousser plus loin la conversation. Il se concentra sur son travail et décida d'oublier cet incident, comme il avait l'habitude de le faire depuis si longtemps dans son attente d'une mort salvatrice qui le délivrerait enfin des angoisses et des tourments, ou de la peine et des cauchemars, qui le poursuivaient depuis de si longues années.

Cependant, en regardant Albert ranger ses outils dans le tombereau, il ne put s'empêcher d'émettre un dernier commentaire.

— Ton curé n'est pas resté longtemps au presbytère!

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Il a insisté pour téléphoner en privé au magasin général. J'étais là, je l'ai vu.

Albert ne répondit rien et grimpa dans la voiture. Lorsque John fut assis à ses côtés, il siffla son cheval pour le faire avancer.

Siméon Morin s'était enfermé dans le presbytère.

Il avait verrouillé les portes à double tour, tiré les rideaux et donné congé à la ménagère. Il voulait réfléchir aux faits.

Dans quelques heures, une voiture viendrait le prendre pour l'emmener à l'évêché de Valleyfield.

Albert et John avaient quitté la route venant de Saint-Chrysostome pour emprunter le 2e Rang afin de revenir au village. Les deux amis n'avaient échangé aucun mot depuis un bon moment.

Une fois de plus, John était perdu dans les mauvais souvenirs de son enfance lorsqu'il sentit une violente angoisse l'envahir. Non pas celle qu'il dissimulait habilement depuis des années, mais quelque chose de plus viscéral. Quelque chose qu'il connaissait, mais qu'il s'était forcé à oublier.

Les crampes au ventre le tourmentaient et son cœur accéléra soudain. L'homme se contracta presque en entier et finit par se pencher en avant.

— John? dit aussitôt Albert en mettant une main sur l'épaule de son ami. Est-ce que tout va bien?

— *It's OK, Albert, don't worry*[12].

Dwyer se redressa et s'appuya contre la boîte du tombereau faisant office de dossier pour le siège. Son regard fut attiré d'une façon presque magnétique par la maison du docteur Black devant laquelle ils passaient à ce moment précis.

Puis tout devint clair. Il se rappelait maintenant! Les images lui martelaient l'esprit avec la force d'une masse de forgeron. Il se revoyait enfant, plié en deux par la peur derrière une pierre tombale au beau milieu d'un orage. Il courait, trempé, vers son père, pour ensuite s'accrocher à lui de toutes ses forces. Il criait mais n'entendait plus, il avait mal sans être blessé, on était sur le point de lui voler son enfance.

Et de détruire sa vie.

La douleur s'estompa lentement et il ouvrit les yeux.

La maison n'était plus là, la route s'étendait maintenant au milieu de la forêt.

Albert l'interrogea du regard, mais garda le silence.

Le curé Morin descendit de la Ford toute neuve qui était venue le prendre tôt le matin pour l'amener à Valleyfield. Le voyage avait été relativement long et le bruit du véhicule lui avait donné légèrement mal à la tête. Il marcha vers l'entrée principale du vieux bâtiment abritant l'évêché en regardant tout autour. Lorsque les portes se refermèrent derrière lui, il se sentit en sécurité pour la première fois depuis plus de quarante heures.

On le dirigea vers une salle d'attente et il s'installa dans un fauteuil confortable. Peu de temps après, on vint le chercher pour l'amener au bureau du cardinal Rouleau.

Morin sentit tout le poids de l'austère regard du cardinal jusqu'à ce qu'il fût installé devant l'imposante table de travail qui séparait les deux hommes. Le cardinal Rouleau souhaita la bienvenue au curé.

— Cela fait bien longtemps, Siméon, dit-il familièrement. J'aurais préféré te recevoir en d'autres circonstances.

Depuis quelques heures déjà, le jour avait cédé la place à la nuit.

Siméon Morin était fatigué.

— Je vous ai déjà dit tout ce que je savais, explosa-t-il soudain, et cent fois plutôt qu'une! J'ai la désagréable impression que vous me prenez pour un fou et que vous ne croyez pas un traître mot de ce que je dis!

Après un moment, il reprit plus calmement :

— Monseigneur, pourrait-on s'arrêter, s'il vous plaît?

Le prélat baissa quelques instants son regard perçant. Il consentit finalement à la requête du curé.

— C'est d'accord, dit-il calmement. Tu as besoin d'une bonne nuit de

sommeil. Tu as vécu de fortes émotions au cours des dernières heures. Ta chambre est prête et on t'y conduira.

— Merci.

Morin se leva sans attendre et se dirigea vers la porte. Il s'arrêta, la main sur la poignée, comme dans l'attente d'une remarque réconfortante.

— Tu n'es pas fou, Siméon, dit simplement le cardinal. Te souviens-tu des quatre vertus fondamentales?

— Justice, force, tempérance, prudence, déclina l'autre sur un ton boudeur.

— Tu les possèdes certainement toutes, sauf la dernière.

Morin haussa les épaules et quitta le bureau sans se retourner.

8

Son costume noir lui allait encore comme un gant. Il était peut-être un peu démodé, mais il avait perdu l'habitude de s'endimancher. Il peigna ses cheveux encore mouillés en les rejetant vers l'arrière. L'image que le vieux miroir lui renvoyait n'était plus celle du jeune homme qu'il avait connu jadis. Il prit le temps de s'examiner pour la première fois depuis longtemps. Il avait l'impression que ce jeune homme disparu n'avait même pas existé. Comme si les années de sa jeunesse passée avaient été effacées de sa mémoire. Il avait vécu son existence dans le seul but d'en échapper. Et la mort était cette porte de sortie vers laquelle il se rapprochait avec chaque jour qui passait. Encore enfant, la vie lui avait volé ce qu'il avait de plus précieux : son père et son désir de vivre. Il fit tourner machinalement l'anneau en or dans son auriculaire droit comme pour faire basculer le lourd secret au fond du puits dans lequel il l'avait relégué. Cet anneau même qu'il avait arraché plusieurs années auparavant à la main sans vie de son père.

Il avait senti la force cette nuit-là. La force de quelque chose de puissant, de malsain et de dangereux. Une énergie qui ne devait être libérée sous aucun prétexte. Il la sentait de nouveau autour de lui, il la sentait proche. Il devait retourner là-bas pour en avoir le cœur net.

John Dwyer n'avait jamais remis les pieds dans une église. Il ne savait trop comment se considérer. Dieu ne pouvait être bonté et amour et avoir laissé faire ce qui s'était passé cette nuit-là. Non vraiment, Dieu ne pouvait être juste. John ne lui avait rien fait, lui qui n'était alors qu'un gamin. Comment avait-il pu permettre pareille chose? Dieu n'était qu'une idole de plus et Dwyer n'était pas idolâtre. Il l'avait rejeté et en avait peut-être payé le prix par sa vie misérable de refoulement et de mensonges.

Il quitta la maison sans même verrouiller. Attaché à la clôture, le cheval déjà harnaché et sellé l'attendait patiemment. John grimpa lentement sur sa monture et lui fit emprunter la route menant au village. Il était hors de

question qu'il passe devant la maison du docteur.

Il traversa le pont au pas, en regardant l'eau laver le roc de son passage incessant au fond de la rivière.

Dwyer remontait au trot la route menant vers Saint-Chrysostome.

Il était quelque peu angoissé à l'idée d'entrer pour la première fois depuis soixante-dix ans à l'intérieur de l'église St. Matthew. Bien qu'il fût étonnamment en forme pour son âge, il se sentait vieux en ce dimanche morne où la pluie tardait à venir. Il avait roulé son *drover coat*[13] et l'avait glissé dans la sacoche de cuir attachée à la selle du cheval en cas de besoin.

L'église lui apparut soudain dans la clarté matinale. Plantée au milieu du champ, elle était entourée de quelques vaches paissant calmement.

En consultant la petite montre en or qu'il tenait de son père, Dwyer constata qu'il serait juste à l'heure pour l'office de neuf heures.

À mesure qu'il avançait sur la route, les souvenirs se bousculaient dans sa tête. Ses mains tremblaient légèrement. Il serra les rênes pour se contrôler.

Une fois arrivé derrière l'église, il attacha son cheval avec les autres à la clôture de bois. Graduellement remplacés par les véhicules automobiles, les chevaux se faisaient de plus en plus rares.

L'homme salua quelques personnes et les suivit jusqu'à l'entrée aux formes gothiques. Campé devant la porte, il chercha du regard le monument derrière lequel il s'était caché cette fameuse nuit. Il était encore là, bien qu'un peu plus enfoncé dans la terre sacrée qui veillait au repos éternel des défunts ensevelis en cet endroit depuis le milieu du XIX^{e} siècle.

Dwyer avait encore quelques minutes. Il inspira profondément et marcha vers les pierres tombales.

L'une de ces dernières attira son regard. C'était celle du révérend Sutton, décédé en 1905. Le temps le rattrapa l'espace d'un instant et il décida de faire demi-tour. Il n'était pas venu pour faire une balade au cimetière.

Il fut le dernier à pénétrer dans la nef.

Le prêtre n'étant pas encore à son poste devant l'autel, Dwyer déambula dans l'allée centrale, assailli de toutes parts par le regard des gens déjà assis.

Il atteignit la dalle marquée d'une croix pattée et posa un genou au sol devant elle.

Un frisson lui parcourut l'échine quand il constata la réparation fraîchement effectuée. Il toucha du bout des doigts le joint de scellage. La pâleur du mortier ne faisait aucun doute : le joint avait été refait tout récemment!

Alors qu'il se relevait péniblement, un jeune homme s'approcha pour l'aider. John le regarda fixement dans les yeux et l'autre perçut son trouble. Le souffle court, Dwyer claudiqua jusqu'au fond de l'église pour se laisser choir sur un banc vide. Il attendrait la fin de l'office et parlerait au révérend.

Dès que les gens eurent quitté l'église, Dwyer se leva et marcha lentement vers l'officiant qui s'affairait à ranger son matériel derrière l'autel.

— *What can I do for you, sir*[14]? demanda ce dernier.

— *Answer a simple question, Reverend*[15].

— *I'll be pleased if I can*[16].

— *What happened to the crossed slab*[17]*?*

— *How did you know*[18]*?*

Dwyer appuya sur ses mots en employant un ton plus autoritaire.

— *What happened*[19]*?*

Le prêtre le considéra un moment et se décida à répondre.

— *I came in one morning some weeks ago. The entrance had been forced. And the slab, God knows why, the slab had been removed*[20]*!*

Sur ces mots, John Dwyer tourna les talons et fonça vers la porte. Le célébrant lui parlait encore, mais il n'entendait plus rien.

Il quitta au galop le site de l'église St. Matthew, maudissant Dieu de ce qu'il s'apprêtait encore à lui faire subir.

9

Siméon Morin avait très bien dormi.

Il avait pris son petit-déjeuner dans la salle communautaire. Après avoir remercié la religieuse qui le lui avait servi, il se dirigea vers le bureau du cardinal Rouleau. Il croisa un prêtre au visage triste dans le corridor, mais n'y prêta pas vraiment attention. Il se sentait calme et entrevoyait la prochaine audience avec son supérieur de façon beaucoup plus sereine.

Le cardinal l'interpella amicalement.

— Prends place, Siméon, dit-il en lui indiquant une chaise devant une table ronde installée à l'autre bout du bureau.

— Merci, Monseigneur.

Morin baisa la bague du cardinal et s'installa.

— Tu sais que le monde dans lequel nous vivons ne se limite pas simplement à la terre que nous foulons et à l'air que nous respirons.

— Où voulez-vous en venir, Monseigneur?

— Je voudrais te révéler des choses qui t'aideront à saisir ce qui s'est passé l'autre nuit. Et aussi à comprendre ce que tu as vu. Particulièrement en ce qui concerne le grand livre noir. Mais avant, laisse-moi te présenter quelqu'un.

Le cardinal alla vers la porte et l'ouvrit doucement. Le prêtre au regard triste se tenait là. Morin le reconnut aussitôt. Le cardinal s'effaça pour le laisser passer, et le prêtre s'approcha aussitôt de la table.

— Siméon, je te présente Édouard Laberge.

Morin se leva et tendit la main sans quitter des yeux le regard affligé qui refusait obstinément de changer d'expression.

Les trois hommes s'installèrent ensuite sur l'invite du cardinal qui les considéra un long moment avant d'ouvrir la bouche.

— Édouard arrive tout juste de Rome où il a passé plus de deux ans à étudier. Bien qu'il soit ordonné depuis 1912, il est retourné aux études à ma

demande et sous mon parrainage ainsi que sous celui du Saint-Père lui-même. Ce qu'il y a appris le classe parmi un nombre très restreint de prêtres.

— Si je comprends bien, Monseigneur, vous êtes en train de me signifier mon renvoi. Vous voulez me relever de mes fonctions dans la paroisse de Sainte-Clotilde!

Morin s'était emporté de manière intempestive, mais il se ressaisit aussitôt.

— Pardonnez-moi.

— Laisse-moi terminer, s'il te plaît. Comme je disais donc, Édouard fait partie d'une élite opérant pour l'Église, et ce, dans tout le monde chrétien. L'univers dans lequel nous vivons recèle encore de puissants mystères inconnus de la majorité des hommes. Le Vatican cherche à comprendre et à étudier les phénomènes surnaturels qui surviennent à la suite des actions de certains hommes ou de certains peuples. Les religions préchrétiennes sont encore bien présentes en certains points du globe, mais ne sont pas toutes vouées au respect de l'être humain et de la nature qui l'entoure. Le paganisme ou le polythéisme sont encore pratiqués en maints endroits, mais le temps des conversions est presque révolu. On ne juge plus les gens sur leurs croyances, mais lorsque celles-ci sont de nature malsaine et nuisible, comme dans le cas qui nous occupe maintenant, il nous faut intervenir.

Morin regardait Édouard Laberge fixer distraitement la table. Il était presque crédible de penser que celui-ci avait quitté la pièce, que son esprit lui avait échappé pour aller rejoindre un autre monde, loin, très loin de là. Le cardinal continua.

— Ce livre que tu as vu suspendu dans le grenier du cabinet du docteur a éveillé en moi les souvenirs d'une étude ancienne que j'avais toujours considérée comme légendaire. Il est clair que ton village est aux prises avec un cas de possession ou d'infestation. Et ce docteur est sûrement celui qui est possédé. Non pas par le Diable, mais par sa propre volonté. Cet homme mauvais est assoiffé de pouvoir. Et il en a trouvé la plus grande source : l'*Agrippa*! Le grand livre noir du pouvoir obscur et de l'appel des démons!

Morin était renversé. Il ne comprenait plus l'homme assis devant lui et qu'il respectait par-dessus tout depuis des années.

— D'après ce que vous me dites, Monseigneur, vous croyez donc que nous aurions affaire à un mage diabolique qui a choisi comme terrain d'expérimentation le village de Sainte-Clotilde?

— Refusez-vous d'y croire, Siméon Morin? Préférez-vous fermer les yeux après les événements dont vous avez été témoin et encore penser que si vous avez failli mourir dévoré par une meute de loups lancés à vos trousses, par un fou furieux qui possède un livre géant enchaîné dans son grenier, c'était parce que Dieu en avait décidé ainsi?

Laberge était sorti de sa léthargie de façon spectaculaire. En une seule phrase entendue, il avait démontré de quoi il pouvait être capable. Son air triste n'était qu'un leurre. L'homme était fort, imposant, sûr de lui et direct. Il jeta un livre sur la table.

Les yeux d'Édouard Laberge creusaient le regard du curé Morin telles des foreuses mécaniques détruisant les bas-fonds d'une mine.

— Je… je ne sais plus quoi ou qui croire, expliqua Morin. Mettez-vous à ma place une seconde. N'ai-je pas au moins le droit d'être surpris? On nous a certes enseigné l'existence de Satan et de ses manifestations, mais jamais nous n'avons été préparés à des tête-à-tête avec des sorciers polythéistes voulant détruire la vie au lieu de la donner!

— Le problème pour l'instant, reprit le cardinal Rouleau, c'est que notre docteur Black possède l'*Agrippa*. Cela pourrait le rendre extrêmement dangereux. Il nous faut agir avant qu'il n'apprenne à maîtriser le livre, ce qui ne nous laisse que peu de temps pour l'arrêter.

— Mais qu'est-ce au juste que ce livre, monsieur? demanda Morin.

— Tout ce qu'on détient vraiment comme information au sujet de ces livres, expliqua le cardinal, c'est qu'ils auraient été créés à une époque antédiluvienne par le premier magicien s'étant détourné de Dieu.

— Et… qui était ce magicien?

— Caïn. Le propre fils d'Adam, notre père à tous. Du moins, si l'on en juge selon les Écritures.

— Mettez-vous en doute les Saintes Écritures, Monseigneur?

— Nous ne sommes pas ici pour discuter de ce que je mets ou ne mets pas en doute, Siméon! Tel que je te l'expliquais, ce livre est un élémental, il appartient au monde des origines. Libérer sa force dans notre monde moderne pourrait entraîner de très graves conséquences. C'est pour cette raison que pendant la grande noirceur[21], les *Agrippas* connus étaient conservés par les prêtres, auxquels les populations s'en remettaient pour se protéger. Et tant qu'ils restèrent enfermés dans les cryptes des monastères, l'Église put empêcher la propagation des maléfices qu'ils contenaient.

Cependant, lors de guerres ou de luttes religieuses, il advint que des monastères furent pillés. Certains *Agrippas* échouèrent alors entre les mains de gens sans méfiance qui ignoraient tout de leur contenu. Et c'est à ce moment que les magiciens se mirent à leur recherche. L'Église s'employa alors à détruire tous ces livres jusqu'au dernier, et cette croisade dura des siècles. Certaines familles se retrouvèrent même avec des *Agrippas* pendant des générations, trop inquiètes à la pensée de s'en défaire – ce qu'elles croyaient souvent impossible. Ou encore, elles redoutaient la réaction des prêtres à leur endroit, effrayées à l'idée qu'on les accuse de sorcellerie.

— Mais qu'est-ce qu'un *Agrippa*? s'enquit Morin. Quel est le but d'une pareille création?

Laberge prit le relais sur un ton plus compréhensif cette fois.

— On dit que la puissance de l'*Agrippa* provient de ce que le Diable lui-même l'aurait signé. Mais la question s'impose : qui est le Diable? Nul ne peut répondre. Dans cet ouvrage, on trouve une liste complète des démons. On y découvre aussi tout ce qu'il faut faire pour détruire, asservir, punir, provoquer. Ce grimoire révèle à l'homme apprenant à le contrôler comment acquérir les connaissances interdites. On affirme même qu'il serait possible de sentir celui qui a ouvert un *Agrippa*; l'odeur de soufre des démons et les miasmes de l'enfer imprégneraient ses cheveux et ses vêtements.

Morin affichait un air sceptique.

— Vous n'allez pas un peu loin?

— Peut-être, répliqua Laberge, mais je vous rapporte simplement ce que j'ai déjà lu. À ce sujet, dit-il encore en poussant le livre qui se trouvait devant lui en direction de Morin, je vous suggère cette œuvre de Jules Bois. Cet auteur marseillais est bien connu pour ses ouvrages sur l'ésotérisme. Ce bouquin date de 1895, mais on y trouve la seule traduction française du *Quatrième livre de la philosophie occulte* d'Henri Corneille Agrippa.

— S'il est connu, comme vous le dites, il ne l'est pas de moi!

— L'*Agrippa* lui-même est un être infernal, reprit Laberge. Comme vous l'avez vu, le livre est énorme, et cette chose est vivante et dotée de volonté. Il peut être fort exténuant de seulement parvenir à l'ouvrir. Une fois cette étape accomplie, il reste encore à craindre ses excès de rage ou de colère. Celui qui n'est pas préparé au grand livre noir peut se voir conduit à la folie ou tout simplement à l'anéantissement total, car toute la fureur et tout le feu de l'enfer couvent entre ses pages. C'est pour cette raison qu'il est gardé

enchaîné et suspendu à une poutre. C'est le seul moyen de le conserver sans danger.

— Effectivement, la description que vous en faites ressemble fort à ce que j'ai vu. Je dois vous le concéder. Mais d'où tenez-vous tout ce savoir au sujet de ce livre?

Le cardinal s'interposa.

— La bibliothèque vaticane contient de nombreux manuscrits provenant du fond des âges. Beaucoup de ceux-ci sont conservés dans des endroits inaccessibles au public, parce que les secrets qu'ils renferment ne pourraient être divulgués sans entraîner de graves conséquences.

Un silence s'abattit sur les trois hommes, ce qui donna le temps à Siméon Morin d'absorber ce qu'il venait d'entendre. Par conséquent, le cardinal put lui aussi songer jusqu'où il devait aller dans ses explications.

— Et vous avez eu accès à ces manuscrits? lança tout à coup Morin à l'endroit du curé Laberge.

— À certains, oui.

— Dites-m'en plus.

Laberge lorgna du côté du cardinal. Celui-ci lui fit un signe de tête l'autorisant à continuer.

— Connaissez-vous la raison qui poussa Caïn à tuer son frère Abel?

— Eh bien… oui… Il le tua par jalousie.

— Non. Par amour. Caïn aimait son frère plus que tout. Leur père leur ordonna un jour de faire un sacrifice à Dieu. Le sacrifice de ce qu'ils possédaient de plus beau et de plus précieux. Caïn, qui s'occupait de la terre, rassembla ses plus tendres pousses et ses plus beaux fruits pour les offrir à Dieu. D'un autre côté, Abel, qui s'occupait des animaux, sacrifia le plus jeune et le plus beau de ceux-ci. Ils allumèrent un feu sous leurs sacrifices et regardèrent la fumée monter jusqu'au ciel. Et tel que l'a dit Caïn dans ses chroniques du début des temps…

— Que dites-vous? l'interrompit tout à coup Morin. Vous êtes en train de me dire que vous avez lu les chroniques de Caïn?

— Et tel que l'a dit Caïn, continua Laberge, imperturbable, le sacrifice d'Abel sentit bon à Dieu, et Abel fut béni. Mais le sacrifice de Caïn fut vain. Il avoua alors à son frère qu'il n'avait pas offert ce qu'il avait de plus beau, croyant que Dieu de toute façon ne l'accepterait pas. Choqué, Abel critiqua vertement son frère. Et quand le temps d'un autre sacrifice arriva, Caïn

pleura devant l'autel de pierre en sacrifiant ce qu'il avait de plus précieux : son propre frère. Le corps d'Abel couvrit l'autel et monta vers le ciel en une fumée blanche alors qu'il brûlait. Adam maudit Caïn de toutes ses forces et le bannit comme lui-même l'avait été auparavant, chassé par Dieu du paradis. L'âme de Caïn fut emplie de ténèbres et, selon ses propres termes, il se sentit horriblement seul et apeuré, ne pouvant plus supporter la lumière. C'est alors que dans les ténèbres, il rencontra une femme, ou plutôt une créature, qui lui enseigna la magie et le contrôle de son environnement.

— Ce n'est pas exactement ce que j'ai appris à son sujet, le coupa Morin.

— Mais la grâce de Dieu était grande, et il envoya un jour l'archange Michel afin que Caïn se repentisse. Celui-ci refusa et déclara à Michel : « Non par sa grâce, mais par la mienne, je vivrai fièrement. » Michel le maudit en disant…

Laberge hésita et fit signe à ses compagnons d'attendre. Il tira de sa poche un petit carnet à la couverture de cuir vieillie retenue par un élastique. Il l'ouvrit et repéra la page de notes avec une précision surprenante.

— Ma mémoire me fait parfois défaut… Ah oui… Donc, Michel lui dit : « Alors tant que tu marcheras sur cette terre, toi et tes enfants craindrez ma flamme vive. »

Morin semblait s'impatienter devant l'interminable explication de son confrère. Il l'arrêta momentanément.

— Mais pourquoi me racontez-vous toute cette histoire? Elle est fort intéressante, j'en conviens, mais quel est, pour l'amour du Christ, le rapport avec l'affaire qui nous occupe présentement?

— Sois patient, Siméon, intervint le cardinal Rouleau. Édouard se doit de te fournir ces explications afin que tu comprennes bien les origines de l'*Agrippa*. C'est très important.

Morin se cala dans son fauteuil et attendit la suite.

— Le lendemain, poursuivit Laberge, l'archange Raphaël vint lui demander de se repentir. Mais Caïn répliqua : « Non par le pardon d'Abel, mais par le mien, je serai pardonné. » Raphaël s'indigna : « Alors tant que tu marcheras sur cette terre, toi et tes enfants craindrez l'aube, et les rayons du soleil vous chercheront pour vous brûler comme le feu. Cache-toi maintenant, car le soleil se lève pour abattre sa colère sur toi. » Caïn se réfugia dans une grotte loin sous la terre. C'est là qu'Uriel, l'ange de la Mort,

lui parla pour qu'il se repente. Caïn refusa une fois de plus et c'est là que Dieu le maudit à travers Uriel : « Alors tant que tu marcheras sur cette terre, toi et tes enfants resterez dans les ténèbres. Vous ne boirez que du sang, vous ne mangerez que des cendres. Vous serez toujours comme lors de votre mort; ne mourant jamais, continuant à vivre. Tout ce que vous toucherez se réduira à néant, jusqu'aux derniers jours. »

Morin ne disait rien, il était déboussolé. Il supplia le cardinal du regard.

— Je sais que ça peut paraître absurde, dit calmement ce dernier, mais les descendants de Caïn sont encore bien vivants. Ils opèrent parmi nous depuis des temps immémoriaux. Ce sont eux les véritables créateurs de l'*Agrippa*. Et il ne faut pas que ce livre retombe entre leurs mains.

Puis Laberge déclara :

— Les Caïnittes, car c'est ainsi qu'on les appelle, se sont incroyablement bien adaptés à leur terrible malédiction. Ils ont découvert comment bouger de façon rapide, comment emprunter la force de la terre, comment être pareils à la pierre, comment se cacher des chasseurs, comment susciter l'obéissance et imposer le respect. Ils ont aussi découvert le protéisme, ce moyen d'altérer les formes, et l'animalisme, c'est-à-dire qu'ils exercent une emprise sur les animaux. Ils sont puissants et influents, et comme vient de le dire le cardinal, il ne faut absolument pas qu'ils entrent en possession de ce livre.

— Si je comprends bien ce que vous dites, Black ne peut être un Caïnitte car, malgré son teint blafard, il ne craint pas la lumière du soleil.

— Effectivement, Black n'est pas un Caïnitte, répondit le cardinal. L'histoire que tu nous as confiée laisse présager son alliance avec une race encore bien plus ancienne que celle des Caïnittes.

— De qui voulez-vous parler, Monseigneur?

— Je veux parler des bêtes de la Lune, mon ami. Les loups.

Le silence emplit la pièce une fois de plus et les hommes restèrent songeurs. Au bout d'un moment, Laberge prit la parole :

— Les bêtes de la Lune, les êtres qui changent… Ils sont les plus anciens de tous. Les Caïnittes les évitent. Ils les craignent.

Laberge se pencha de nouveau vers son petit livre.

— Les chroniques de Caïn révèlent encore ceci : « Leur morsure est comme notre morsure, leurs griffes sont comme nos griffes. Ne restez pas sur leur chemin. Ils sont d'une race, et nous sommes d'une autre. »

— Mais que veut dire Caïn? demanda Morin. Pourquoi parle-t-il de morsure et de griffes?

Le curé Laberge soupira comme pour se donner le temps de mesurer sa réponse.

— Les Caïnittes sont aussi connus sous un autre nom, dit-il enfin.

— Ah oui! Et quel est-il?

— Celui de vampires.

Siméon Morin se mit à faire les cent pas. Il ne savait pas si la situation dans laquelle il se trouvait était un mauvais rêve ou quelque chose de bien réel. Affichant un air grave, il s'appuya au dossier de sa chaise.

— Il ne faut pas que ce livre retombe entre les mains des Caïnittes, lança le cardinal Rouleau. Et encore moins que William Black s'en approprie le plein pouvoir. Cet homme est dangereux. Non seulement il est associé d'une certaine façon aux bêtes de la Lune, mais il n'a visiblement aucune idée de la force qu'il veut libérer. Il faut l'arrêter le plus vite possible si on veut empêcher le chaos d'envahir cette partie du monde. Siméon, tu devras introduire Édouard auprès de tes paroissiens comme leur nouveau curé. L'Église réglera cette affaire le plus proprement possible. Et que Dieu nous vienne en aide.

— Si vous jugez que le curé Laberge doive me remplacer, qu'il en soit ainsi. Je ferai comme vous l'avez décidé, monsieur, bien que je ne sois pas certain de saisir toute la portée des événements. Mais sachez que je ne puis être entièrement en accord avec votre décision.

— Tu n'as pas à être d'accord avec ce que tu ne peux comprendre, Siméon. Je sais que ce que nous te demandons va à l'encontre des principes sacrés que nous prêchons, mais il faut parfois combattre le feu par le feu, et l'épée par l'épée. C'est ce qui fait de la chrétienté un dogme fondamental et unifié depuis des siècles. Je compte sur toi pour instruire Édouard sur tout ce qui pourrait lui être utile en tant que guide spirituel de la communauté de Sainte-Clotilde.

Morin repoussa sa chaise sous la table, signifiant ainsi que l'entretien était terminé en ce qui le concernait. Il quitta lentement la pièce et referma la porte avec une délicatesse toute calculée.

— Je vois que vous n'avez rien laissé au hasard, dit Siméon Morin d'un ton plutôt sur la défensive. Vous nous avez préparé un petit repas en tête-à-tête.

— J'ai demandé que l'on nous serve le souper ici, répliqua Laberge d'une voix apaisante, car nous y serons plus tranquilles pour discuter. Et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, on pourrait peut-être cesser les civilités et se tutoyer.

— Si ça peut te faire plaisir.

La ménagère se retira après avoir déposé les couverts.

— Je ne suis pas ton rival, Siméon. Je suis là pour vous aider, toi et tes paroissiens. Tu as failli te faire tuer, et je ne permettrai pas que cela se reproduise. Tu es un très bon curé et un homme exceptionnel. Tu as fait preuve de beaucoup de courage et tu as vu clair.

— Je n'ai fait que ce que je croyais juste sans savoir ce que j'allais découvrir.

— Je sais, et c'est pourquoi j'ai maintenant besoin de toi.

— Tu as besoin de moi pour reprendre un travail que je laisse en plan et auquel j'ai voué les neuf dernières années de ma vie. Combien de temps vais-je moisir au séminaire avant de devoir recommencer ailleurs une fois de plus?

Laberge était désolé pour l'homme qui se trouvait devant lui. Sans savoir pourquoi, il éprouvait une réelle amitié pour lui et ne supporterait pas qu'il lui garde rancune à cause de ce qui lui était demandé.

— Je ne serai à Sainte-Clotilde que le temps de nous débarrasser du livre noir et des dangers qu'il représente. J'ai déjà été confronté plusieurs fois à des situations qui échappent à l'entendement. J'ai été formé spécialement dans ce but. Quand tout sera terminé, tu pourras reprendre tes fonctions. Je mettrai un terme aux agissements de ton docteur le plus rapidement possible. Tu te souviens de ce que Caïn disait dans ses chroniques au sujet des bêtes de la Lune? Nous sommes d'une race et ils en sont d'une autre. Il en va de même pour les hommes. Nous sommes d'une race et d'un monde et les démons que le livre noir peut libérer sont d'une autre race et d'un monde différent. Les cartes ne doivent pas être mêlées. L'homme ne doit pas essayer de contrôler ce qui le dépasse, pas plus qu'il n'a le droit d'ouvrir des portes qui lui sont interdites. Je vais m'assurer que ces portes ne soient jamais ouvertes.

Morin se radoucit et prit une gorgée de vin.

— Et… tu sais comment tu vas t'y prendre? questionna Siméon.

— Pas encore, Siméon, pas encore.

— Je t'aiderai, Édouard. Je le ferai pour les raisons que tu as évoquées. Et aussi parce que j'ai confiance en ta réussite.

Il leva le verre à pied en cristal, à moitié rempli d'un délicieux bourgogne qu'il n'avait jamais goûté auparavant, et l'approcha de Laberge. Ce dernier imita son geste et les deux hommes burent en silence.

— Mangeons, dit ensuite Laberge, le rôti va refroidir.

10

William Black traversa d'un pas chancelant les vingt-cinq mètres qui séparaient le réduit lui servant de cabinet de sa maison. La soirée était fraîche et il grelotta malgré lui. La séance d'étude qu'il venait de terminer l'avait épuisé. Il était plus difficile qu'il ne l'avait cru au départ de maîtriser l'*Agrippa*.

Quand il fut à l'intérieur, il arracha sa chemise et la jeta sur le sol. Son corps était trempé de sueur et les frissons continuaient de le secouer. Il s'approcha de l'âtre et décida d'y faire un feu pour se réchauffer et chasser l'humidité de la pièce.

Une fois le feu allumé, Black déposa un morceau de charbon dans la braise et se réchauffa en le regardant grisonner. Il récupéra le bout de charbon avec une vieille paire de pinces de chirurgien et le jeta au fond d'un petit chaudron de fonte.

Il se leva et, d'un pas toujours hésitant, marcha jusqu'à une armoire en pin construite à même le mur. Il en sortit une boîte métallique qu'il rapporta près du feu.

Une seule lampe à huile éclairait faiblement la pièce et sa flamme vacillante projetait sur les murs des ombres fantomatiques.

Il fouilla dans la boîte et en retira des petits sacs qu'il identifia à l'odeur. Il jeta précipitamment une pincée de cannelle et d'encens d'oliban sur le charbon ardent. Aussitôt, de fines volutes de fumée embaumèrent l'air d'une odeur agréable et propice à la relaxation.

Black ne savait pas s'il devait être inquiet ou enthousiaste quant aux forces qu'il tentait d'apprivoiser. Le livre était fort. Très fort.

Les flammes qui dansaient dans l'âtre produisaient sur lui un effet quasi hypnotique.

En l'espace de quelques secondes, il se retrouva loin au cœur de ses souvenirs, dans l'Angleterre qui l'avait vu naître. Apaisé par la chaleur

bienfaisante, il pouvait maintenant se laisser aller à analyser les paroles de son mentor et maître, Victor Robinson.

Ce dernier occupait à l'époque un manoir délabré en dehors de Canterbury, dans le Kent. La vallée, tapissée de champs de houblon et de vergers, n'avait que ce vieux bâtiment comme toile de fond. Non loin de là, descendant des collines, on pouvait suivre les vestiges du Pilgrim's Way, un chemin qui existait depuis l'époque préhistorique. Le vieux manoir anglais semblait oublié par le temps, boudé par les gens.

Robinson était assis dans un fauteuil aux grandes roues de bois, emmitouflé dans une couverture de laine. Il parlait depuis plusieurs minutes, révélant à son élève et ami quelques secrets bien gardés jusqu'à présent.

— Je ne te le répéterai jamais assez, le plus important est de savoir se protéger. C'est primordial. Le bon magicien doit d'abord apprendre et maîtriser l'art de la protection personnelle. Car les forces d'ailleurs sont imprévisibles et peuvent rapidement devenir incontrôlables. Et c'est justement ce qu'elles souhaitent! Mais cette énergie, bien qu'elle soit d'abord craintive d'accéder à un monde nouveau, a vite fait d'être conquise par l'envie de le parcourir. Le magicien doit profiter de l'incertitude des forces qu'il appelle afin d'en avoir la maîtrise.

— Je suis conscient de cet état de choses, monsieur, avait répondu Black aussitôt. Mais je trouve parfois difficile de résister à la sensation du pouvoir à notre portée au sacrifice du confinement et de la protection.

— Dans le cas de la magie que nous pratiquons, William, nous nous adressons à des entités de bas astral, des créatures élémentaires, aussi bien dire des démons. Il est facile d'être grisé par l'effet du pouvoir que nous contrôlons. Il est donc tout aussi facile de s'y perdre.

Victor Robinson était un homme très prudent. Jamais il n'osait ouvrir une porte à une entité sans être certain de pouvoir la contenir. Black l'avait vu faire des centaines de fois. Sa méthode était certes efficace, mais tout de même restrictive. Il avait toujours son bol de sel et son bol d'eau, ses bougies noires et son encens d'oliban. Il commençait toujours par former son périmètre de protection, toujours de la même manière et de la même dimension, avec un vieux glaive romain qu'il affectionnait tout particulièrement. Les objets étaient toujours disposés de la même façon sur une table placée au centre du cercle. À plusieurs reprises, il faisait le tour du cercle en visualisant le mur de lumière qui se dressait tout autour. Il

invoquait ensuite les quatre points cardinaux et la présence de leurs gardiens.

Ce que Black n'aimait pas, c'est que Robinson traçait invariablement un second cercle afin de contenir les entités interpellées. Avec le sel, il formait ce cercle à l'intérieur du premier, de façon à se protéger lui-même contre toute attaque.

Black pratiquait secrètement sans ce second cercle de confinement. Il pouvait sentir et frôler les créatures élémentaires, se rapprocher d'elles, les apercevoir. Mais jamais il n'aurait avoué ces pratiques à son vieux maître. Robinson n'avait plus la force de pousser plus loin son contrôle. Black avait l'assurance et l'inconscience de la jeunesse, le désir de repousser ses limites.

Lors de cette nuit où ils avaient discuté jusqu'à l'aurore, Robinson avait, dans un but précis, fait une révélation à William Black qui avait laissé ce dernier fort songeur.

— Je t'ai souvent parlé des grands livres noirs, William… Est-ce parce que je sens la fin toute proche que ma conscience me pousse à te faire un aveu et une dernière demande? Je n'en sais rien.

— Je vous écoute.

— Mes recherches m'ont amené par le passé à faire la découverte d'un de ces livres. Il s'agit possiblement du dernier. Et je sais où il se trouve.

— Mais bon sang, monsieur, pourquoi ne m'en avez-vous jamais rien dit?

— Pour ton propre bien, William. Et pour notre bien à tous.

— Pourquoi dites-vous cela? Vous avez cherché ces livres votre vie durant! Pourquoi abandonner maintenant?

— Pour la simple et bonne raison que ce serait beaucoup trop dangereux. Et aussi parce que je suis vieux et malade.

— Mais je suis là, moi! Je suis là pour poursuivre ce que vous avez entrepris! Pourquoi m'avoir tout enseigné si ce n'est pour récupérer ce livre? Et puis, à quel danger faites-vous allusion?

— Il s'agit de forces qui dépassent notre entendement. Des énergies primitives issues du temps des origines. Elles n'ont pas leur place dans notre monde moderne. Notre environnement ne peut se comparer à ce qu'il fut autrefois. Ce sont là savoirs interdits. Ce livre peut ouvrir des portes, qu'il nous serait peut-être impossible de refermer, et libérer des choses qui nous sont inconnues et dont nous ne pourrions avoir le contrôle.

— Je ne vous comprends plus. Je ne peux m'empêcher d'être en

désaccord avec votre vision des choses, et ce, malgré tout le respect que je vous dois.

— Mon pauvre ami! Prends garde à tes ambitions, elles pourraient te perdre.

— Dites-moi où est cet *Agrippa*, monsieur.

— Te souviens-tu de ce que je t'ai enseigné quant à l'origine des *Agrippas*? As-tu oublié ce qui est arrivé à celui dont ils tirent leur nom?

— Je n'ai pas oublié.

— Henri Corneille Agrippa. Médecin, alchimiste, avocat, philosophe et docteur en théologie. Il était tout ça! Il fut au service d'un grand nombre de souverains, dont Marguerite d'Autriche et la reine mère de France, Louise de Savoie. C'est à la suite de la découverte d'un grand livre noir que sa vie prit un tout autre tournant. Son existence entière fut vouée à la recherche et à l'étude de ces livres. Il publia ouvrages et théories qui effrayèrent ses pairs, qui le perçurent aussitôt comme un hérétique. Il fut contraint à l'exil et emprisonné partout où il tenta de se réfugier. Et lorsqu'il fut libéré des prisons de France, ce ne fut que pour mourir, dans des circonstances inexpliquées, dans une pièce obscure d'un appartement minable de Grenoble. Est-ce donc la fin que tu souhaites? T'ai-je appris tout ce que je sais pour te voir mourir inutilement?

— Le pouvoir que pourrait conférer l'*Agrippa* n'est pas inutile, monsieur! Il pourrait au contraire apporter un nouvel ordre socioéconomique! Un contrôle sur le pouvoir des riches! L'établissement de nouvelles règles de vie! Une puissance pour l'Angleterre, qui pourrait régner sur toute l'Europe! N'est-ce pas là le rêve des conquérants que notre histoire a connus? En quoi le mien est-il si différent?

— Il diffère par les moyens employés. Ces moyens ne sont pas humains. Ils appartiennent à un autre monde, une autre époque, et ils pourraient contraindre l'homme et l'asservir plutôt que de le servir. Ton rêve de puissance n'est que personnel. C'est ta propre ambition qui te dicte ces paroles!

Son emportement avait provoqué chez le vieil homme une quinte de toux qui le contraignit à se taire. Black n'avait pas bougé d'un iota.

Une fois remis, Robinson avait continué sur un ton plus calme.

— Caïn est à l'origine des livres noirs de par son alliance avec Satan.

— Je sais cela.

— Laisse-moi finir… Bien que nous ne sachions pas vraiment qui est Satan ou quel est son rôle, il nous donne le pouvoir sur les autres. Mais il ne faut pas abuser de cette force, car s'il nous permet d'en user, c'est principalement dans le but de nous faire chuter.

— Vous délirez complètement.

— Crois-tu vraiment, William, que le prince des ténèbres te permettrait d'utiliser ses pouvoirs dans le seul but de te voir parvenir à tes fins? Mais il n'en a que faire! Ce qu'il veut, c'est ton essence, William! Ton âme!

— Je peux très bien contrôler qui je veux! Que ce soit Satan, si c'est ainsi qu'on doit l'appeler, ou toute sa horde de démons primaires!

Black s'impatientait et Robinson, à cet instant, regretta amèrement de s'être laissé aller aux confidences.

— Dites-moi où il est, je vous en prie! Nous pourrions tant apprendre de ce livre! Et j'ai besoin de vous, de vos connaissances!

— N'y songe même plus, William. Tu me vois dans l'obligation de revenir sur mes paroles. Ta réaction me déçoit, ce n'est pas du tout ce que j'attendais de toi.

— Quelle était votre requête, monsieur? Qu'attendiez-vous de moi?

— Souviens-toi de Caïn. Peu après que Lilith l'eut sauvé, elle lui montra à commander l'obéissance et à inspirer le respect, à altérer les formes et à commander aux bêtes. Mais un jour, elle se rendit compte qu'il était allé trop loin, qu'il était parvenu à ses limites et qu'il menaçait maintenant son essence même. Elle dut user de ses pouvoirs pour l'arrêter. Aussitôt que Caïn eut une chance, il se débarrassa d'elle! C'est alors que puni par Dieu et rejeté par les siens, Caïn fut condamné à errer à jamais! Tiens-tu vraiment à ce qu'une chose semblable ou même pire t'arrive? Moi, je n'ai jamais été le vassal de personne! Ni des Caïnittes ni des bêtes de la Lune. Et comme Corneille Agrippa, je m'en suis tenu à mes propres idéaux. J'ai peut-être été rejeté par les universités et mes semblables, mais on ne m'a jamais emprisonné!

— Mais, monsieur…

— Je sais maintenant où se situe ton ambition, William! Je n'aurais jamais dû m'ouvrir à toi. Toutes ces années, j'ai inutilement espéré ton aide pour soutirer l'*Agrippa* aux hommes.

— Je ne vous suis plus. Vous voulez soustraire le livre aux hommes et vous refusez de me dire où il est!

— Parce que je sais maintenant que tu ne partageras jamais la seule et unique raison qui pourrait me pousser à me l'approprier.

— Pourrais-je alors connaître cette raison, monsieur? répondit aussitôt Black sur un ton ironique.

— Sa destruction, William. Sa destruction.

Victor Robinson mourut deux mois plus tard, dans la nuit du 30 janvier 1924. William Black, qui devenait du même coup son légataire universel, recouvrit son visage de la couverture qui enveloppait son corps frêle.

Il tourna en rond pendant quelque temps dans la pièce afin de mettre de l'ordre dans ses idées. Lorsqu'il s'arrêta, il mit peu de temps pour décider ce qu'il lui restait à faire.

Il fonça droit vers l'escalier et gravit les marches à toute allure pour se rendre à l'étage. Il se souvint du plancher de bois gémissant sous ses pieds en d'inquiétants craquements à mesure qu'il se rapprochait de la bibliothèque poussiéreuse. Il releva d'un mouvement impatient la vieille tenture qui faisait office de porte au-dessus de laquelle on pouvait lire gravé dans le bois le mot latin *bibliotheca*.

Black entreprit de fouiller les tiroirs de la grande armoire où Robinson rangeait ses manuscrits. Il en tira un coffret de métal verrouillé. Sans trop savoir pourquoi, il fut persuadé à ce moment précis que cette boîte contenait le journal de recherches sur l'*Agrippa*, recherches que son vieux maître avait dû abandonner à cause de sa santé défaillante. Il redescendit presque en courant pour s'emparer d'un tisonnier près de la cheminée dans le but de faire sauter la serrure.

Le compte rendu était toujours là, enveloppé d'une toile de lin à l'odeur douteuse. L'humidité avait laissé des moisissures sur la couverture de cuir qui recouvrait les pages jaunies par le temps.

Il feuilleta le journal en commençant par la fin, sachant que c'est là qu'il trouverait ce qu'il cherchait : l'emplacement du dernier *Agrippa*, dont Robinson avait découvert l'existence.

Un cri lui échappa malgré lui lorsqu'il repéra l'information tant convoitée.

Arraché à sa rêverie par les crépitements du feu, il se leva pour jeter de nouveau quelques rondins dans l'attisée. Encore frissonnant, il alla chercher une couverture et revint s'installer près de la cheminée. Il ne connaissait pas vraiment la raison qui le poussait à ressasser tous ces souvenirs. Peut-être la crainte que lui inspirait l'*Agrippa* lui rappelait-elle inconsciemment les paroles de Robinson et les événements que sa mort avaient précipités. Tout s'était passé très vite. Il avait mis peu de temps à retrouver la trace du livre.

Mais à l'époque, Black avait tout de même consacré quelques semaines au règlement des derniers détails à la suite de la mort de Robinson. Étant entré en possession du manoir et de tout ce qu'il contenait, il se retrouvait à la tête d'une terre dont il pourrait éventuellement tirer un bon prix. Robinson lui léguait également une petite fortune, dont il n'avait jusqu'ici jamais soupçonné l'existence. Il était plein d'espoir face au sort que le destin lui réservait.

Après avoir installé dans le domaine un couple en qui il avait confiance – et dont il s'était assuré la loyauté grâce à une quantité impressionnante d'espèces sonnantes et trébuchantes –, il avait quitté son Kent natal pour le Sussex dans le but de retrouver la trace de la famille Dwyer.

Il s'installa à l'hôtel Trinity et entreprit ses recherches dans Eastbourne et aux alentours.

Quatre jours plus tard, il se tenait en face de la maison ancestrale de la famille Dwyer. C'était une maison de campagne fort simple, construite pierre sur pierre et accusant très bien le choc des ans. Black épia les allées et venues des occupants, puis il prit sa décision quant à l'attitude à adopter pour se rendre maître des lieux.

Deux familles habitaient l'endroit, mais le docteur savait que, ce jour-là, une seule personne s'y trouvait. Un vieil homme.

Ce serait parfait.

Black fit le tour de la résidence. Une fois dans la cour, il se dirigea vers l'homme assis près d'un abreuvoir pour les chevaux.

— Je cherche un dénommé Morris Dwyer, lança-t-il sans préambule, ce qui fit sursauter le vieux qui ne l'avait pas vu venir.

— Vous arrivez un peu tard, répondit l'autre sans plus de façon. Il est mort il y a plus de huit ans.

— Vous m'en voyez désolé, mon ami. Mais peut-être pourrez-vous m'aider.

— Pourrais-je au moins connaître votre nom, monsieur?

— Pardonnez-moi, j'oublie les bonnes manières. Je m'appelle Black, William Black. Pourrais-je à mon tour connaître le vôtre?

— Je suis Earl Dwyer. Morris était mon cousin.

Black jeta un regard circulaire. Ne voyant personne, il saisit le vieil homme par la chemise et le traîna à l'intérieur. Puis, après l'avoir jeté sur un banc, il s'en rapprocha, comme pour s'assurer que l'autre le comprendrait bien.

— Écoute-moi bien, grand-père, le temps m'est très précieux. Je sais que ta famille conserve depuis très longtemps un grand livre noir. Tu vas me dire immédiatement où il est.

Earl Dwyer, qui ne savait que trop bien où l'autre voulait en venir, montra aussitôt des signes de nervosité. Il mit un certain temps avant de répondre.

— Je… Je ne sais pas de quoi vous parlez.

D'un geste violent, Black prit l'homme à la gorge et lui écrasa la tête contre le mur. Il le fixa ensuite dans les yeux sans rien dire. Dwyer sentit ses forces l'abandonner et n'opposa plus aucune résistance. Après lui avoir presque brisé la nuque, Black rompit finalement le silence.

— Je répète ma question. Et j'exige une réponse claire et précise. Où est le livre noir?

Dwyer sombrait dans le regard de Black comme un navire en perdition au beau milieu d'une tempête.

— Le livre, commença-t-il, n'est plus ici.

— Que veux-tu dire?

— Il y a de cela fort longtemps, mon grand-père l'emporta en Amérique afin de le soustraire à notre famille. Même si son exil lui permit de protéger son entourage, mon ancêtre ne parvint jamais à détruire le livre.

— Et comment en es-tu si sûr?

— Je suis né là-bas. Donc je sais.

— Mais où est-il? Où est le livre?

— Mon cousin Alex en était le gardien. Mais il trouva le moyen de s'en débarrasser. Mon frère James ainsi que moi-même l'avons aidé dans cette tâche.

— Vous avez détruit le livre?

Black sentait l'impatience le gagner. La possibilité pour lui de s'approprier l'*Agrippa* semblait lui glisser entre les doigts.

— Non! répondit le vieillard. Nous l'avons enfermé là où il ne pourra plus nuire. Là où personne ne pourra le retrouver.

— Excepté moi, bien sûr, ironisa Black, car tu vas me dire où il se trouve.

— Nous avons transporté le livre jusqu'à une église isolée dans la campagne. Il y a bien longtemps de cela, en 1855 je crois, j'étais si jeune… Le révérend nous attendait… Et puis l'orage a éclaté.

— Mais par tous les feux de l'enfer, où est cette église? Où en Amérique?

Earl Dwyer continuait son histoire sans même réagir à l'impatience de l'homme en noir qui le questionnait impétueusement.

— Nous avons retiré une dalle face au chœur, gravée d'une croix pattée…

— Et qu'avez-vous fait du livre ensuite?

— Nous l'avons jeté dans la crypte, sous l'église. Puis nous avons scellé la dalle.

— Dis-moi où est cette église, vieux fou! Le nom de la ville!

— Alex est mort peu après dans un accident… À cause de la tempête… À cause du livre… Moi, je suis venu en Angleterre… Nous avions de la famille ici…

Black l'interrompit.

— Je suis très touché par ton histoire de famille mais moi, tout ce que je veux, c'est connaître l'endroit où est enterré le livre. Alors j'écoute.

— L'église est construite en retrait dans un champ. Elle fait dos à la route qui passe par là… À mi-chemin entre un village qui s'appelle aujourd'hui Sainte-Clotilde et une paroisse nommée Saint-Chrysostome.

— Ce sont là des noms français. Est-ce dans le Bas-Canada?

— À trente-cinq milles de Montréal, sur le côté sud du grand fleuve Saint-Laurent.

— Ton frère, il vit toujours?

— Non… Plus personne…

— Je te remercie beaucoup, grand-père, c'était très gentil à toi. Mais tu vois, je dois partir. Et toi aussi. Tu es bien assez vieux.

Black toucha la poitrine du vieil homme et se concentra.

Earl Dwyer perdit conscience tout doucement à mesure que les

battements de son cœur se faisaient rares. Cette malice caractérisant son regard le quitta définitivement et sa tête bascula vers l'avant en un dernier signe de prosternation devant la fin inévitable.

Après s'être assuré qu'il n'y avait personne à l'extérieur, Black sortit de la maison d'un pas léger, le sourire aux lèvres.

— En route pour Southampton! lança-t-il allègrement. Un bateau m'attend!

Il se réveilla à l'aube, toujours enveloppé dans sa couverture et le dos courbaturé. Il ne restait plus que des cendres chaudes dans la cheminée et le soleil s'employait à lancer ses premiers rayons sur un monde baigné de rosée.

Black ne savait plus s'il avait rêvé ses souvenirs ou s'il les avait délibérément rappelés à sa mémoire. Peu importe, il avait le livre et il comptait bien continuer à l'étudier jusqu'à ce qu'il soit en pleine possession de ses pouvoirs.

11

— Es-tu nerveux?

— Ce n'est pas tellement dans ma nature de l'être.

— Pourtant, moi je le suis.

— Ah oui? Et pourquoi donc?

— Ai-je vraiment besoin de te le rappeler? Dans quelques minutes, je te présenterai à une église pleine de paroissiens. Aussi, je me sens mal à l'idée que je devrai leur mentir quant aux raisons de mon départ.

Édouard Laberge ne savait plus comment conforter son collègue. Il fit néanmoins un effort.

— Allons, Siméon! Ce ne sera pas toi qui seras dans la ligne de mire, mais moi. Et puis, tu ne dois pas éprouver de la honte à cause de ton mensonge. Il est nécessaire, et tu le fais pour le bien de tous. Dieu ne te tiendra pas rigueur pour celui-là, je peux te le garantir. Alors, tu es prêt?

— Allons-y, puisqu'il le faut.

Les deux prêtres sortirent de la sacristie située juste derrière le maître-autel. Laberge ne put s'empêcher de considérer le cachet intérieur de l'église de Sainte-Clotilde, qui faisait contraste avec la simplicité de son architecture extérieure. La remarquable beauté de l'autel ainsi que de la chaire retint son attention alors qu'il marchait vers la table du célébrant.

Lorsque les deux hommes jetèrent un regard à la volée sur l'assistance, ils restèrent figés un moment en constatant que celle-ci n'était pratiquement constituée que de femmes.

Le curé Laberge se tourna vers Siméon Morin et chuchota :

— Siméon, est-ce normal qu'en ton église, à la grand-messe du dimanche matin, on ne retrouve que des femmes, des enfants et quelques vieillards? Où sont les hommes?

— Je n'en ai pas la moindre idée mais… pourquoi ne pas le demander?

Morin fit le tour de la table et se rapprocha des gens. D'une voix

légèrement tremblotante, il leur adressa la parole.

— Bonnes gens, commença-t-il, la messe de ce matin revêt pour moi une importance toute spéciale, car j'ai une annonce à vous faire. C'est pourquoi je souhaitais comme à l'accoutumée vous voir en grand nombre. Cependant, je remarque, mesdames, que vos hommes manquent à l'appel. L'une de vous aurait-elle la bonté de m'expliquer ce qui se passe, s'il vous plaît?

En écoutant bien, il eût été possible d'entendre une mouche voler du fond de l'église.

Mais plutôt qu'une mouche, ce fut la voix d'une femme qui retentit entre les murs du sanctuaire.

— Monsieur le curé… je ne sais trop comment vous le dire mais… nos hommes sont à l'hôtel.

— À l'hôtel?

— Oui. Avec le docteur Black.

Morin se tourna vers son ami et le dévisagea de manière à ce que l'autre comprenne son trouble. Laberge s'avança vers lui d'un air sévère.

— Viens avec moi.

Tels deux mercenaires, les curés traversèrent l'église d'un pas vif et résonnant. Une fois à l'extérieur, Laberge explosa.

— Cet imbécile se moque de nous! Il le fait exprès! Il les manipule! Je vais lui dire ma façon de penser!

Morin, qui avait grand-peine à suivre son compagnon en descendant la rue de l'Église, cherchait les mots pour le calmer.

— Ressaisis-toi, Édouard! Il ne faut pas que tu arrives à l'hôtel dans cet état.

— Tu crois peut-être que je vais me gêner!

— Ce n'est pas la chose à faire! Ce serait concéder la première victoire à Black!

Laberge s'arrêta net. Il saisit Siméon Morin par les épaules.

— Tu as raison. Excuse-moi. Ça va aller. Je suis calme, très calme.

— J'aime mieux ça.

— Allons-y, maintenant.

— Qu'est-ce que tu vas faire?

— Je ne sais pas encore. Je verrai une fois sur place.

Laberge poussa la porte de l'hôtel, sis à cent mètres à peine de là, au coin de la rue de l'Église et du chemin de la Rivière. Un silence étonnant envahit la salle.

— Bonjour à vous, messieurs les curés! lança William Black de sa voix à l'accent britannique. Venez vous joindre à nous et faites les présentations, s'il vous plaît.

— Moi, monsieur, enchaîna Laberge sans hésitation, il ne me plaît pas d'être présenté dans ces conditions. Si vous tenez à me connaître, vous devrez venir à l'église.

— Oh! mais nos chemins se croiseront bien assez tôt, cher ami, lui répondit Black. Je n'ai pas à me rendre expressément à l'office de ce matin pour apprendre à vous connaître. Et d'ailleurs, qui êtes-vous donc?

— Votre nouveau curé. Et j'apprécierais, messieurs, dit Laberge sans même jeter un seul regard à Black, pouvoir vous rencontrer à l'église, avec vos épouses, dans les minutes qui suivent. Vous pourrez prendre un verre avec le lord anglais – et il désigna Black de la main –, après la messe si le cœur vous en dit.

Laberge recula d'un pas, libérant du même coup l'accès à la porte, signifiant ainsi aux hommes le chemin qu'il s'attendait à les voir prendre.

Un à un, ils se levèrent et franchirent la porte avant de remonter la rue en direction de l'église.

Laberge recula sans quitter Black des yeux.

— Au plaisir! dit-il simplement à l'intention du docteur avant de quitter les lieux.

Black attrapa son whisky et le vida d'un trait.

La journée s'annonçait magnifique.

L'été avait gagné pour de bon sur le printemps, lui-même affaibli par son combat contre l'hiver. Le soleil irradiait de ses chauds rayons, tirant la nature d'un sommeil léger.

Les hommes étant encore intimidés par leur nouveau chef spirituel, beaucoup plus de voix féminines résonnaient sur le perron de l'église en ce beau dimanche matin.

La messe s'était bien passée, les présentations aussi. Siméon Morin avait simplement motivé son départ par un désir de retourner aux études. Cette requête ayant été acceptée par l'évêché, il devait maintenant quitter la région, du moins pour un certain temps.

Morin saisit soudainement le curé Laberge par la manche de sa soutane et l'arracha aux souriantes dames avec lesquelles il conversait. Il l'entraîna ensuite vers la rue, sans plus d'explication.

— Mais qu'est-ce qui te prend, Siméon? Je parlais…

— Tu parlais et tu regardais surtout!

— Dieu m'a donné des yeux pour contempler les merveilles de la nature, dit candidement Laberge avec un sourire.

— Trêve de bavardage. Suis-moi.

Une vieille voiture de transport tirée par un cheval montait la rue de l'Église et arrivait presque à leur hauteur. Morin interpella le conducteur.

— Albert!

L'homme immobilisa son cheval devant le trottoir. Il ne mit pas pied à terre, mais retira toutefois son chapeau. Il ne laissa pas le temps au curé de lui faire un reproche.

— Je venais justement chercher ma femme. Elle a la force de prier pour deux.

— Pourquoi n'étais-tu pas à l'office? demanda malgré tout Morin. Tu ne devrais pas travailler le dimanche!

— Je voudrais bien vous donner une bonne excuse, répondit Albert Viau avec un léger sourire, mais je n'en ai aucune.

— Bon, tant pis, peu importe. Au moins, tu n'étais pas à l'hôtel. Je voudrais te présenter le curé Édouard Laberge. Je serai absent pendant quelque temps. C'est lui qui assurera l'intérim.

Albert tendit la main au curé et celui-ci la serra chaleureusement.

— J'espère pouvoir compter sur vous en cas de besoin, monsieur Viau.

— Il me fera plaisir de vous aider si l'occasion se présente.

Emma Tremblay, élégamment chapeautée comme à son habitude, s'approcha de la voiture. Les deux prêtres l'aidèrent galamment à monter.

Albert considéra un instant Morin, puis fit doucement claquer les rênes sur le dos du cheval. La voiture fit lentement demi-tour et redescendit la rue.

— Pas tellement bavard, ton ami, dit finalement Laberge après un moment.

— Il n'est peut-être pas très bavard comme tu dis, lui répondit Morin en le regardant dans les yeux, mais je crois qu'il est le seul homme que je connaisse à agir avec autant de détachement. J'ai toujours eu l'impression qu'Albert Viau ne connaissait pas la peur, qu'il avait une confiance inébranlable… Je ne saurais dire pourquoi. On dirait qu'il ne craint ni homme ni bête, et pas même son Créateur! Tu as vu ce qu'il a répondu tout à l'heure? Et Dieu me pardonne puisqu'il m'en est témoin, je l'admire d'être ce qu'il est!

— Il y a vraiment tout un échantillonnage culturel à Sainte-Clotilde!

— Ne te moque pas, Édouard. Albert Viau est bien plus que ce qu'il laisse paraître. N'oublie pas qu'il m'a sauvé la vie.

Morin prit un moment pour regarder la voiture bleue qui s'apprêtait à disparaître de son champ de vision alors qu'elle tournait sur le chemin de la Rivière.

Dissimulé derrière l'hôtel, William Black avait vu Morin présenter Albert Viau à l'autre curé.

Il mit peu de temps à se faire une idée. Il n'aimait pas l'air engagé du nouveau et détestait la mine détachée de Viau.

Ils allaient bientôt goûter à sa médecine.

12

William Black se préparait à jouer double jeu.

Sur le coup de minuit, il frapperait.

Une seule fois suffirait. Il se savait fort et impitoyable, il le croyait de toute son âme. Rien ni personne ne lui résistait. Ses moyens étaient draconiens. Il commençait toujours par intimider. Ainsi, il n'attirait pas trop l'attention. Ensuite il tuait.

Il percevait sa vie comme une route libre de tout obstacle, qui le mènerait immanquablement au but qu'il s'était fixé.

Cette fois encore, il solliciterait l'aide des bêtes de la Lune.

Les yeux de l'énorme loup brillaient d'un éclat pareil à celui des plus proches étoiles par une nuit sans lune. Toute la fougue de l'univers semblait habiter l'animal.

La bête courait à un rythme rapide et constant, couchant sur son passage arbustes et branchages, provoquant la fuite de tout animal sauvage susceptible de se trouver par malheur sur sa route.

Devant une vieille clôture de barbelés, le loup se dressa de toute sa hauteur sur ses pattes arrière. Appuyé à demi sur un piquet de cèdre, il flaira la présence des animaux de la ferme juste devant lui.

La bête frôlait les deux mètres. La posture qu'elle avait adoptée dans la pénombre pouvait laisser présumer la présence d'un homme plutôt que celle d'un animal. En fait, le physique et la capacité de la bête à se soulever de cette façon auraient pu inciter certains à penser qu'elle était le croisement parfait de l'homme et de l'animal.

Une tête démesurée aux oreilles dressées, des yeux luisant du rouge de la rage de vivre et de faire mourir, une mâchoire carnassière capable de hurler

toute la fureur de sa race, propre extension d'un corps puissant et musculeux… Telle était la créature qui sauta la clôture sans effort, dans toute sa splendeur, dans toute son horreur.

Tête baissée, le loup fonça sur le premier bâtiment qu'il vit. Il enfonça la porte avec une violence inouïe, produisant un bruit qui se répercuta dans la nuit. Une fois à l'intérieur, il attaqua sans retenue les poules qui s'y trouvaient, broyant de ses puissantes mâchoires les pauvres volatiles terrorisés et sans défense. Puis il poursuivit son chemin à l'intérieur en causant maints dégâts.

Arrivé à l'extrémité de la bâtisse, il se rua à travers la large fenêtre à carreaux pour se retrouver dans le parc où dormaient quatre vaches. Surprises, elles se levèrent aussitôt maladroitement. Elles étaient prises au piège.

Les nuages se dissipèrent tout à coup pour laisser paraître l'astre de la nuit, témoin muet de l'horrible scène, qui éclairait de sa blancheur les animaux apeurés.

Le loup s'ébroua pour se débarrasser des éclats de verre accrochés à son pelage. Il resta un instant immobile, observant les bovins courir de façon désordonnée autour de lui. La première qui eut le malheur de laisser échapper un beuglement se désigna en tant que proie. Le loup bondit et, de ce seul élan, rejoignit la vache figée par la peur. Il lui sauta au cou et la jeta à terre en quelques secondes.

Il s'acharna avec une fureur incroyable dans la chair solide.

Albert Viau, arraché à son sommeil par le vacarme, boutonnait nerveusement sa chemise dans le noir.

— Reste ici, Emma. Et empêche les enfants de sortir de la maison, dit-il précipitamment.

— Qu'est-ce que tu vas faire?

— Commencer par aller voir ce qui se passe.

— Sois prudent!

— Ne t'inquiète pas.

Il enfila sa salopette à la vitesse d'un type surpris par un mari cocu.

Il n'avait pas l'habitude d'être à ce point nerveux, mais ce soir-là, il éprouvait un mauvais pressentiment. Il sortit de la chambre en finissant d'agrafer ses bretelles, encore incertain d'évoluer dans la réalité ou au beau milieu d'un cauchemar.

Albert dévala les marches, traversa la cuisine en coup de vent puis sortit par la porte de derrière. Il fonça vers la remise pour y récupérer son fusil.

Alors qu'il courait en direction des bâtiments qui se trouvaient à une centaine de mètres plus loin, un doute s'insinua graduellement dans son esprit : le Bayard était-il chargé? Albert n'arrivait plus à s'en souvenir. Il avait l'habitude de garder l'arme prête en cas de besoin. Et c'est justement pour cette raison qu'il la rangeait avec précaution dans la remise, hors de portée des enfants.

Hurlements, meuglements et grognements inquiétants lui parvenaient de plus en plus fort à mesure qu'il s'approchait.

Arrivé près de l'enclos des vaches, Albert s'arrêta net. Ses yeux s'étant habitués à la lumière diffuse de la lune, il put comprendre ce qui se passait.

Jamais il n'avait vu une bête de cette taille.

Albert fit basculer les canons jumeaux du Bayard. Ils étaient vides.

Le loup se retourna soudain en un mouvement incroyablement vif et fixa Albert droit dans les yeux comme pour lui signifier qu'il serait sa prochaine proie. Maculé du sang de ses victimes, il se souleva sur ses pattes arrière avant d'émettre un hurlement assez fort pour arracher un mort à sa triste situation.

Le terrible animal bondit par-dessus la carcasse de la vache sur laquelle il s'acharnait quelques instants auparavant et se rua sur Albert. Dans son élan, il percuta la clôture de planches qui vola en éclats.

Albert tourna les talons en laissant tomber son fusil et se précipita vers la grange. Il s'engouffra dans le bâtiment par la porte principale qui était restée entrouverte. Par chance, la porte était solidement bâtie et il espérait en son for intérieur qu'elle tiendrait. Il tira une allumette de sa poche et la craqua sur l'attache en métal de sa salopette au moment même où le loup atteignait l'entrée.

La violence du choc lui fit échapper l'allumette de bois sur le sol de terre battue.

Mais la porte tint bon.

Il craqua une seconde allumette et alluma la grosse lampe à huile

suspendue à une chaîne non loin du mur. La lumière éclaira l'intérieur de la grange, ce qui le rassura. Il s'empara d'un bout de madrier en bois franc qu'il planta dans le sol avant de l'appuyer avec force contre la porte. L'animal continuait de frapper sans relâche, décidé à entrer, décidé à tuer.

Albert recula, s'efforçant de trouver une issue miraculeuse à l'impasse dans laquelle il se trouvait.

Le battant, aussi solide qu'il fût, n'allait pas tarder à céder.

L'homme regarda autour de lui, cherchant en vain une solution.

Ses yeux s'arrêtèrent pendant une seconde sur la vieille croix de bois clouée au mur près de la lampe. Il implora désespérément le ciel de l'inspirer rapidement pour qu'il puisse se tirer de ce mauvais pas.

Son instinct de survie lui dicta tout d'abord de mettre un obstacle entre lui et son poursuivant. Il contourna la voiture à foin qui se trouvait dans la grange. Albert, qui se considérait comme un homme plein d'imagination, devrait cette fois rivaliser avec lui-même.

La porte commençait à montrer des signes de faiblesse. Il saisit un seau de métal qui se trouvait tout près de lui puis se pencha afin de se cacher derrière la voiture.

Toutes situées à l'avant, trois portes permettaient l'accès à la grange. En plus de celle que la bête s'évertuait à défoncer, il y en avait deux autres juste à côté pour faire entrer les voitures. Ouvrir les grandes portes serait une erreur, le loup se ruerait sur lui avant même qu'il ne puisse mettre le pied dehors.

Deux choix s'offraient à lui : tuer ou être tué.

Dans le bâtiment se trouvait une avancée à quatre mètres de haut, un genre de mezzanine qui couvrait environ la moitié de la superficie, ce qui fournissait un espace de rangement au niveau du pignon. Une échelle de bois, droite et fixée au mur, permettait d'y accéder. Les outils y étaient rangés : pelles, faux, fourches, etc.

Au moment où Albert se relevait avec l'idée d'y monter, le loup enfonça la porte dans un bruit assourdissant, projetant gonds, pentures et éclats de bois tout autour.

Une fois à l'intérieur, la bête se releva de toute sa hauteur. Debout derrière la voiture à foin, Albert était pétrifié devant l'imposant animal. Presque sans effort, ce dernier sauta sur la plateforme de la voiture, puis avança lentement dans la direction de l'homme. Albert le laissa venir sans

bouger et, lorsque le loup fut à sa portée, lui balança de toutes ses forces le seau de métal en pleine gueule. Il put voir le sang gicler sous la force de l'impact.

La bête parut momentanément désorientée, ce qui donna le temps à Albert de réagir et d'essayer d'atteindre l'échelle menant à l'avancée. Il se saisit au passage d'une chaîne accrochée au mur, et lorsque le loup chargea une seconde fois, l'homme s'élança dans sa course pour frapper de nouveau l'animal à la tête.

Albert buta dans la tire de la voiture. En chutant, il laissa tomber la chaîne. Il continua à quatre pattes pour plonger sous les ressorts du râteau à foin de la voiture, au moment même où la créature bondissait sur lui. Protégé par cette cage providentielle, il poursuivit sa progression alors que le loup tentait désespérément de l'atteindre à travers l'outil.

Il pouvait voir la base de l'échelle fixée au mur et qui touchait presque le sol. Mais il savait pertinemment qu'il n'aurait aucune chance de la rejoindre au moment où il quitterait son abri. Il s'arrêta puis se mit sur le dos pour voir où en était son poursuivant. Il croisa un instant les yeux du loup au moment où celui-ci introduisait une patte entre deux ressorts du râteau pour tenter de le toucher. Albert fut rapide. Il roula entre les grandes roues de métal et évita le coup *in extremis*. Saisi de panique à l'idée d'y laisser sa peau, il perdit quelques instants à essayer de réfléchir. Heureusement, pendant ce temps, à cause de la violence de son attaque, le loup était resté coincé entre deux ressorts.

Albert n'avait besoin que d'un peu de temps.

Avec le désespoir d'un damné essayant d'échapper aux feux de l'enfer, il rampa dans un nuage de poussière pour se sortir de sous la voiture. Dans sa hâte, il se cogna la tête à la roue de fer, mais ne ralentit pas pour autant. Il se releva et sauta directement au deuxième barreau de l'échelle pour amorcer à toute vitesse son ascension.

Dans un cri de rage, la bête s'arracha enfin à l'étau des ressorts et se jeta d'un seul bond sur l'échelle, manquant de peu les talons d'Albert. Lorsque celui-ci arriva en haut, il plongea littéralement sur le plancher et se laissa glisser vers le fond, en évitant de justesse une patte griffue qui venait de s'abattre juste derrière lui.

Dans la lumière diffuse, Albert saisit le premier manche à sa portée. Une pelle ronde.

Il frappa de toutes ses forces, prenant élan en faisant demi-tour, sans même prendre le temps de regarder si l'animal était à portée. Il atteignit le loup à la tête au moment où celui-ci posait la patte sur l'avancée. L'animal lâcha prise et tomba quatre mètres plus bas.

Sans perdre une seconde, Albert s'empara d'une fourche. Cette fois, il embrocherait cette sale bête au moment où elle se présenterait.

Le souffle court, Albert Viau attendait. Sa poitrine se soulevait de façon irrégulière sous une poussée d'adrénaline. Il avait du mal à retrouver sa respiration à cause de la peur qui l'envahissait et qu'il s'appliquait désespérément à refouler.

Il ne s'était pas écoulé plus de deux minutes depuis que l'animal avait enfoncé la porte.

Albert s'approcha lentement de l'échelle.

Le loup était peut-être inconscient. Ou mieux encore, mort.

Le vent effleurait la toiture de tôle juste au-dessus en de longues et interminables plaintes. La structure qui craquait angoissait maintenant terriblement Albert.

Lorsqu'il atteignit l'échelle, il s'avança prudemment pour regarder en bas.

Il n'y avait rien!

L'homme recula d'un pas, les mains crispées sur le manche de la fourche. Dès lors, il perçut chaque craquement comme une menace. Il sentait la tension grandir en lui jusqu'à s'étendre dans l'air ambiant. L'animal avait disparu. S'était-il tapi dans un coin obscur ou avait-il quitté les lieux?

En lui croissait un mauvais pressentiment. Habituellement, ça ne le trompait jamais. Et c'est bien ce qui l'inquiétait.

Un craquement suspect le fit soudain se retourner. Le vent ne pouvait en avoir été le responsable. Le bruit était parti du fond de la grange et s'était étendu jusqu'à la base de la toiture. Albert se déplaça lentement jusqu'au bord de l'avancée. Il enfila sa fourche dans la chaîne qui était suspendue à une poutre retenant la lampe à huile un peu plus bas. Il poussa sur la chaîne pour déplacer la lampe plus loin devant lui afin d'éclairer la partie ombragée du fond du bâtiment.

Le loup lui apparut, agrippé à une poutre par la seule force de ses griffes. Albert eut le temps de l'examiner pendant un court moment. Il était beaucoup plus grand et plus puissant qu'un loup ordinaire. La musculature

de ses pattes s'apparentait presque à celle des jambes d'un homme. Et l'expression maligne de ses yeux était effrayante. Le terme loup-garou vint à son esprit.

La créature ne bougeait pas et le fixait intensément. Elle était arrivée à la hauteur de l'avancée dans un silence surprenant. Soudain, elle sauta sur la partie haute où se trouvait Albert et se jeta sur lui. Sans perdre un instant, l'homme embrocha la bête près du cou et la poussa en bas. La fourche, restée fichée dans l'épaule de l'animal, lui arracha un puissant hurlement de douleur et de rage. Il se saisit du manche avec sa gueule et l'arracha violemment de son corps.

Déconcerté, Albert se mit à la recherche d'une nouvelle arme, pendant que la lampe se balançait au bout de sa chaîne, renvoyant en alternance ombre et lumière. Il revint vers l'échelle avec une masse de douze kilos pour guetter la nouvelle ascension du loup.

Albert frappa de toutes ses forces avec la masse sur le support en fer qui retenait l'échelle à la charpente de l'avancée. Celle-ci s'effondra aussitôt sous le poids de l'énorme animal pour le ramener au sol une fois de plus. Il se roula dans la poussière pour se dégager des pièces de bois qui l'encombrait et Albert le perdit de vue dans la pénombre.

Mais un hurlement retentit juste après un coup de feu assourdissant. Complètement désorienté, le loup réapparut dans la clarté. Une deuxième détonation déchira le silence de la nuit et fit sursauter Albert. L'animal fonça vers la sortie et se heurta au cadrage au passage, vidant la place dans une traînée de sang. Les hurlements allèrent en s'amenuisant lorsque la bête gagna la forêt.

L'odeur de la poudre noire emplissait l'air ambiant alors que la lampe continuait de se balancer au bout de sa chaîne en un grincement régulier. C'était le seul bruit qui brisait le silence régnant à l'intérieur de la grange.

Albert regarda en bas, mais ne vit rien. Il ne savait pas à qui il devait cette aide providentielle.

Un homme voûté par le temps sortit de l'ombre et marcha dans la lumière.

D'un geste sec, et sans quitter l'embrasure des yeux, il fit basculer les canons de son calibre 12 et entreprit d'en extirper les cartouches.

Le curé Laberge avait été arraché à sa lecture par les hurlements répétés de ce qu'il croyait être un animal blessé. Il ne dormait pas, dérangé par les inquiétudes de la nouvelle mission qui l'avait mené dans ce coin de pays.

Il referma le bouquin *Sciences naturelles* de Dalbis et Chauvet[22] et le posa sur la table de chevet près du lit.

Laberge était soucieux. Et malgré tout ce qu'il avait déjà vu dans sa vie, il ne comprenait toujours pas ce qui pouvait pousser un homme à s'engager sur un chemin aussi dangereux que celui sur lequel évoluait William Black en ce moment.

Le curé marchait de long en large dans la chambre à coucher comme pour chercher l'inspiration qui l'avait déserté. Il s'arrêta brusquement, convaincu d'avoir entendu quelque chose.

William Black avait pris place dans son fauteuil le plus confortable. Il était assis devant un grand miroir ovale au cadre de bois massif, soutenu par un support à charnière lui permettant de basculer. Il fixa intensément le centre de la glace jusqu'à ce que son esprit ne perçoive plus sa propre réflexion.

— Murmure, dit-il à voix basse, toi qui souffles dans l'oreille des hommes pour les faire succomber, prête-moi ton aide afin de rejoindre le curé.

Le miroir devint trouble et un silence parfait s'empara de la maison.

— Forces obscures qui sont avec moi par la puissance du livre noir, entrailles de la terre qui me nourrissent, ténèbres qui me protègent, entendez ma prière! Par la magie du sang et du feu, transportez-moi en ce lieu!

Une image, d'abord floue, se précisa de plus en plus dans le miroir. Black pouvait y discerner un long corridor au bout duquel se tenait le curé Laberge.

Un bougeoir à la main[23], le curé était planté au bas de l'escalier et regardait à l'autre bout du passage. Il avait cru entendre des murmures, mais maintenant il n'y avait que le silence. Il avança tout de même d'un pas

prudent, faisant craquer le plancher de bois sous ses pieds.

Les chuchotements reprirent sans que le curé n'arrive à en distinguer le sens. Il se sentait attiré et continuait d'avancer lentement vers le miroir décoratif, flanqué de deux chandeliers, accroché devant la porte du salon. Chacun de ses pas le plongeait plus profondément dans un état second. Il sentait l'air tourner autour de lui qui emportait ses idées, ses pensées. Ses sens de perception semblaient graduellement lui échapper. Il s'arrêta un instant pour considérer le bougeoir qu'il tenait dans sa main droite, comme pour s'assurer qu'il était encore là. Laberge ferma les yeux et imposa un rythme régulier à sa respiration. Au bout d'un moment, il eut accès à un niveau de conscience qui lui fit réaliser qu'il était présentement victime d'infestation. Il reprit sa progression vers l'arrière du presbytère pour se rendre compte qu'il ne voyait rien dans le miroir accroché au mur. Arrivé à la hauteur de l'objet, il s'arrêta, le regard perdu dans l'infini du noir qu'il reflétait.

Cette fois, il entendit très bien les murmures.

Bats pour moi cœur mortel, soufflèrent-ils. *Rêve de moi lorsque la nuit descend. Crains-moi car tu m'appartiens, viens vers moi car je te retiens. Que le vent du pouvoir me permette de te subjuguer! Ressens mon pouvoir sur toi!*

Et subjugué, le curé l'était. Son visage impassible continuait de fixer le vide qui se reflétait au-delà de la glace. Des bribes de conscience lui revenaient par instants. Il secouait la tête et fermait les yeux pour tenter de reprendre ses sens, mais les murmures le ramenaient aussitôt à l'image de néant que la glace lui renvoyait.

Black souriait devant l'image du curé souffrant. Il avait atteint sa cible, il ne lui restait plus qu'à l'anéantir.

Laberge ferma les yeux une fois de plus dans un ultime effort pour s'arracher au pouvoir qui l'envahissait lentement comme une maladie incurable. Il poussa un soupir. Lorsqu'il rouvrit les yeux, l'image de deux enfants courant dans un pré lui apparut dans le miroir. L'herbe encore jaune et les feuilles minuscules au bout des branches des arbres étaient autant de signes d'un printemps encore jeune. Cette journée ensoleillée puisée au creux de ses souvenirs d'enfant refit surface jusqu'à transparaître sur son visage trouble.

Il courait alors à en perdre haleine afin de rejoindre son compagnon de deux ans son aîné dans un champ à Saint-Louis-de-Gonzague. Il avait neuf

ans. Il pouvait sentir le vent chaud lui caresser le visage tellement il mettait d'intensité à se regarder courir. Son compagnon s'arrêta finalement au sommet d'une butte, ce qui lui donna le temps de le rattraper.

La rivière Saint-Louis, gonflée par les eaux printanières, coulait vivement à leurs pieds.

Les garçons descendirent près des eaux brunes qui charriaient branches d'arbres et autres débris flottants. Laberge s'était arrêté, intimidé par la force du courant et le bruit qui s'en dégageait. Son compagnon, grimpé sur une pierre qui émergeait des eaux, lui fit signe de le rejoindre.

— Non, non, laissa échapper le curé à voix basse.

Les murmures devinrent intelligibles et le harcelèrent doucement.

Tu ne vas pas le laisser faire, Édouard… Pourquoi ne lui dis-tu pas que c'est dangereux?… Pourquoi le laisses-tu faire? Tu sais que c'est dangereux… Ton père te l'a défendu…

— Reviens, dit encore le curé à voix basse, hypnotisé par l'image projetée devant lui.

L'autre lui faisait toujours signe de le rejoindre sur la grosse pierre. Mais le petit Édouard ne bougeait pas. Il ne disait rien. Il avait peur.

Il va mourir, Édouard. Tu sais qu'il va mourir si tu ne lui dis pas de revenir…

Les larmes coulaient maintenant grosses comme des pois sur le visage défait du curé. Il ne sentait plus ni le vent ni le printemps. Seuls les murmures glissaient autour de lui.

Pourquoi as-tu toujours aussi peur, Édouard? Il va bientôt mourir… Il est encore temps de le sauver…

Laberge articulait, mais aucun son ne s'échappait de sa bouche.

La boue qui maculait les bottines de son compagnon le fit déraper et perdre pied sur la pierre mouillée.

— Non! cria tout à coup le curé.

L'autre se cramponna à la pierre juste avant d'être entraîné par le courant. Il se retenait de toutes ses forces, mais celles-ci l'abandonnaient rapidement.

— Aide-moi, Édouard! cria-t-il.

Mais Édouard était paralysé par la peur. Il fit un pas en direction de son ami et s'arrêta aussitôt, incapable de redevenir maître de ses mouvements.

Tu pourrais l'aider, reprirent les chuchotements*, mais tu as peur! Tu préfères le regarder perdre la vie plutôt que de risquer la tienne!*

Le curé était méconnaissable. Toute son attention, concentrée à revivre cette scène, le mettait en pièces. Il ferma les yeux comme pour combattre l'infestation et articula des paroles inintelligibles en levant les bras au ciel.

Les murmures se firent de plus en plus insistants, jusqu'à emplir le presbytère.

Mieux vaut fuir, Édouard! Et passer pour un lâche plutôt que de périr! Est-ce donc vraiment ce que tu veux? Un lâche. Un lâche, toute ta vie tu seras!

Le jeune garçon se cramponnait toujours à la pierre mouillée, incapable de se hisser hors de l'eau. Il plongea son regard dans celui d'Édouard juste avant d'être frappé par un tronc brisé qui descendait le courant. Il disparut sous les eaux brunes, recouvert par les branches, pour ne jamais reparaître.

Sauf peut-être certaines nuits, dans les rêves angoissants du curé. Ne pouvant ramener son compagnon à la vie et incapable de réparer le mal qu'il n'avait pu empêcher, Laberge avait voué son existence à faire le bien.

Black jubilait. Il avait brisé le curé avec plus de facilité qu'il ne l'aurait cru. Il était temps d'en finir, la fatigue liée à la concentration augmentait rapidement. Les mouches volant autour de lui se faisaient de plus en plus nombreuses, les détails de la pièce dans laquelle il se trouvait devenaient de plus en plus flous. Seul le miroir comptait, il ne devait sous aucun prétexte prendre la chance de briser le contact.

Il s'avança sur le bout du vieux fauteuil comme pour s'approcher du curé et lui insuffla, avec une douceur terrifiante, l'idée de mettre fin à ses jours comme seul moyen d'exorciser le souvenir douloureux et les sombres rêves qui avaient perturbé son enfance et l'avaient pourchassé jusqu'à l'âge adulte.

Laberge se retourna et s'éloigna lentement du miroir pour remonter le corridor vers l'avant du presbytère. Des dizaines de voix chuchotaient ensemble en autant de langues différentes tout autour de lui.

Il s'arrêta au bout du couloir devant le secrétaire en chêne massif qui meublait le vestibule. D'une main malhabile, il chercha le coupe-papier en bronze dans l'une des cavités de bois du meuble ancien. Son regard, qui traduisait une tristesse infinie, s'attarda sur la petite balance au doigt qui trônait sur le dessus du solide écritoire, sur ses plateaux de laiton, ses petits

poids. Il rapprocha le lourd coupe-papier de son visage pour en déchiffrer l'inscription alors que les murmures continuaient de glisser dans l'air ambiant, tels les chants des moines dans l'écho d'un monastère moyenâgeux.

Il se sentait hypnotisé à mesure que ses yeux appréciaient le travail de ciselure sur l'instrument, sur lequel on pouvait lire : « J. Henri Achim, doreur et argenteur, boul. Saint-Laurent, Montréal, Qué., tél. Harbour 8775 ».

Il imaginait l'homme, dessinant en croquis ce simple outil destiné à ouvrir les lettres.

Pourquoi se donner tant de mal pour un simple ouvre-lettres?

Laberge laissa glisser le pouce et l'index de sa main gauche sur le double tranchant de la lame jusqu'à sa pointe effilée. Un sourire effleura son visage lorsqu'il l'approcha doucement de sa gorge en assurant sa prise sur la poignée. La pointe poussait sur la peau, prête à faire le travail pour lequel elle avait été conçue : déchirer et ouvrir. L'instrument utilitaire était devenu instrument de mort.

Va! tonnèrent ensemble les multiples voix, *tu n'es plus un lâche! Sois l'homme que tu as toujours rêvé d'être! Pousse sur la lame! Pousse sur la lame! Pousse sur la lame! Fais-le! Maintenant!*

Secoué d'un violent tremblement, le curé éloigna vivement la lame de son cou.

— Jamais! cria-t-il de toutes ses forces.

Et en un habile mouvement, il fit faire un demi-tour à l'ouvre-lettres dans les airs afin de faire passer le côté de la lame dans sa main avant de le lancer à toute volée vers le miroir au fond du corridor.

William Black se protégea instinctivement en portant les mains à son visage lorsqu'il vit, dans son propre miroir, la lame venir vers lui en tournoyant. Et lorsque la glace lui éclata à la figure, il jura de rage devant son échec.

De son côté, épuisé par l'effort et trempé de sueur, le curé Laberge tomba à genoux.

Lorsqu'il releva la tête, les murmures avaient disparu et des éclats de verre jonchaient le sol d'un bout à l'autre du couloir.

13

Le soleil crevait l'horizon à l'est, frappant de ses premiers rayons les traits tirés d'Albert Viau. Assis sur une grosse bûche près de la grange, il visualisait une à une les images de la nuit précédente que lui renvoyait son esprit fatigué. Autour de la carcasse éventrée de la vache, les mouches s'amassaient en un bourdonnement désolant.

Albert se rappelait les histoires entendues alors qu'il était enfant, sur des combats entre hommes et bêtes ou des apparitions de démons au milieu de la nuit.

Ces histoires à faire peur devenaient maintenant réalité, il n'avait plus à en douter.

John Dwyer lui mit doucement la main sur l'épaule, ce qui le tira de sa rêverie. Il ne broncha pas.

— *Did you get some sleep, Albert*[24]*?*

À son habitude, l'autre répondit à la question sans user de paroles inutiles.

— Non.

Les deux hommes gardèrent le silence alors qu'Arthur apportait des planches pour réparer l'enclos. Puis le garçon arracha avec un pied-de-biche les morceaux de bois brisés encore cloués aux piquets.

— *He's a good boy, isn't he*[25]*?* reprit Dwyer à voix basse.

— Oui.

— *What are you gonna do now*[26]*?*

Albert se tourna lentement et fixa son ami droit dans les yeux comme pour lui faire sentir tout le poids de sa question.

— Je ne sais pas, John. Je ne sais vraiment pas.

Le bruit d'un moteur à essence coupa court à leur conversation.

Un coupé Ford 1923 de couleur noire apparut au bout de la grange. L'engin s'arrêta sous le regard intrigué des hommes, et le curé Laberge en

descendit prestement. Il les rejoignit et les regarda à tour de rôle sans toutefois leur tirer une seule parole. Le curé se décida à rompre le silence.

— On dirait que vous avez eu une nuit mouvementée.

— Vous ne croyez pas si bien dire, jeta Albert sans l'ombre d'un sourire.

— Vous voulez me raconter ce qui s'est passé?

Dwyer remit son chapeau et l'enfonça juste assez pour voiler son regard. Il quitta ses compagnons sans le moindre au revoir.

— Attendez! Ne partez pas tout de suite! cria Laberge, presque insulté.

L'autre ne se retourna même pas. Il poursuivit sa route d'un pas lent pour prendre le chemin qui descendait vers sa maison.

— Laissez-le, reprit Albert à voix basse. Je ne crois pas qu'il ait envie de parler.

— C'est pourtant bien ce que vous faisiez lorsque je suis arrivé, non?

Pour toute réponse, Albert haussa les épaules. Son regard absent continuait de suivre Arthur qui s'affairait à réparer la clôture de bois. Il dut faire un effort pour revenir à la réalité et aux civilités que lui imposait la présence du curé.

— Arthur! lança-t-il à son beau-fils. Viens saluer monsieur le curé.

Le garçon abandonna aussitôt son travail pour venir rejoindre les deux hommes.

— Voici Arthur, monsieur le curé, l'aîné de mes fils.

Bien qu'Arthur ne fût pas son fils naturel, Albert lui avait toujours fait sentir qu'il le considérait comme tel.

— Content de te rencontrer, Arthur, dit immédiatement Laberge en lui tendant la main.

— Bonjour, monsieur le curé, répondit timidement le jeune garçon.

— Alors c'est toi, le menuisier de la famille?

— J'essaie!

— Je ne voulais pas interrompre ton travail, tu peux y retourner si tu veux.

— Merci! Au revoir, monsieur le curé.

Après quelques pas, Arthur fit demi-tour et retourna à son travail en courant.

Laberge le regarda s'éloigner en souriant. Il était loin de se douter ce jour-là que, quelques années plus tard, il le prendrait sous son aile afin de le faire instruire et de lui faire suivre son cours classique.

— Revenons à nos moutons, Albert. Je dois te parler, c'est important. Y a t-il un endroit où nous pourrions discuter sans être dérangés?

L'autre n'eut pas le temps de répondre. Emma Tremblay arrivait presque au pas de course suivie de Jeanne, Valérie, Lucien et Léo, les quatre autres enfants de la famille.

— Bonjour, monsieur le curé!

— Bonjour, madame. Heureux de vous revoir!

— Toujours aussi aimable.

— Je m'efforce de l'être!

— Et cela vous semble naturel. Vous m'excuserez, je vais au village avec les enfants.

Elle s'approcha d'Albert pour le prendre par le cou et l'embrasser.

— Ça va? questionna-t-elle doucement.

— Oui, ça va. Ne t'inquiète pas.

— Je reviens bientôt.

Après avoir salué le curé, Emma quitta en entraînant à sa suite les enfants.

— La *materfamilias*27 s'occupe bien de ses petits, lança Laberge.

Le curé utilisait souvent des citations latines afin de teinter son langage et de montrer l'étendue de son érudition. Force lui fut d'admettre à un certain moment qu'Albert entendait bien le latin, car jamais il ne lui demanda la moindre traduction, pas plus qu'il ne se montra impressionné de quelque façon que ce soit par le vocabulaire de la langue morte.

— Et ta femme paraît t'aimer beaucoup, ajouta-t-il enfin.

— Je l'aime aussi.

— Est-ce que tu lui dis?

Albert Viau soutint le regard du curé, mais ne dit mot.

— Ai-je été indiscret? questionna encore Laberge.

— Vous n'êtes sûrement pas venu ici ce matin parce que vous vous inquiétez de mon mariage.

— Non, bien sûr… Mais ça me fait toujours plaisir de voir des couples heureux en ménage. Et quand je peux les aider à le rester…

— Et comment pouvez-vous arriver à faire ça? le coupa Albert. Vous n'avez jamais été marié.

Le curé inspira longuement et leva les yeux au ciel comme pour se donner le temps de trouver une réponse qui lui permettrait de s'échapper du

piège dans lequel il venait de tomber.

— Je mettrai cette impertinence sur le compte de la mauvaise nuit que tu viens de passer, dit-il enfin. On dirait qu'une tornade est passée entre la grange et le poulailler. Je crois qu'il nous faut parler. Tout de suite.

— Je ne sais pas si c'est le moment.

— On n'a pas le choix. Si je me fie à ce que je vois ici – et je suis sûr que ces dégâts n'ont pas été causés par une tornade –, il est primordial d'assurer la sécurité de ta famille. Allons plus loin.

Les hommes prirent la direction de la maison, à une centaine de mètres de là. Quand le curé passa près du coupé Ford, il glissa le bras à l'intérieur et en sortit un sac de cuir brun foncé dont la fermeture était retenue par deux sangles à boucles.

Albert s'installa comme à son habitude sur une marche de la galerie de ciment devant la maison. Le curé resta debout devant lui.

— J'ai aussi passé une très mauvaise nuit, commença-t-il, mais j'aimerais tout d'abord que tu me racontes *ab initio ad finem*[28] ce qui s'est passé ici.

Albert s'exécuta sans omettre un détail. Laberge porta ses mains à son visage comme pour favoriser sa réflexion. Il décida d'aller droit au but et de dire la vérité à Albert – du moins en partie – sur sa venue à Sainte-Clotilde.

— Si je suis ici, Albert, ce n'est pas par hasard mais par dessein. À la suite de l'accident qu'a eu le curé Morin ici même sur ce pont, et dont tu as été témoin, on m'a demandé de le remplacer.

Laberge révéla les raisons de sa présence à Sainte-Clotilde. Sachant qu'il avait capté l'attention d'Albert, il l'invita à la plus grande prudence vis-à-vis de Black.

— Je crois personnellement que cet homme est extrêmement dangereux, reprit-il. Tu ne dois sous aucun prétexte le laisser approcher de ta famille. Pour une raison que j'ignore encore, mais probablement parce que tu as été malgré toi entraîné dans cette histoire, il t'en veut. Tu devras être très prudent.

— Mais, quel est au juste le danger qu'il représente? demanda Albert. Et pourquoi l'Église est-elle mêlée à tout ça?

— Albert… Tu poses les questions auxquelles je ne devrais pas avoir à répondre.

— C'est pourtant ce que vous allez faire.

Laberge soupira. D'un geste impatient, il entreprit de défaire les sangles

de son sac et coupa court aux questions d'Albert.

— D'accord, je t'expliquerai tout. Mais tout d'abord, je dois créer une protection autour et à travers les murs de ta maison. Lorsque ce sera fait, tu seras peut-être plus réceptif à ce que j'aurai à te dire. Ça te va?

Albert acquiesça sans dire un mot.

Le curé sortit un petit sac de jute dont l'extrémité était retenue par une corde. Il le tendit à Albert.

— Prends ce sac. Verse tout le sel qu'il contient sur le sol en dessinant un cercle fermé tout autour de la maison.

— Mais…

— Ne discute pas! Les explications viendront plus tard. Je te le promets. Fais-moi simplement confiance.

Albert détacha la corde et commença à verser le sel en petites quantités tout en longeant la maison de pierre. Lorsqu'il eut fermé le cercle, il se planta devant le curé, l'air interrogateur.

Laberge ferma les yeux. Il inspira profondément et parla d'une voix monocorde qui semblait ne pas lui appartenir.

— Par le pouvoir de ce sel répandu, j'ordonne aux esprits malins de passer leur chemin. Qu'il en soit ainsi.

Il ouvrit les yeux lentement comme s'il émergeait d'un profond sommeil. L'autre le regardait, stupéfait.

— Il y a de gros pins là-bas, reprit-il. Va me chercher une poignée d'aiguilles de pin séchées.

Albert tourna les talons, un peu à contrecœur, et se dirigea d'un pas rapide vers les gros pins. Lorsqu'il revint, le curé était agenouillé tout près du coin de la maison. Il tendit la main à Albert et celui-ci lui remit les aiguilles de pin.

Laberge compta treize aiguilles et les mit aussitôt dans sa bouche. Il jeta le reste derrière lui.

Albert était décontenancé. Il ne comprenait rien au manège du curé, mais la nuit qu'il venait de vivre le portait à lui faire confiance ou, du moins, à lui donner une chance de tout lui expliquer. Alors qu'il regardait le curé mâcher les aiguilles de pin, il comprenait la chance qu'il avait eue de s'être sorti indemne de son face-à-face avec le loup et de ne pas y avoir laissé sa peau. Il n'était pas entré dans le détail avec Emma, ne voulant pas la terroriser avec quelque chose qu'il se représentait trop mal lui-même.

Il sursauta, arraché à sa rêverie, lorsque le curé cracha violemment les aiguilles de pin sur le sol, tout près de la maison. Laberge entama une nouvelle incantation d'une voix forte et claire.

— Que tout mauvais sort soit banni. Que tout sortilège soit fini. Que tout mauvais pouvoir se retourne trois fois contre sa source noire. Qu'il en soit ainsi.

« Maintenant, Albert, continua-t-il, observe et ne mets jamais en doute la puissance de la nature et de son créateur. »

Laberge joignit les mains et ferma les yeux. Quelques secondes s'écoulèrent.

Albert regarda autour de lui. Il sentait une drôle d'impression l'envahir. Une impression de calme plat, d'étrange sérénité, comme si le vide de l'univers s'apprêtait à prendre la place de l'air qu'il respirait. Le vent était tombé, les oiseaux s'étaient arrêtés de chanter. Un silence inhabituel régnait sur la nature. Rien ne bougeait.

Le curé Laberge ouvrit les yeux et avança ses mains toujours jointes, les index pointés vers l'avant, jusqu'à ce qu'il touche une énorme pierre de coin sur la maison.

Albert ne pouvait croire ce qu'il voyait.

Des petits éclairs bleus sautillaient de pierre en pierre, à partir de l'endroit où Laberge touchait la maison. Ils se propagèrent rapidement à l'ensemble du bâtiment jusqu'à l'envelopper complètement.

De légers tremblements secouaient le curé qui avait maintenant du mal à se tenir à genoux. Il ne vint même pas à l'idée d'Albert de l'aider tellement il était décontenancé. Le silence contagieux continuait son œuvre même sur les pierres d'où jaillissaient les arcs bleutés. La voix du curé sortit Albert de sa torpeur.

— Scellez-vous afin de devenir la pierre de ma protection. L'outil de justice contre ceux qui leur voudraient du mal. Deviens sacrée, pour aujourd'hui et pour toujours, jusqu'à la fin des temps. Ainsi soit-il.

Laberge s'arracha à la maison et se laissa retomber sur les chevilles. Au bout d'un moment, il leva les yeux vers Albert qui le regardait avec une crainte non dissimulée.

— Ainsi, dit le curé le souffle court, tu seras plus en mesure de croire à ce que j'ai à te dire.

Les oiseaux avaient repris leur gazouillis et le vent tiède faisait de

nouveau bruisser les feuilles.

Albert vit Emma et les enfants traverser le pont.

— Ma femme revient, dit-il la voix tremblotante.

— Nous devrons donc continuer cette conversation une autre fois, répondit Laberge en se relevant péniblement. Viens me voir ce soir au presbytère lorsque la nuit sera tombée. Évite de te faire remarquer. Et ne parle à personne de ce que tu viens de voir… Ne reste pas planté là! Aide-moi à me rendre à ma voiture.

Albert ramassa le sac du curé avant de prendre ce dernier par le bras pour l'aider à retourner à son véhicule.

— Mais qu'est-ce que vous avez fait? demanda Albert, qui marchait trop vite pour le curé.

— J'ai protégé ta maison. Quoi qu'il advienne, réfugiez-vous à l'intérieur et vous serez toujours en sécurité. Rien ne pourra vous arriver tant que vous serez entre ses murs. Tu m'as compris?

— Oui, oui, j'ai compris, répondit Albert, impatient, alors qu'il ouvrait la porte du coupé Ford. Partez maintenant.

— Ta gratitude me touche, répondit le curé avec une pointe de sarcasme dans la voix. Ce soir, à la tombée de la nuit, je t'attendrai. C'est important.

— Je viendrai.

Laberge chercha du pied le démarreur dans le plancher de la voiture et lança le moteur.

— Pas un mot à ta femme de ce que nous avons fait!

Albert lui fit signe de la tête et recula de quelques pas.

Laberge enfonça d'un geste brusque la pédale d'embrayage avant puis relâcha le frein à main tout en tirant légèrement la manette de l'accélérateur fixée à la colonne de direction. La Ford démarra doucement et fit le tour de la cour avant de disparaître derrière la grange sur le chemin qui descendait à la route.

Albert marchait nerveusement en traversant le pont en direction du village. En bas, les eaux de la rivière coulaient inlassablement vers une destination inconnue. Il avait revêtu une salopette propre, blanche à rayures

bleues. Sa casquette assortie était neuve, il la portait pour la première fois.

Il avait raconté à Emma que le curé lui avait demandé de venir dans le but de se faire conseiller sur quelques travaux de réfection qu'il voulait entreprendre au presbytère. Il n'aimait pas lui mentir; d'ailleurs, il mentait très mal. Le moment viendrait bien où il pourrait tout lui dire. Il devait d'abord en arriver à comprendre lui-même. Et c'est ce qu'il espérait en se rendant ce soir au presbytère.

La nuit était noire et sans lune. Seule l'habitude guidait ses pas sur le chemin macadamisé.

Albert détestait ce qui lui arrivait. Sa vie était calme, rangée, organisée. Il avait maintenant l'impression d'être en retrait du monde, dans une bulle cauchemardesque où il devait évoluer dans la crainte, l'incertitude et le mensonge. Cela ne lui allait pas du tout.

Arrivé sur le perron du presbytère, il jeta un coup d'œil aux alentours pour s'assurer de n'y voir personne. Il tourna la poignée et décida d'entrer sans frapper, comme pour éviter que tout bruit puisse le faire repérer. La porte s'ouvrit sur le corridor sombre, éclairé d'une seule lampe à huile fixée au mur de l'entrée. Il leva les yeux au plafond en refermant la porte derrière lui. Cherchant l'ampoule électrique du regard, il se demanda pourquoi diable on se servait encore des lampes alors que l'électricité avait été branchée. Puis il se rappela qu'aucune installation n'avait été prévue pour éclairer le corridor.

Un air de Berlioz – qu'il ne sut reconnaître – lui parvenait du fond du couloir, trahi par un disque abîmé. Il n'aperçut personne dans le bureau de réception situé à droite. Pendant un instant, il eut envie de faire demi-tour, mais sa soif de savoir chassa aussitôt cette idée.

Il avança droit devant, en direction de la musique, et traversa le passage à pas lents. Le disque se termina en un grincement agaçant pour laisser place au silence.

La porte de la salle de repos était à demi fermée. Albert la poussa délicatement jusqu'à ce qu'il lui fut possible de s'y introduire. Il marcha dans la pénombre vers les fenêtres qui donnaient sur l'arrière. Le coassement des grenouilles avait succédé à Berlioz.

Le bruit d'une lame éjectée d'un couteau à cran d'arrêt le fit sursauter. Quand Laberge alluma la lumière, Albert ne put retenir un juron.

— Torrieu! Vous m'avez fait peur! Qu'est-ce que vous faites avec ce

couteau?

— Pas de panique, Albert! J'étais dans la cuisine et je ne t'ai pas vu arriver. Je suis méfiant, c'est tout.

Laberge referma le couteau et l'enfila dans une poche de son pantalon.

— Vous… vous ne portez pas votre soutane, bredouilla Albert maladroitement comme un enfant pris sur le fait.

— Je ne porte pas ma soutane, répondit Laberge. Et alors? Ça te choque? Tu crois peut-être que le fait d'être un prêtre ne fait pas de moi un homme?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire…

— Je sais bien. N'en parlons plus. Je nous ai préparé un petit grog qui va vite te remonter le moral. Installe-toi, je reviens dans un instant.

Albert s'installa.

Toutes les questions qui l'assaillaient depuis le matin s'évanouissaient l'une après l'autre dans son esprit. Il laisserait parler le curé. Les questions viendraient d'elles-mêmes par la suite.

Laberge entra dans la pièce en coup de vent, un plateau dans les mains. Il déposa deux tasses fumantes aux odeurs de sucre et de citron sur la table devant Albert, puis il sortit une bouteille de rhum brun. Il en versa une bonne rasade dans chacune des tasses et porta le goulot à ses narines afin de humer la forte odeur d'alcool et d'épices qu'il affectionnait tout particulièrement. Après avoir posé la bouteille sur la table, il prit place devant Albert et le considéra un bon moment avant de se lancer.

— Je ne devrais pas être là, en train d'essayer de me justifier ou de t'expliquer quelque chose qui ne te concerne même pas et dont tu n'aurais jamais dû entendre parler. Mais les faits sont là. Tu es impliqué, et puis, j'aurai besoin d'un allié.

— Racontez-moi tout, réclama Albert. Je verrai ensuite.

— Mais par où commencer? Par quoi? Il ne convient pas que je te tienne conversation sur un sujet qui n'est connu que des seuls initiés.

— Alors, parlez-moi de ce que vous avez fait à la maison. Expliquez-moi qui est Black, ce qu'il fait et qui vous êtes.

Albert avait débité sa phrase d'une traite avec une assurance peu commune. Il avait pris le curé par surprise. Ce dernier jeta dans son esprit les grandes lignes d'une explication brève, mais complète, sur le but de sa mission. Il goûta le grog du bout des lèvres tant l'eau était chaude et entreprit de commencer du début. Il tenterait ensuite d'obtenir l'aide

d'Albert pour mettre Black hors d'état de nuire.

— J'ai un don, dit-il enfin. Un don qui me rapproche de l'instinct animal en communion avec la nature. Un instinct originel développé qui, couplé à l'intelligence humaine, fait de moi un être à part. Pour arriver à me comprendre, j'ai voulu faire des études. Et qui sont les mieux placés pour enseigner? Les hommes du clergé. Je me suis fait prêtre, convaincu de faire d'une pierre deux coups. Persuadé qu'ainsi, je rendrais service à Dieu pour ce qu'il m'avait donné, en utilisant mes talents pour le servir, et que je pourrais étudier et cultiver mon savoir.

— Mais pourquoi, demanda Albert, pourquoi vous?

— Pourquoi le soleil se lève-t-il toujours à l'est? Pourquoi les saisons se succèdent-elles à l'infini? Pourquoi les hommes vieillissent-ils? Je ne sais pas, Albert. Je suis né avec un instinct perdu par l'homme depuis des générations, l'instinct qui permet de sentir et de ne faire qu'un avec la nature. De comprendre ses mystères et d'utiliser ses forces. Et je ne suis pas un cas unique.

Albert saisissait les propos du curé. Dans sa tête, des images de chevaux sentant la tempête, de chiens flairant une simple trace, ou encore de colonies de guêpes bâtissant leurs nids haut dans les arbres en prévision d'un rude hiver, se succédaient comme autant d'exemples. Réticent au début, il était de plus en plus intéressé par le récit de son interlocuteur.

— J'ai passé deux ans à Rome, continua le curé, où j'ai appris avec des hommes merveilleux à maîtriser mes talents. Et c'est là que l'on m'a offert de devenir membre d'une équipe de prêtres spécialement entraînés et instruits pour régler les situations de crises, comme celle qui sévit actuellement à Sainte-Clotilde.

— Dites-m'en plus sur ces « crises ». Les bêtes y sont-elles mêlées? Que fait William Black dans tout ça? Et pourquoi s'en prend-il à moi?

Laberge leva les bras pour interrompre Albert.

— Oh là! Prends le temps de respirer!

Laberge riait de bon cœur, surpris lui-même de la façon dont il s'ouvrait à son nouvel ami. Il n'aurait pas dû aller aussi loin dans les confidences, mais il avait besoin de son aide. Et puis, parler lui ferait du bien.

— Tu vois, reprit-il après avoir avalé une bonne gorgée, je crois sincèrement que tout est amour. Quand on aime les autres, que l'on aime la nature qui nous entoure, que l'on s'aime soi-même et qu'on se sent aimé par

Dieu et son prochain, une puissante confiance nous envahit. Une confiance en soi, une confiance dans le destin. C'est la base même de celui à qui tout réussit. Et selon notre propre état d'âme, nous pouvons réaliser des miracles! Celui qui hait ne pense qu'à servir ses propres intérêts, mais il fait erreur. Le balancier de l'horloge du temps le fauchera au retour. Le verbe aimer pèse lourd! Et ne pas aimer pèse encore plus.

Laberge prit une autre gorgée du liquide brûlant et Albert l'imita.

— Donc, de l'amour naît la confiance, et de la confiance nous vient le pouvoir de saisir la force de Dieu, qui emplit notre âme jusqu'à la certitude absolue de posséder la force. On dit de l'âme qu'elle se souvient du passé, qu'elle connaît le présent et peut prévoir l'avenir. C'est qu'elle est à l'image de Dieu! Bien avant l'homme! Elle est l'énergie de Dieu! Et puisqu'elle est en nous pour garder ce contact avec le divin, c'est que le divin est en chacun de nous! Et si Dieu est en nous, nous sommes Dieu!

Albert avala une autre gorgée et se saisit de la bouteille de rhum pour en remplir sa tasse. Il ne savait plus que croire. Illumination ou blasphème? Mais les paroles du prêtre trouvaient leur place dans sa tête. Il désirait ardemment que Laberge ait raison, et il réalisait que plus il le désirait, plus il comprenait le sens de ses mots.

— C'est difficile à expliquer, Albert. Je ne veux pas sombrer dans les détails, mais ce que je sais, c'est que si je veux vraiment faire quelque chose, comme ce que j'ai fait pour protéger ta maison, je n'ai qu'à me convaincre que je peux le faire et le voir en train de se réaliser. Je peux laisser les forces de la nature entrer en moi et je peux les utiliser à bon escient, dans un but commun, le but de faire le bien et d'aider mes semblables. Cette façon d'utiliser les forces de Dieu et de la nature se nomme la théurgie. C'est une force de la pensée. On la connaît aussi sous le nom de magie blanche.

Laberge leur servit une nouvelle rasade de rhum. Il vit le trouble dans le regard de son compagnon.

— Tu ne dis rien, Albert? À quoi penses-tu?

— Vous savez, certaines pensées s'expriment avec des mots, d'autres à travers le silence seulement. Je préfère vous écouter pour l'instant. Cela m'aide à comprendre.

— Mais il y a la magie, continua Laberge, tout comme il y a l'homme. Tel l'esprit de l'homme, la magie est divisible et peut donc être utilisée de différentes façons. Certains hommes, comme le docteur Black, n'hésitent pas

à utiliser les dons qu'ils ont reçus du Tout-Puissant pour se retourner contre lui. Ils cultivent la connaissance jusqu'à une maîtrise quasi parfaite. Ils sont des sacrilèges, puisqu'ils exploitent à leur seule fin la capacité qu'ils ont de contrôler les forces de la nature. On dit de ces hommes qu'ils pratiquent la goétie ou, si tu préfères, la magie noire.

— Ainsi, dit Albert, Black est un sorcier, et vous êtes un magicien!

Cette déclaration fit frémir Laberge. Qu'il était ardu d'expliquer ce qui n'aurait jamais dû être dit…

— Il n'est pas question de magicien ou de sorcier. Il est question de l'éternelle lutte du bien contre le mal. De la lumière contre les ténèbres. Le mal peut adopter la forme de nombreux visages. Et celui de l'homme est un de ses préférés. Il en est ainsi depuis le début des temps. J'essaie juste de combattre le mal et de rétablir une certaine cohérence dans un monde imparfait. C'est dans ce but que l'on m'a formé.

Albert fixait sa tasse de rhum, presque trop gêné pour regarder le curé en face. Il savait que l'autre le surveillait et qu'il attendait qu'il pose sa prochaine question.

— Pardonnez mon ignorance, dit-il enfin, mais j'ai peine à croire que ces secrets furent conservés aussi longtemps sans que personne ne les mette au jour. Le but des hommes pratiquant la magie noire, ou la goétie, ne serait-il pas justement de divulguer à tous votre existence et vos pratiques?

— Il ne serait pas dans leur intérêt de faire ça, Albert. Ils se découvriraient du même coup. Et la plupart préfèrent de loin opérer dans l'ombre. Sauf quelques spécimens comme celui qui nous préoccupe présentement. Black n'est pas seulement en possession de forces qui dépassent son propre entendement, il est aussi fou à lier et extrêmement dangereux. Et qui plus est, il pense réellement.

— Il pense réellement?

— Tout à fait.

— Que voulez-vous dire?

Laberge prit le temps de sourire et d'avaler une autre gorgée de rhum avant de répondre.

— Penser réellement, c'est d'abord savoir comment penser et sur quoi penser. La pensée est une grande force, un instrument que Dieu a donné à l'homme afin qu'il puisse devenir un créateur, comme lui. En vérité, l'homme qui pense réellement peut toucher toutes sortes de créatures, de matériaux

ou de quintessences, dans les mondes physique, divin ou infernal. La pensée est un outil créateur! Celui qui en fait fi peut être détruit par elle. Une chose primordiale, Albert, est d'être conscient. Ce que tu souhaites, ou ce sur quoi tu travailles, ce que tu penses, se doit d'être bon, non seulement pour toi mais pour le monde entier. Et c'est là qu'entre en jeu la nature de l'homme. Car l'homme qui pense réellement possède aussi une réelle nature. Et puisque la nature humaine n'est pas encore très évoluée, la première chose que l'homme souhaite quand on lui révèle certains moyens ou possibilités, c'est de les utiliser à son seul profit de façon égoïste. C'est là que réside le danger. C'est pour cette raison que les initiés préfèrent garder le silence sur la question du pouvoir de la pensée, et ne faire des révélations qu'à des disciples dont ils connaissent l'engagement et la maîtrise. Chacun possède au fond de lui-même certains pouvoirs que la nature lui a donnés. Et grâce à ces pouvoirs, chaque homme est l'artisan de sa propre destinée. Tôt ou tard, l'homme doit subir les conséquences de ce qu'il fait à l'encontre du bien de l'humanité.

— On pourrait vous qualifier d'extrémiste, affirma Albert, fort sérieux.

Faisant mine de ne point l'avoir entendu, Laberge continua sur sa lancée.

— Jésus a dit : « Le Prince de ce monde vient, et rien de ce qui est en moi ne lui appartient. » Cela signifie que le Diable – le Prince de ce monde –, distribue ses richesses à ceux qui se mettent à son service. Jésus ne tenait absolument rien de lui. Il ne lui devait rien, il était libre. Je veux en venir au fait que si Black pactise avec le Prince, il devra lui céder sa liberté et sa vie. Et il entraînera des innocents avec lui.

Albert secoua la tête. Il s'empara de nouveau de la bouteille de rhum pour les resservir, lui et son compagnon.

— Mais pourquoi vous? Pourquoi lui? Pourquoi certains hommes naissent-ils avec ce don ou cette ouverture sur les forces de la pensée? Et pourquoi certains sentent-ils l'irrésistible besoin de l'exploiter dans le but de faire le mal plutôt que le bien?

— Je t'ai dit tout à l'heure que cela ne relevait pas de la compréhension de l'homme, même si cela prend racine dans sa propre nature. Mais je vais te donner des exemples plus concrets.

Le rhum rendait Laberge plus volubile. Il discourait presque avec enthousiasme d'un sujet tout à la fois complexe et délicat.

— Tu connais sûrement Louis Cyr29, l'homme fort né non loin d'ici.

— Qui ne le connaît pas! Je l'ai même déjà vu, je n'étais qu'un enfant.

— D'où pouvait-il bien détenir pareille force? D'accord, on peut dire que vu sa taille et son poids c'était dans la mesure du possible. Tu te souviens de son record au dévissé?

— Plus de 200 livres, à coup sûr.

— En fait, 273 ¼ livres, pour être exact. Or, Cyr pesant lui-même 365 livres, son propre poids contrebalançait celui de l'haltère qu'il dévissait, ce qui lui permettait de maintenir la charge dans l'équilibre nécessaire.

Albert leva l'index de la main droite pour appeler une pause. Le rhum commençait à vouloir lui donner plus de mots en bouche qu'à l'accoutumée.

— Vous savez que depuis toujours, dit-il en étalant du coup son savoir bien caché, on considère comme étant très fort un homme qui peut lever à bout de bras et d'une seule main une charge égale à sa propre pesanteur.

— Exact, Albert! s'écria le curé, enthousiaste. Donc, l'équilibre avec lequel il faut maintenir un poids lourd dans les airs est d'autant plus difficile si la différence entre la pesanteur de l'homme fort et celle du poids à dévisser est plus grande!

— Mais que me chantez-vous là?

— Qu'un homme moins lourd que son haltère serait théoriquement incapable de réussir un dévissé et de maintenir pareille pesanteur plus de trois secondes dans les airs!

— Mais pour l'amour de Dieu, où voulez-vous en venir?

— Victor Delamarre.

— Quoi?

— J'ai dit : Victor Delamarre30.

— Delamarre est l'homme le plus fort au monde. Il n'y a aucun doute. Personne ne peut se mesurer à lui.

— J'étais là, Albert, dit Laberge, excité comme un enfant. J'étais à l'auditorium de Québec il y a trois ans, et je l'ai vu!

Albert s'avança sur le bout de sa chaise en s'appuyant sur la table.

— Vous avez vraiment vu Delamarre dans une de ses exhibitions?

— Bien sûr que je l'ai vu! Et j'ai même déjà eu l'occasion de discuter avec lui alors qu'il était policier à Montréal.

— Comment ça?

— Je l'ai rencontré lors d'une visite au frère André à l'Oratoire. Le frère André est très ami avec Delamarre. Ce dernier étant en poste à Côte-des-

Neiges à ce moment-là, il accompagnait souvent le bon frère le soir entre le Collège de la Côte-des-Neiges et l'Oratoire Saint-Joseph. C'est lui qui me l'a présenté. Tu sais que Delamarre est convaincu qu'il détient sa grande force directement de Dieu, comme Samson! Et de plus, il est très pieux. Jamais il ne paraît en public pour une démonstration sans sa médaille scapulaire.

— Mais parlez-moi de l'exhibition à Québec, le coupa Albert.

— Eh bien, mon vieux, plusieurs témoins pourraient confirmer mes dires. Jamais je n'aurais pu imaginer que la force d'un être humain puisse accomplir pareils prodiges. De ce que je me souviens, et qui m'a le plus frappé, c'est qu'avant de commencer, il s'est avancé au bord de l'estrade et a tracé le signe de la croix avec force et recueillement. Je te jure, Albert, jamais signe de croix ne fut autant applaudi. C'était la folie dans l'auditorium.

— Mais qu'est-ce qu'il a fait ensuite?

— Il a bien sûr exécuté son fameux dévissé avec l'haltère de 309 ½ livres. Et plusieurs autres soulevés avec différents poids.

— Il a fait le tour du cheval?

— Pour sûr! Un énorme cheval de trait de 1200 livres! Ils ont attelé Delamarre à l'animal et il est grimpé dans le poteau! Et après, il a répété l'exploit avec une automobile de 2260 livres! Tu te rends compte! Il a soulevé la voiture accrochée à lui et a monté avec dans une échelle d'acier aux barreaux rapprochés. C'était incroyable! C'était tout simplement un exemple des caprices de Dieu. C'est ce que j'essaie de te faire comprendre, Albert. Pourquoi Delamarre, qui mesure 5 pieds et 8 pouces et pèse 155 livres, est-il capable de pareilles merveilles? C'est un mystère. Ou un message. Au même titre que je suis doté d'un lien étroit avec la nature en ce qui a trait à l'esprit, cet homme est doté d'un pouvoir physique naturel extraordinaire. Et on ne peut en connaître la raison. Il a cultivé son pouvoir, s'y est exercé, et démontre à qui veut l'accepter la puissance de Dieu. En trois mots, il pense réellement. Et je fais de même. Sauf que pour le bien de la collectivité, et pour mieux servir Dieu, je me dois de rester dans l'ombre. Tu saisis?

Albert acquiesça d'un signe de tête, soudain effrayé de trop bien comprendre. Puis il vida sa tasse avant de la déposer sur la table. Laberge allait lui demander de l'aider à se débarrasser de Black. Malgré tout l'alcool qu'il venait d'ingurgiter, une peur panique l'envahit. Il dut joindre ses mains

pour les empêcher de trembler.

Ce n'était pas comme se battre contre un homme.

Ce n'était pas comme retenir un cheval qui refuse de se faire ferrer.

C'était affronter quelqu'un qui possédait des armes puissantes et invisibles contre lesquelles il ne connaissait aucune parade. Devant qui il ne saurait que faire.

— Je suis là, Albert, intervint le curé, et je ne le laisserai pas te faire de mal.

L'autre se leva d'un bond, convaincu que Laberge avait lu en lui.

— Je n'ai pas à être mêlé à tout ça, dit-il d'une voix forte. Je n'ai rien à voir dans vos histoires! Pourquoi est-ce qu'il est venu ici d'abord? J'ai une vie rangée, moi. Je travaille pour faire vivre ma famille et je n'ai rien fait à Black. Je n'ai pas envie qu'il s'acharne sur moi jusqu'à ce qu'il fasse de mes enfants des orphelins. Ma femme a déjà perdu un mari, et je n'ai pas l'intention d'être le deuxième.

Laberge se leva à son tour.

— Écoute-moi, s'il te plaît! Et arrête de te lamenter comme une fillette qui a peur de son ombre!

Le poing d'Albert s'abattit violemment sur la table.

— Je ne suis pas une fillette.

— Bon d'accord, je veux bien le croire. Et pardonne mon caractère impétueux. C'est dans ma nature.

— Je peux comprendre.

Le curé respira profondément avant de continuer.

— Tu sais, Albert, dans la vie, aussi rangée soit-elle, il faut parfois regarder au-delà des limites de son terrain. L'univers ne s'y termine pas. Il n'y a pas que ta ferme, il n'y a pas que ton village, il n'y a pas que ta famille, et plus encore, il n'y a pas que toi. Il faut parfois savoir réfléchir, prendre conscience, soupeser le pour et le contre, le bien et le mal. Au cours des dernières années, j'ai parcouru le monde afin d'en sonder les limites, d'en apprendre les coutumes et d'en connaître les secrets.

Laberge prit un coffret de bois sur une bibliothèque basse et le déposa sur la table.

— Assieds-toi s'il te plaît, dit-il à Albert en lui indiquant la chaise d'un geste de la main.

L'autre s'exécuta sans rien dire.

— T'es-tu déjà demandé ce qu'il y avait ailleurs? questionna le curé le plus sérieusement du monde.

— Possible.

— T'est-il déjà arrivé de répondre à une question en utilisant plus d'un mot?

— *Verbum sat sapienti*[31], dit alors Albert à voix basse et presque sans accent.

Laberge parut surpris, mais il se ressaisit rapidement. Son visage s'illumina d'un large sourire.

— Bon! Enfin! Je savais qu'à force de creuser on finirait par trouver de l'eau! *At spes non fracta*[32]!

Un léger sourire parvint finalement à se frayer un chemin au travers du visage d'Albert Viau. Laberge parut rassuré.

— Je vais te montrer des photos, dit-il, de choses dont tu n'as jamais entendu parler. La Terre, mon ami, malgré son immensité, ne reste qu'un grain de sable dans l'univers. Et une toute petite carte à jouer entre les mains de Dieu.

Albert se pencha sur la première photo que Laberge déposa devant lui.

— Mais qu'est-ce que… Est-ce que c'est vous? demanda-t-il avec stupéfaction.

— C'est bien moi. Je suis un peu loin mais… c'est moi. Cette photo fut prise au Caire en Égypte. Devant le Sphinx. C'est la statue colossale que tu peux voir derrière moi. Elle représente un lion à tête d'homme, en position couchée. Tu peux voir l'une des pyramides derrière lui. Ces monuments furent érigés par les Égyptiens, il y a plus de cinq mille ans.

Laberge jeta d'autres photos sur la table.

— Et voici Rome et la Terre Sainte. Jérusalem, les ruines de Capharnaüm, la Turquie…

— Pourquoi me montrez-vous toutes ces photos? l'interrompit Albert sans masquer son étonnement.

— Parce que je veux que tu comprennes qu'il y a autre chose que Sainte-Clotilde. Que des empires se sont bâtis et se sont écroulés ailleurs dans le monde. Et que si des hommes ont eu le pouvoir de faire chuter des empires, l'homme qui se trouve ici peut causer un tort considérable aux gens de cette région. Car le pouvoir est ce qu'il cherche. S'il est ici, c'est dans le but de parfaire sa maîtrise des forces qu'il manipule. Et je n'ai nullement le projet

de rester les bras croisés à le regarder dévaster ce coin de pays par pur plaisir. Tu dois m'aider, Albert. J'ai besoin de toi. Il faut le pousser à commettre des erreurs, à perdre le contrôle. Je ferai tout ce qu'il faut pour le mettre hors d'état de nuire. C'est ma mission.

— Vous me surprenez, monsieur le curé, dit Albert. Vous n'avez plus à me prouver votre valeur. Je n'avais jamais entrevu les hommes de Dieu comme des anges exterminateurs.

— *Omnia bona bonis*[33].

— Évidemment.

— Il faut monter les gens du village contre lui. Sa clientèle doit être réduite à zéro. Les gens doivent l'éviter. Il faut l'amener à perdre patience. Cet homme est un déséquilibré.

— Et vous voulez lui faire perdre le peu d'équilibre qu'il a!

— Justement. Et lorsque ce jour viendra, je serai prêt à l'affronter.

— C'est de la démence, murmura Albert en se levant. Je dois rentrer chez moi.

— Il est le démon, Albert. Réfléchis bien. Je te demande ton aide au nom de tous les tiens. Pense à la grandeur du monde, à la grandeur de Dieu. Tu n'es pas tenu d'être petit. Nous avons tous un rôle à jouer, et il peut nous tarder parfois à en saisir le sens.

— J'ai… j'ai besoin de temps, dit Albert en gagnant la porte.

Il quitta précipitamment sans même dire bonsoir au curé.

Laberge éteignit les lampes et monta à l'étage.

Il contempla le ciel noir et sans lune à travers la fenêtre pendant quelques instants avant de tirer le store.

Pour combattre le sentiment de solitude qui l'envahissait, il récita pour lui-même d'une voix mélancolique les vers de la poète grecque Sapho.

« La nuit est à mi-chemin.

La lune et les Pléiades se sont couchées.

Et je gis dans mon lit… seul. »

14

Les jours s'écoulèrent. Puis les semaines et les mois.

Les habitants du Québec profitèrent en cette année 1925 d'un été exceptionnel.

Soleil, chaleur et cieux clairs, d'un bleu immaculé, furent les principales données du résumé qu'on eût pu faire pour qualifier la belle saison.

La rivière avait atteint son plus bas niveau des vingt-cinq dernières années et les oiseaux pouvaient par endroits se poser sur le roc chauffé de son lit.

Albert Viau était appuyé sur la rambarde du pont et regardait ses enfants jouer dans l'eau quelques mètres plus bas.

Arthur, les pantalons roulés à mi-jambes, surveillait de près Léo et Valérie qui s'éclaboussaient à qui mieux mieux dans un bassin naturel à même le roc.

Albert sursauta légèrement lorsque John Dwyer lui posa la main sur l'épaule.

— Bon dimanche, Albert, dit-il simplement.

— Je ne t'ai pas entendu arriver.

— Pas étonnant, tu sembles à cent lieues d'ici.

— Je réfléchissais un peu.

— Que d'inquiétude dans cette réflexion! Qu'est-ce que tu regardes? demanda John en montrant du doigt le cahier qu'Albert avait dans les mains.

— C'est le catalogue de *sleighs* de P.T. Légaré, répondit Albert tout en tendant le document à John.

La couverture en couleurs montrait un traîneau tiré par un cheval, dans lequel prenait place un couple. À l'arrière-plan se dessinait une maison à la cheminée fumante. Le ciel d'un bleu intense et les sapins chargés de neige évoquaient une magnifique journée.

— Aurais-tu des projets d'achat pour cet hiver?

Albert esquissa un sourire ennuyé.

— Je ne fais que regarder. Quant à pouvoir se payer une *sleigh*, c'est une autre histoire. Au fond, je fais comme Emma. À la différence que ce sont les robes et les chapeaux dans le catalogue de Dupuis Frères qu'elle regarde.

John sourit à son tour en hochant la tête.

— Tu n'as jamais cherché du côté de la Canada Carriage? s'informa-t-il.

— C'est une compagnie anglaise…

— Et qu'est-ce que tu as contre les Anglais?

Les hommes éclatèrent de rire en se tapant sur l'épaule.

— Il y a aussi la Dominion Carriage à Montréal, continua Albert.

— Mais là tu te contredis! lança John à la blague. N'est-ce pas encore une compagnie de damnés exploiteurs anglais?

— Plus maintenant, rétorqua Albert. P.T. Légaré a acheté cette usine.

Ils rirent de bon cœur une fois de plus, avant d'être de nouveau submergés par l'angoisse de leur regard.

Albert reprit le catalogue que John lui tendait avant de se tourner vers la rivière.

Puis changeant carrément de sujet, Albert dit d'un ton sombre :

— Je dois conduire le curé à la gare Holton[34] tout à l'heure.

— Il va à Valleyfield?

— Oui.

— Et pourquoi part-il?

— Je n'en sais rien. Ou plutôt, je me doute qu'il y ait un rapport avec Black. Mais il ne m'a rien dit. Je ne sais même pas combien de jours il sera absent. Il m'a simplement confié qu'un curé viendrait dire la messe du matin pendant son absence et qu'il téléphonerait au magasin pour me faire savoir l'heure et le jour de son retour.

— Humm… marmonna John entre les dents qui lui restaient. Je vois qu'il n'y a rien à l'épreuve de l'évêché. Je devrais peut-être me convertir.

Assailli par l'envie de lui poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis longtemps, Albert se tourna vers son ami. Il jugeait le moment opportun.

— Je peux te poser une question, John?

— *Go ahead*[35].

— Pourquoi évites-tu toujours non seulement l'homme, mais aussi le sujet, quand il est question de William Black? Pourquoi est-ce impossible de

parler de ce maudit docteur avec toi?

Albert avait lancé sa question sur un ton légèrement impatient, ce qui surprit John.

Ce dernier le dévisagea longuement avant de répondre.

— *I don't like him. That's all you need to know*[36].

— C'est donc qu'il y a autre chose que je devrais savoir et que tu refuses de me révéler.

— Je ne l'aime pas, c'est tout! Qu'est-ce que je peux te dire de plus? C'est le démon! *The man is evil, God damn it! Don't you understand*[37]*?*

Albert s'appuya à la rambarde du pont. En bas, les enfants continuaient de jouer dans l'eau, capturant de petites écrevisses et poussant des cris devant les tentatives désespérées de celles-ci pour s'échapper.

John s'accouda tout près de son ami.

— J'ai entendu dire que ton curé ne se privait pas de salir la réputation du docteur à chaque fois qu'il en avait l'occasion.

— C'est à peine s'il ne le descend pas du haut de la chaire le dimanche pendant la grand-messe.

— Et il semblerait que ses efforts soient récompensés. Si tu veux mon avis, les gens ont délaissé le docteur durant l'été. Ils n'ont plus recours à ses services.

— Tu l'évites peut-être, mais tu ne le quittes pas des yeux pour autant.

— Un homme n'est jamais trop prudent.

— Le curé devrait prendre exemple sur toi, enchaîna Albert. Il risque de se mettre les pieds dans les plats.

— Tout ça ressemble trop à un plan bien organisé. Je me demande ce que ton curé manigance.

— Arrête de toujours dire que c'est mon curé, lui lança Albert en riant.

— Que veux-tu? Selon les prêtres catholiques, je suis pire que le Diable! Je suis un Anglais et un protestant!

Albert rit bruyamment à la blague de son ami.

— Le curé Laberge ne voit pas les choses de cette façon. Il est… différent.

— *If you say so*[38].

Albert et John gardèrent le silence pendant un bon moment. C'est ce dernier qui finit par ouvrir la bouche.

— J'aurais aimé avoir une famille… murmura-t-il comme pour lui-même en regardant les enfants qui s'amusaient dans le lit asséché de la rivière.

— Qu'est-ce qui t'en a empêché?

Une fois de plus, John mit du temps avant de répondre.

— *Sometimes… things happen*[39].

— Mais qu'est-ce qui est arrivé, John? demanda Albert d'une voix tremblante d'inquiétude.

— Je vais marcher un peu, dit Dwyer, résigné au sort que la vie lui avait réservé. Il fait tellement beau aujourd'hui.

Le lendemain, en fin de journée, John Dwyer poussa la porte du magasin général pour tomber nez à nez avec William Black. Il baissa aussitôt les yeux et passa près de l'homme sans s'arrêter.

En proie à un sentiment confus, Black suivit du regard le nouvel arrivant.

Sa belle assurance du début, tout comme le charme qu'il opérait à son arrivée à Sainte-Clotilde, l'abandonnaient.

L'agressivité qui se dégageait de lui face à cette situation n'avait fait que l'isoler encore plus. Black n'arrivait pas à croire que le curé fût parvenu si subtilement à monter les citoyens de la paroisse contre lui. Au fond, il écumait de rage bien qu'il fît tout son possible pour le cacher. Son attitude avait changé, les gens le craignaient.

Black avait laissé couler le temps et les événements. Il s'était concentré sur l'étude de l'*Agrippa* et sur des expériences qui l'avaient transformé. Le pouvoir acquis tranquillement grâce au livre noir l'avait aveuglé au point de ne pas flairer le piège que le curé lui avait tendu. Il s'y était jeté tête baissée et ne pouvait maintenant que contempler l'étendue des dégâts.

Alors qu'il regardait, impassible, les gens aller et venir dans le magasin et le bureau de poste, il songea à un nouveau départ, une nouvelle fuite.

Oui, il devrait de nouveau partir avant de trop attirer l'attention.

Mais pas avant d'avoir remis la monnaie de sa pièce au curé.

Le même vieil homme passa encore devant lui sans le regarder et gagna la porte, un sac à la main.

Au fond du magasin, deux femmes discutaient devant une fenêtre tout en suivant le passant du regard. Black se concentra sur le mouvement de leurs

lèvres, le son de leurs voix. Les mots lui parvinrent soudain aussi clairement que si elles s'étaient trouvées à ses côtés.

— Pas très jasant aujourd'hui le vieux John, dit la première.

— Il faudra peut-être l'appeler monsieur Dwyer à l'avenir pour qu'il nous salue, s'esclaffa la seconde.

L'écho de son rire se répercuta dans l'esprit de William Black. Celui-ci coupa brutalement le contact qu'il entretenait depuis quelques instants avec les commères.

Un seul mot continua de résonner dans son esprit : Dwyer.

Ce soir-là, John ne parvint à trouver le sommeil qu'après avoir compté les douze coups de minuit que fit carillonner sa vieille horloge « pain d'épice ».

La nuit l'entraîna loin, très loin, aux confins de l'Angleterre d'où il tirait ses origines.

Il marchait d'un pas alerte, guidé par l'assurance de ses vingt ans, sans toutefois reconnaître la ville dans laquelle il se trouvait. Il était en Angleterre, c'était la seule certitude qui emplissait son âme pour l'instant.

John avait conscience qu'il rêvait. Mais la douceur d'avoir retrouvé sa jeunesse perdue et d'arpenter les rues d'une ville inconnue le faisait plonger dans ce rêve sans appréhension aucune.

Les gens marchaient dans la ville, revêtus de leurs plus beaux atours, comme en un dimanche baigné du soleil de juillet.

Il s'approcha de la terrasse d'un café, attiré par la beauté d'une jeune inconnue à la robe-tonneau, d'une blancheur immaculée et rehaussée de broderies. Elle était attablée seule, devant une tasse de thé. Fasciné, John continua d'examiner la jeune femme. Elle portait un chapeau à calotte peu profonde et à large bord orné de plumes d'autruche, tout aussi blanc que sa robe. De magnifiques bottillons blancs cachaient ses jambes jusque sous sa jupe qui lui tombait à la cheville.

John s'approcha et lui demanda la permission de se joindre à elle.

Elle le gratifia d'un large sourire avant d'accepter, découvrant du coup une dentition éclatante et parfaite, enveloppée de lèvres roses et invitantes.

Subjugué par sa beauté, John s'installa en face d'elle. Il y avait longtemps qu'il ne s'était senti aussi bien. Toutes les sombres pensées issues de son enfance malheureuse s'évanouissaient dans ce cadre enchanteur.

Quand le garçon de table déposa devant John une tasse de thé, ce dernier en eut à peine conscience. Le sourire captivant de l'irréelle beauté assise devant lui attirait toute son attention.

Tout semblait simple, facile. La bonne humeur et la joie de vivre irradiaient dans la nature environnante, sur laquelle se détachaient de vertes collines jalonnées d'arbres sains.

Ils burent le thé en discutant de tout et de rien, échangeant des mots chargés d'émotion et teintés de séduction.

Jamais John Dwyer n'avait éprouvé sentiment si fort. Il aimait. Il aimait la vie, il aimait la femme en face de lui, il acceptait volontiers le rôle que lui confiait ce rêve si doux. Un rôle principal et de premier plan, qui lui donnait une chance nouvelle de refaire sa vie telle qu'il aurait aimé qu'elle soit.

Un nuage vint voiler le soleil, jetant une ombre sur le tableau de maître à l'intérieur duquel il était capturé.

Les mots que le serveur lui glissa à l'oreille lui parvinrent comme filtrés à travers un voile.

— *Is everything at your convenience, Mr. Dwyer*[40]*?*

John, qui n'avait pas encore jeté le moindre regard au garçon, se tourna enfin vers lui.

Lorsqu'il reconnut William Black, son sourire s'effaça aussitôt.

— Vous!

— Oui, moi! Croyais-tu vraiment que ton esprit tordu était capable à lui seul de produire un aussi beau rêve? Tu avais besoin d'aide, mon pauvre ami!

Black éclata d'un rire cynique qui glaça John.

Le décor semblait maintenant figé dans le temps et dans l'espace. Plus personne ne bougeait, plus un oiseau ne chantait. Le vent ne soufflait plus, immobilisant la nature tel un gigantesque fossile pétrifié par les millénaires. La jeune femme à la robe blanche, quelques instants plus tôt si belle et pleine de vie, était maintenant réduite à l'état de cadavre.

Dwyer se leva d'un bond en repoussant sa chaise qui se renversa sans émettre le moindre bruit.

Un silence oppressant régnait sur ce monde irréel. John fut secoué de

tremblements et sa tête se mit à tourner. Il fit maladroitement quelques pas de côté avant de s'écraser au sol et de renverser table et chaises qui se trouvaient sur son chemin. Sans se relever, il recula en s'aidant de ses pieds et de ses mains jusqu'à ce qu'il rencontre un mur contre lequel il s'adossa. De nouvelles secousses s'emparèrent de lui et son cœur se souleva, provoquant une violente envie de vomir qu'il réprima à grand mal.

— Ne vomis surtout pas, John, ironisa Black en s'approchant de lui. Cela ne ferait que retarder les effets du poison que tu viens de boire et te plonger dans de plus longues souffrances que celles qui te sont destinées. Tu ne voudrais pas souffrir inutilement, n'est-ce pas? Ce serait dommage et je pourrais presque en avoir des remords de conscience!

John tentait désespérément de reprendre le contrôle sur lui-même, mais sans grand succès. Son regard s'arrêta sur ses mains qui reprenaient peu à peu leur aspect habituel, celles d'un homme âgé, usé par le temps et les frustrations d'une vie qui lui avait tout enlevé.

Autour, tout se mit soudain à se dégrader, comme si le temps rattrapait en quelques instants les années accordées à l'homme qui luttait de toutes ses forces pour rester conscient.

— Je n'aurais jamais cru possible qu'il puisse encore y avoir un Dwyer enraciné dans ce coin de pays, reprit Black.

Après voir gratté une allumette, il mit le feu à la robe de la belle inconnue.

— Il vaut mieux l'incinérer, poursuivit-il, tu ne supporterais pas de la voir vieillir.

Le feu consuma rapidement le corps de la jeune fille dans un silence toujours aussi lourd. Aucune chaleur n'émanait du brasier. Black en approcha ses mains jusqu'à ce qu'elles soient léchées par les flammes.

— C'est fou ce que l'on peut faire en rêve! s'exclama-t-il.

Puis il ramassa la tasse dans laquelle John avait bu quelques instants auparavant.

— Regarde ce que tu as ingurgité, dit-il avec douceur avant de vider le fond de la tasse devant John. Un filet de liquide noir et épais s'en écoula jusque sur le plancher de bois de la terrasse qui continuait de se détériorer rapidement.

Black expliqua :

— C'est un poison contre lequel il n'existe aucun antidote. Un poison qui

comporte tout ce que représente la vie : la souffrance, la maladie, le vieillissement et l'inévitable mort, contre laquelle il n'y a aucun remède. C'est malheureusement le destin qui t'attend. Accepte-le.

Les gens qui avaient jusque-là peuplé cette ville imaginaire s'écroulaient les uns après les autres, semant les rues abandonnées de tas d'os et de cendres mêlés à des lambeaux de vêtements.

John essayait de parler, mais il en était incapable. Il continuait d'être secoué de tremblements et de violentes quintes de toux qui lui arrachaient toute son énergie. Une fulgurante douleur à l'estomac parvint à lui tirer un cri qu'il ne tenta même pas de réprimer.

Affichant un sourire carnassier, Black reprit son monologue.

— Tu sais que tu es le deuxième Dwyer que je suis dans l'obligation d'éliminer? Eh oui, j'ai disposé du premier en Grande-Bretagne, afin de retrouver l'*Agrippa*. Et je suis bien forcé de t'éliminer maintenant, tu ne m'en laisses pas le choix, au cas où il te viendrait à l'esprit d'aider certaines personnes qui voudraient me le reprendre.

Dwyer attrapa soudain Black par la manche de son veston. Il serra les dents pour arriver à parler.

— Ce livre a détruit ma vie, dit-il en pesant chacun de ses mots, je souhaite qu'il fasse de même pour toi! Je l'ai vu me prendre mon père et faire de moi un orphelin! Qu'il prenne donc ton âme, si cela n'est déjà fait, et qu'il la laisse rôtir en enfer!

Une nouvelle quinte de toux l'empêcha de poursuivre. Il se laissa retomber contre le mur du bâtiment qui menaçait à tout instant de s'effondrer sous l'effet accéléré du passage du temps.

— Je vois, dit Black. Tu étais là lorsque le livre noir fut enseveli dans la crypte de l'église St. Matthew. C'était ton père…

— C'était mon père! hurla John en s'affalant sur le dos. C'était mon père!

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le visage de William Black emplissait le ciel gris de ce décor cauchemardesque. Soudain, le silence sépulcral fut rompu par le rire cruel de Black, dont la voix menaçante retentit une dernière fois.

— Tu tiens à ce que j'aille en enfer, Dwyer? lança-t-il du fond d'une bouche gigantesque qui couvrait le ciel. Alors, après toi!

Le cri que lui arracha la douleur le tira du sommeil.

John se redressa dans son lit sans s'arrêter de crier. Lorsque la voix lui manqua, l'air refusant d'entrer dans ses poumons, il se laissa retomber sans force.

Il sentit les ténèbres de la nuit l'envahir de leur froideur avant de sombrer dans l'inconscience.

Le soleil se levait au-dessus des arbres, inondant le ciel d'une lueur orangée en cette matinée de septembre. Un fin brouillard laiteux flottait comme soutenu par des attaches invisibles.

Albert adorait ce genre de matin d'automne. Pendant cette saison, la nature adoptait un costume unique qui la transformait de façon irréelle en un monde étranger. Rien ne pouvait se comparer à l'automne. Alors qu'il faisait face au soleil levant, admirant les couleurs qui composaient cette fresque géante dans laquelle il se trouvait, Albert respira à fond pour goûter la pureté de cet air qu'il aimait tant. Il souhaita un moment que ce calme délicieux puisse l'habiter pour toujours.

Sa raison lui intima l'ordre d'amorcer sa journée. Il tira de sa poche la solide Waltham, qui ne le quittait jamais, pour vérifier l'heure. John était en retard.

D'un pas aisé, Albert atteignit le bout de la grange, là où le chemin prenait naissance pour descendre jusqu'à la route. De cette position, il pouvait voir la petite maison où son ami habitait, juste de l'autre côté de la route.

Avant de faire demi-tour, il regarda sa propre maison. Une mince fumée s'échappait de la cheminée, témoignant du feu de bois qu'il avait ravivé une fois au cours de la nuit afin de combattre la fraîcheur et l'humidité. Albert tourna les yeux vers la demeure de John. Son inconscient ne l'avait pas trahi. Pas la moindre fumée n'émanait de la cheminée.

Sans attendre, il fonça.

Lorsqu'il atteignit la porte de son voisin, il tourna le loquet et entra en coup de vent. Le froid le cloua sur place au centre de la petite cuisine. Il s'approcha du poêle et le toucha du bout des doigts avant d'y appliquer la

main en entier. L'appareil n'avait pas chauffé depuis un bon moment.

— John? cria-t-il d'une voix nerveuse.

Quelque chose n'allait pas. Albert traversa la cuisine jusqu'à la chambre. Sur le seuil, il se figea de nouveau. John était couché sur le dos au milieu de son lit, ses yeux exorbités fixant le plafond. Ses mains tremblantes et sa respiration râlante stupéfièrent Albert qui mit un moment avant de réagir. Il s'approcha finalement et saisit John par les épaules pour tenter de le calmer. Sa peau était froide et ses lèvres bleuâtres.

— Albert, dit faiblement John entre deux spasmes.

— Ne parle pas, John. Je vais t'emmener à la maison. Tu pourras te réchauffer et Emma va te soigner. J'irai appeler le docteur aussi.

— *Useless*[41]… l'entendit-il murmurer avant qu'il ne glisse dans l'inconscience.

Après qu'Albert eut enroulé John dans une couverture, il le prit dans ses bras et sortit en frappant la porte du pied.

Les rayons orange du soleil qui continuait son ascension l'éblouirent lorsqu'il traversa la route.

Enveloppé de chaudes couvertures, John était couché sur un lit de fortune installé au salon. Sa condition ne s'était guère améliorée et son teint bistré en disait long sur son état. Albert n'aurait jamais cru qu'un visage puisse adopter expression et teinte si inquiétantes.

— Fais-lui avaler cette infusion, conseilla Emma sur un ton chargé d'émotion. Ça lui fera du bien.

La tasse était chaude et un fumet de noisette s'en dégageait.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Albert.

— Un mélange d'herbe de Saint-Jean[42] et d'écorce de racine de noisetier.

Albert fixa sa femme un moment mais n'émit aucun commentaire. Il goûta le breuvage afin d'en vérifier la température et approcha la tasse des lèvres de John.

— Bois un peu, John, murmura-t-il doucement. Ça te soulagera.

— Je… je vais vous laisser, balbutia Emma, visiblement mal à l'aise. Si tu as besoin de moi, Albert, je serai dehors. Je vais jeter un œil sur les

enfants.

— Il faudrait trouver le docteur…

— Si tu veux mon avis, l'interrompit Emma à voix basse, ce ne sera pas nécessaire.

Elle recula jusqu'à l'embrasure de la porte avant de tourner les talons.

Albert avait encore les yeux fixés sur la porte lorsque la faible voix de son ami le tira de sa torpeur.

— Elle a raison, tu sais…

— John! Ne dis pas ça! Ce n'est pas ce qu'elle voulait dire. Bois encore une gorgée.

Dwyer avala la chaude concoction, puis laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

— *Forget the doctor, Albert, I'm dying*[43]. Il faut que je te parle. *I was stupid*[44]. J'aurais dû tout te raconter dès le début, mais mon père m'avait fait promettre… Je vais maintenant briser ma promesse… Mais il y a si longtemps déjà…

— Mais de quoi parles-tu, John? De quelle promesse?

John toussa et fit signe à Albert d'approcher la tasse. L'infusion lui éclaircissait la voix.

— De la promesse que j'ai faite à mon père la nuit où il est mort. Juste après que nous avons enterré dans la crypte de l'église St. Matthew le livre noir que Black a en sa possession.

Albert prit la main de son ami dans la sienne.

— Mais… pourquoi… articula-t-il à grand-peine, ses yeux s'embuant de larmes. Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit? Tu savais depuis le début et tu n'as rien dit!

— Pardonne-moi, mon ami. Mais j'étais lié par le serment et, de plus, qui m'eût cru? Alors, écoute maintenant. Tu dois savoir afin d'être en mesure de détruire ce maudit livre. Black m'a visité en rêve. Il m'a empoisonné. Tu devras être très prudent et trouver de l'aide. C'est sûrement pour cette raison que ce curé est ici, je le sais maintenant…

— Mais qu'est-ce que le livre faisait dans l'église St. Matthew? le coupa Albert.

— C'est mon père… une nuit… en 1855…

Usant ses dernières forces, Dwyer raconta péniblement les événements qui avaient contraint les membres de sa famille à devenir les gardiens de l'*Agrippa* et comment le livre avait été amené au Bas-Canada. Des larmes amères se frayèrent un chemin sur le visage d'Albert lorsque John conclut le récit de cette nuit tragique qui avait gâché non seulement son enfance, mais aussi la vie de l'homme qu'il avait été.

— Il est vrai, dit enfin Albert, que le curé Laberge est ici pour reprendre le livre des mains de Black. Mais je me sens dépassé! trancha-t-il dans un sanglot.

— Peu importe le comment, répondit John, le souffle court et entrecoupé de spasmes. Temps et marées n'attendent personne… Tu dois aider le curé… Il en va de la sécurité d'un grand nombre…

Alors que John n'arrivait plus à parler tellement sa respiration était oppressée, Albert sentit la colère s'accroître en lui comme la fureur d'une rivière en crue. Ses larmes tombaient sur sa main qui enveloppait celle de son ami.

— Je te jure… articula-t-il avec difficulté entre ses lèvres serrées par l'émotion.

John s'éteignit dans un dernier souffle.

Albert sentit lentement sa main se relâcher dans la sienne.

Au même moment, le soleil s'arracha au nuage qui le recouvrait pour inonder la pièce d'une chaude lumière rougeâtre.

Et à cet instant précis, une seule pensée occupait l'esprit d'Albert Viau : il aiderait le curé à se débarrasser de William Black.

Il remonta la couverture sur le visage de John. Puis il se leva et salua son ami d'un signe de croix.

Il quitta la pièce en essuyant de son mouchoir les larmes qui mouillaient son visage.

15

Albert sauta de son étalon noir pour atterrir lourdement sur le sol.

Ayant éprouvé le besoin de se retrouver seul, l'homme avait enfourché son cheval pour ensuite s'enfoncer dans la forêt. En longeant la rivière quelques minutes plus tôt, il avait lancé sa monture au galop comme pour tenter de perdre derrière lui la vision de John mourant dans ses bras, qui le pourchassait sans relâche.

Il s'abreuva à une source naturelle, puis se jeta de l'eau glacée à la figure, dans l'espoir de réveiller l'homme confiant et sûr de lui qu'il était à peine quelques mois auparavant.

Il revint vers son cheval et lui caressa l'encolure.

— Si au moins tu pouvais m'aider, lui dit-il sur un ton de reproche.

L'animal s'appuya contre la poitrine de son maître et le poussa doucement, comme pour tenter de lui expliquer qu'au fond, il faisait de son mieux.

Albert était conscient qu'il délaissait sa femme et ses enfants. Même présent, il semblait absent. Emma ne disait rien, elle encaissait en silence. Pour l'instant du moins.

Tout cela était allé trop loin. Il ne trouverait jamais la paix avec Black dans les parages. L'homme devait quitter la région avec son livre maudit ou disparaître avec si cela s'avérait nécessaire.

Jamais Albert n'avait éprouvé un sentiment de vengeance aussi fort.

Il bondit sur le dos du cheval et l'éperonna. Surprise, la bête se cabra un instant sur ses pattes arrière avant de foncer droit vers la rivière. Ils descendirent vers le lit desséché pour traverser à gué.

Une fois de l'autre côté, Albert donna des rênes et cria avec furie pour remettre son cheval au galop dans la plaine qui les séparait du village.

Il n'eut d'autre choix que de se pencher en avant, pour compenser l'accélération du puissant étalon.

Albert poussa la porte du magasin général et entra sans même saluer. L'expression farouche de son visage parlait plus que cent voix réunies. Il songeait à John, abandonné depuis deux jours dans l'humidité du charnier.

Une jeune femme sortit du bureau de poste et vint lui remettre un papier. Celui-ci disait simplement : « Gare Holton, vendredi, trois heures ».

— C'est de monsieur le curé, dit la jeune fille. Il vous demande de venir le chercher demain.

— J'ai du courrier?

— Non.

Il fit demi-tour et prit la sortie.

Personne n'osa l'interpeller.

Le lendemain, le curé Laberge descendit sur le quai de la gare Holton à quatorze heures cinquante.

Alphonse Chevigny, le chef de gare, le salua de loin et le curé lui rendit son salut.

Laberge se dirigea vers la tête du train. À peine l'eut-il dépassée qu'un sentiment hostile envahit son esprit comme les ténèbres à la tombée de la nuit. Il tourna la tête et aperçut William Black de l'autre côté de la voie ferrée.

— Vous êtes donc de retour parmi nous, monsieur le curé, articula le docteur d'une voix hargneuse. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis heureux de vous revoir.

Laberge avait entendu les propos de Black aussi bien que si ce dernier s'était trouvé à ses côtés. Le son portait dans l'air d'une façon inhabituelle. À n'en pas douter, Black usait de magie. Le curé lui répondit sur le même ton.

— Je ne croyais pas vous avoir manqué autant!

Le sarcasme fit ricaner Black qui jeta :

— Je suis pourtant certain que votre absence en aura affecté plus d'un, bien avant moi.

— Que voulez-vous dire?

— Que ma patience a des limites. Et que vous avez fini de vous moquer de moi.

— Des menaces, monsieur? Je sens un soupçon d'agressivité dans vos propos.

— Mon agressivité ne prend pas seulement forme dans mes paroles. Je suis un homme d'action qui rend coup pour coup le mal qu'on lui fait.

— Et c'est vous qui parlez de mal?

Les hommes s'observèrent un moment. La tension était palpable d'un côté comme de l'autre de la voie ferrée. Quand Laberge se remit à marcher, l'autre l'imita.

— J'admire la façon dont vous avez protégé la maison sous les arbres près de la rivière. Celle de votre ami Albert. On la croirait presque construite en pierres de lune[45]!

— Cessez, Black! dit soudain Laberge d'un ton plus corrosif. Dites-moi plutôt ce que vous me voulez!

— Je ne veux rien de plus que ce que vous ne voulez vous-même, cher curé. Vous voudriez me voir partir, et rien ne me ferait plus plaisir que de vous voir disparaître. Nous sommes pareils au fond, à la seule différence que vous, il vous faut une robe noire pour vous donner bonne conscience. Je n'ai besoin d'aucun costume, curé! Je fais de ma vie ce que bon me semble!

— Et que faites-vous donc de la vie des autres?

Un sourire insolent illumina le visage de Black.

— Vous le verrez bien assez tôt. Très bientôt… Et vous verrez ce que laisse faire votre Dieu.

— Mon Dieu a fait de moi ce que je suis afin que je puisse aider les autres.

— Et le Dieu que je vénère a fait de moi ce que je suis pour que je sois maître de ma vie!

Laberge s'arrêta. Non seulement Black et lui étaient séparés par la voix ferrée, mais un monde de différences les divisait aussi.

Attiré par le bruit d'un attelage, le curé se tourna vers la route. Il vit Albert Viau qui s'approchait rapidement.

Lorsque Laberge regarda de nouveau vers la voie ferrée, Black avait disparu.

Il retira son chapeau et essuya du revers de sa manche la sueur qui

perlait sur son front.

— Tu es bien silencieux, Albert, risqua le curé Laberge alors qu'ils traversaient le pont pour entrer au village.

— J'aimerais vous parler lorsque nous serons arrivés, si vous avez quelques minutes.

Laberge acquiesça d'un signe de tête sans rien ajouter. Le visage sérieux de son compagnon commençait à l'inquiéter.

Ils n'échangèrent aucune autre parole tout au long du trajet.

Une fois à l'intérieur du presbytère, le curé jeta son sac de voyage dans un coin et invita Albert à s'asseoir.

— Qu'est-ce qui te tracasse, mon ami? lui demanda-t-il en empruntant un ton plein d'assurance, même s'il était loin de se sentir rassuré.

— John Dwyer est mort, monsieur le curé.

— Je ne sais pas quoi te dire… Je sais combien vous étiez proches.

— C'est Black.

— Qu'est-ce que tu me dis là!

Albert garda le silence pendant un moment, puis il se lança dans un résumé des dernières paroles de John. Il conclut en révélant la raison qui avait amené le docteur à se débarrasser de son ami.

— Je comprends tout à présent, dit enfin le curé lorsque Albert eut terminé son récit. Ça explique bien des choses sur la présence de Black ici.

Visiblement en proie à un malaise, Albert se leva. Parvenu au seuil de la porte, il s'arrêta.

— Vous m'avez dit un jour avoir besoin de mon aide pour arrêter Black, dit-il au curé sans se retourner.

— C'est exact.

— Vous n'aurez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse.

Puis il sortit sans rien ajouter.

Saisi d'un profond désespoir, Laberge décida de se tourner vers le rhum.

Le lendemain, peu après la messe du matin, Laberge s'installa dans son fauteuil préféré près de la fenêtre de son bureau. Il déposa sa tasse de café brûlant sur la petite table ronde jouxtant ce fauteuil ancien de style Régence qu'il affectionnait particulièrement. L'angoisse le tenaillait. Un malaise grandissant lui serrait la poitrine jusqu'à influencer sa capacité de penser. Le moment était venu d'agir. Mais comment? Comment amener Black à un affrontement direct sur un terrain neutre sans attirer l'attention de personne? Comment le déjouer? Comment le déposséder de ses pouvoirs? Comment s'emparer du livre et le rendre hors d'état de nuire? Autant de questions qui se bousculaient sans arrêt dans l'esprit du curé. Il ne pouvait pas nier la peur qu'il ressentait jusque dans ses entrailles. Un affrontement avec cet homme ne pouvait avoir que deux issues possibles : la victoire ou la mort. Et Laberge ne voulait pas mourir. Il avait pourtant affronté nombre de situations dangereuses par le passé, des confins de l'Europe de l'Est jusqu'aux rives du Nil, en Égypte.

Chaque fois, il avait eu peur de mourir.

Chaque fois, il avait survécu.

Dieu était sa force, son allié. Chaque fois, il lui avait concédé la victoire. Pouvait-il seulement en être autrement? Sa propre foi lui était défaillante par moments, et il en éprouvait de la honte. Sa peur d'être abandonné par Dieu était aussi forte que sa peur de la mort, ce qui démontrait sans nul doute un manque de foi.

Affecté par la tragédie de sa propre vie, il se prit la tête à deux mains.

Une vie de service, de nomade, de solitaire, sans la douceur des femmes et le rire des enfants. Une vie qu'il vivait comme elle se donnait, sans rien attendre du lendemain, sans même ressasser le passé.

Une voix familière le tira de son apathie.

— Il me tarde, curé, de te voir fouler le sol à mes pieds en me suppliant de t'épargner.

Laberge releva lentement la tête et regarda autour de lui.

La pièce était vide.

Puis, par la fenêtre, il aperçut William Black debout dans l'herbe rase, au milieu du terrain vacant à côté du presbytère. Le curé inspira profondément et se donna le temps de prendre une gorgée de café avant d'entreprendre la conversation.

— Il est impossible de nier tes talents de… communicateur, William.

Certains pourraient même dire que tu as une voix qui porte!

— Cesse donc tes allusions stupides, Édouard! Mais tu permets que je t'appelle Édouard, n'est-ce pas? Au fond, nous sommes de la même race. Le fluide magique coule dans nos veines. Ce qui nous rend tout de même relativement proches l'un de l'autre.

La distance qui séparait les hommes n'avait aucune influence sur la portée de leurs voix. Laberge imaginait ses mots poussés par le vent jusqu'à l'homme à trente mètres de là.

— Le fluide magique coule peut-être dans nos veines, William, mais c'est ce que nous en faisons qui diffère largement.

— Je ne comprends pas pourquoi tu te résignes à cette vie minable de servitude à l'égard de ton Dieu. Tu as beau combattre, qu'est-ce que ça te rapporte, dis-moi? Rien! La seule récompense que ton Dieu semble capable de te donner est ce collet romain que tu portes! Tu combats pour rien, Édouard. Tu te fais duper et tu en redemandes à genoux! Mais qu'est-ce que tu as entre les jambes? Un autre petit cou enveloppé dans un collet romain?

— Arrête! cria Laberge, hors de lui. Tu n'es qu'un pauvre type! Un être abject qui ne retire du plaisir qu'en faisant du mal aux autres. Ma récompense, pauvre minable, je la tire de la jouissance que me procure l'élimination d'hommes dans ton genre!

— Et c'est sûrement la seule jouissance que tu aies jamais connue, pauvre petit curé! À bien y penser, je ne souhaite même pas ton départ. Je préfère que tu restes. Je réglerai moi-même ton cas. Tu ne fais pas le poids, curé! Tu ne fais pas le poids!

Black était furieux. Il ne criait pas, mais sa voix percutante était empreinte d'une haine et d'une animosité telles que Laberge en frissonna d'effroi. Conscient qu'il avait amené l'autre là où il le voulait, le curé renchérit.

— Je suis ton serviteur, William! Quand tu le voudras! On réglera ça entre hommes, face à face, et on verra dans quel sens coule le courant du fluide magique dans la rivière éternelle. Parce que je te jure qu'on y pataugera tous les deux! Et Dieu seul décidera qui de nous s'y noiera.

— Quand j'enverrai ton âme en pâture à tous les démons des enfers, tu verras bien ce que fera ton Dieu pour te venir en aide! Il t'y laissera brûler! Parce que tu n'auras pas été à la hauteur! Demain, à la nuit tombée, je t'attendrai dans la clairière de roc du 2e Rang. Nous aurons tout le temps

pour discuter sans être dérangés.

— Tu peux compter sur moi, lui lança Laberge, les dents serrées. Après notre affrontement de demain, tu ne seras plus qu'un souvenir que je m'efforcerai d'oublier. Et crois-moi, ce ne sera pas difficile.

— Demain, Édouard, tu diras ta dernière messe! À la prochaine, on y chantera un *Requiem* pour toi!

Fou de rage, le curé se leva d'un bond.

Il traversa d'un pas précipité le corridor alors que la voix de Black résonnait en latin autour de lui, chantant l'*Introitus* de la messe des morts de Johannes Ockeghem.

Lorsqu'il sortit sur le perron, les mots cessèrent. Il descendit l'escalier et regarda vers le terrain vacant.

Black avait disparu.

Laberge fonça droit vers le magasin général juste en face de l'église. Une fois à l'intérieur, il demanda la téléphoniste.

— Pour quelle ville, monsieur le curé? s'informa cette dernière avec sa gentillesse coutumière.

— Valleyfield, mademoiselle.

Et il lui donna le numéro de l'évêché.

16

Sur le perron de l'église, à la sortie de la grand-messe, Édouard Laberge attrapa Albert Viau par le bras avant de l'entraîner à part.

— Ce sera pour cette nuit, lui dit-il simplement en le regardant droit dans les yeux.

— Que voulez-vous dire? murmura Albert qui avait peur de comprendre l'allusion du curé.

— Nous affronterons Black cette nuit.

— Nous?

— Tu avais bien dit que tu m'aiderais, n'est-ce pas? Tu ne vas quand même pas me laisser tomber!

— Non, bien sûr. Je disais ça comme ça.

— Viens me rejoindre à l'église vers neuf heures ce soir.

— Mais où le rencontrerons-nous?

— Dans la clairière de roc, dans le 2e Rang46. Tu connais?

— Oui, bien sûr. Mais pourquoi cet endroit?

— C'est le choix de Black. Et c'est très bien. Là-bas, nous n'attirerons pas l'attention.

— Pour l'instant, c'est ce qu'on est en train de faire.

— Quoi?

— Attirer l'attention.

— Ah oui… tu as raison. Ce soir, neuf heures, à l'église.

Après qu'Albert eut rejoint sa femme, il lui glissa les mains sur la taille, par-derrière, ce qui la fit tressaillir. Il se força à sourire pour cacher son inquiétude.

Le soleil chutait lentement derrière l'horizon. Le ciel était d'une clarté

vacillante et seuls quelques rares nuages étaient apparents derrière la cime des arbres, comme s'ils fuyaient la venue inévitable de la nuit.

Albert avait attelé, à même la grange, le cheval sur sa voiture ouverte. Après avoir jeté une galette de foin à la bête, l'homme lui frotta le chanfrein d'un geste affectueux.

— Ça t'aidera à passer le temps.

Il tira son Bayard de l'étui de toile dans lequel il était rangé et inséra deux cartouches dans le double canon avant de le refermer. La fabrication de ce fusil belge était d'une précision surprenante. Malgré l'usure du temps, les canons venaient encore s'appuyer contre la culasse avec une justesse qui laissait à peine paraître le joint qui les séparait.

Étrangement, Albert ne ressentait pas la moindre nervosité. Il était convaincu que ce qu'il s'apprêtait à faire cette nuit était nécessaire, au même titre que de combler un trou au beau milieu d'un chemin.

Il déposa l'étui contenant le fusil à l'arrière de la voiture.

Un bruit de pas retint l'attention d'Albert.

Il attira lentement vers lui l'étui. Puis, sans quitter des yeux les portes ouvertes de la grange, il entreprit de défaire la sangle de cuir qui retenait la fermeture.

Emma apparut. Elle le chercha des yeux pendant un moment avant de l'apercevoir derrière la voiture. Albert poussa d'abord un léger soupir avant de s'avancer vers elle.

Emma caressait le cheval sans oser regarder son mari.

— Je suppose qu'il y a un possible danger puisque tu apportes ton fusil.

— On n'est jamais trop prudent.

— Mais tu sais qu'avec de la prudence, on peut commettre toutes sortes d'imprudences.

— Que veux-tu que je réponde?

— Dis-moi seulement que tu vas revenir.

— Je reviendrai.

Emma s'approcha et se blottit contre sa poitrine.

— Je n'ai pas envie de me retrouver veuve encore une fois, tu comprends?

Albert la serra à son tour et appuya sa tête contre la sienne.

— Je mourrai sûrement, dit-il doucement, mais pas cette nuit.

— Dis-moi que tu ne mourras pas avant moi et que tu ne me laisseras

jamais.

— Jamais je ne t'abandonnerai. Pas même à cause de la mort.

Albert sentait les larmes de sa femme couler sur son avant-bras. Il savait à quel point elle tenait à lui. Il tenta de la rassurer.

— Je sais que je n'ai pas été très présent ces derniers temps et je m'en excuse. Trop de choses étranges se sont passées après l'arrivée de Black. Il s'en est pris au curé, à moi et ensuite à John.

— Es-tu bien sûr qu'il est responsable de la mort de John?

— J'en suis sûr. Et pour moi, c'est impardonnable.

Emma recula et le regarda dans les yeux.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire au juste?

— Je te dois bien quelques explications. Mais il faut me promettre de ne rien dire à personne. C'est très important. Alors voilà… Le curé Laberge est ici précisément dans le but de faire cesser les agissements et les sortilèges de Black. Je l'aiderai du mieux que je peux. Le docteur a des pouvoirs, Emma, et il est très dangereux. Il répand le mal autour de lui et y prend plaisir. On ne peut continuer à vivre dans la crainte. Si j'aide le curé, c'est pour toi, pour les enfants, pour John et pour toutes les familles qui vivent ici et qui ne se doutent pas de ce qui leur tourne autour. Demain, tout sera comme avant.

— Tu aurais dû m'en parler, Albert. Je n'ai rien osé demander parce que j'ai respecté ton choix, comme à l'habitude, de t'enfermer au fond de toi-même quand quelque chose te trouble. Mais je suis là! J'existe et je vis avec toi! Et cette façon que tu as d'être absent même quand tu es là peut parfois être très blessante.

Il la prit dans ses bras et la serra fort tout contre lui.

— Reviens-moi vite, dit-elle en s'arrachant à son étreinte.

— Je te le promets.

Le disque solaire semblait s'être consumé dans le ciel. Seule une lueur rougeâtre inondait à présent le firmament où apparaissaient çà et là quelques étoiles abandonnées. La noirceur avait envahi l'intérieur de la grange.

Emma se retourna après avoir franchi le seuil et frissonna sous la fraîcheur du soir.

— Je t'aime, dit-elle simplement.

Au bout d'un moment, après avoir contemplé la silhouette de sa femme qui se découpait dans les rougeurs du soir, Albert acquiesça d'un signe de tête.

— Je sais.

Et Emma disparut avec la légèreté d'une fée dans l'herbe d'une prairie.

Le curé se tenait debout derrière l'église, à l'extrême limite du cimetière. Là, entre les pierres tombales anciennes et les vieilles croix de fer, il regardait le soleil se coucher. Il se laissait fouetter par le vent qui emportait au loin ses propres émotions négatives. Il voyait son inépuisable énergie se déverser en lui et s'harmoniser avec tout son être. Il n'existait plus, il n'était qu'une conscience ouverte aux réalités supérieures.

Lorsque l'astre du jour eut complètement disparu derrière l'horizon embrasé, Laberge se tourna lentement vers l'est pour trouver la forme discrète de la lune pleine. Il se concentra à sentir les pâles rayons couler sur son visage et à pénétrer son énergie, jusqu'à se fondre en elle pour créer de nouveaux pouvoirs. Sa tête roula en arrière – possédée par l'essence de la clarté lunaire qui l'enveloppait doucement –, pour contrebalancer en lui la puissance vive du soleil.

Les cris d'un oiseau l'arrachèrent à sa méditation.

Le moineau s'était posé sur la branche d'une croix et chantait comme si sa vie en dépendait. Dès que le curé croisa son regard, l'oiseau s'arrêta de chanter. Tous deux s'observèrent ainsi pendant quelques secondes jusqu'à ce que le volatile s'envole en direction de la forêt. Laberge le suivit du regard pendant un moment.

Il retourna vers l'église en récitant des prières à voix basse.

— Une âme spéciale, unique! L'âme d'un prêtre! s'exclama Black.

— Tu dois me l'obtenir… exigea l'*Agrippa*.

— Elle sera tienne! Et sur la mienne, je te le jure!

William Black se tenait debout face au livre grand ouvert.

Ce dernier parlait d'une voix d'outre-tombe, caverneuse et sans vie.

L'intérieur du livre était trouble et rougeâtre. On aurait dit qu'un gouffre sans fond se cachait derrière. Une fine fumée s'en échappait, comme pour

confirmer l'ouverture d'une porte sur l'enfer.

— Ce soir, reprit Black, je prendrai le curé. Je l'écraserai et il me suppliera de l'épargner. Mais je serai sans pitié. C'est pourtant dommage, car il m'est presque sympathique. Si seulement il avait voulu se joindre à moi plutôt que de se contenter d'être la marionnette du clergé. Nos pouvoirs combinés auraient été à même de gouverner un pays entier. Les hommes n'auraient été que des pantins entre nos mains! Tant pis! Je l'écarterai de mon chemin et je marcherai jusqu'à ce que je trouve un endroit où nous serons en sécurité quelque temps. Le temps de maîtriser ton ardeur, cher compagnon.

Il se retourna et se tint dos au grand livre noir.

— Que mon âme soit submergée par une vision des temps anciens, où le savoir sacré inondait le monde. Que mes mains soient bénies par l'élément de l'air! Que les larmes qu'apportent les écrits soient exemptes de ma vie grâce à l'élément de l'eau! Que l'élément du feu m'assiste! Que la terre et toutes les créatures qui y marchent servent mes désirs! Par les puissances de la terre, de l'air, du feu et de l'eau, je voue mon existence aux ténèbres, pour l'accomplissement de mon destin!

À travers le livre, du fond des enfers, un vent chaud vint lui fouetter le dos.

Les papiers volèrent dans la pièce et les flammes des bougies vacillèrent.

Black sut, à cet instant précis, que son appel avait été entendu.

Albert mit pied à terre et lâcha l'échelle.

Depuis longtemps, la vieille boîte métallique traînait sous la poussière dans un coin obscur du pailler de la grange. Il la posa sur l'établi et arracha le couvercle.

Tout était encore là.

Le seul souvenir qu'il conservait de son oncle Thomas.

Il déplia lentement une toile imbibée de graisse pour y découvrir un petit pistolet Derringer de calibre 44 qui devait dater du milieu des années 1840.

Il essuya l'arme soigneusement et constata qu'elle était restée en bon état grâce à la graisse qui la protégeait. Le pistolet en entier ne devait pas

mesurer plus de dix-huit centimètres. Mais son fort calibre, qui lui permettait d'accepter des balles rondes de près de treize millimètres, en faisait une arme de frappe surprenante à courte distance.

Il fouilla des yeux le fond de la boîte pour en faire l'inventaire.

Rien ne manquait. Huit balles rondes en plomb, un sac de poudre noire et une vingtaine d'amorces à percussion.

À l'aide de son canif, il découpa grossièrement un petit morceau de toile graisseuse et le déposa sur l'établi. Puis il arracha le capuchon de laiton qui fermait l'ouverture de la poche de cuir qui contenait la poudre et l'utilisa comme récipient. Il versa ensuite une partie du contenu dans la bouche du canon.

— Ça devrait faire environ dix grains[47]… dit-il pour lui-même. Si je me trompe, ça pourrait bien me sauter à la figure.

Albert mit ensuite le bout de tissu à plat sur la bouche du canon et y ajouta une balle. Il appuya fort pour l'engager à l'intérieur et la poussa jusqu'au fond avec un tournevis jusqu'à ce que le tout aille s'appuyer sur la poudre. Il tira le chien et déposa une amorce sur le conduit d'allumage. Il reposa délicatement le chien sur l'amorce et retourna l'arme dans sa main, trop conscient qu'elle ne lui serait peut-être d'aucune utilité. La poudre avait sûrement pris l'humidité, de même que les amorces. Qui plus est, pareille arme de poing n'était efficace qu'à bout pourtant; elle n'avait ni précision ni grande portée.

Chassant ses doutes, Albert glissa le pistolet dans la poche ventrale de sa salopette.

Il s'était préparé dans l'attente d'un danger imminent, dont il saisissait mal la nature et le contenu. S'armer était tout ce qu'il pouvait faire pour s'en protéger.

Une fois le cheval et la voiture sortis de la grange, Albert referma les doubles portes.

Il grimpa au-devant de la voiture et dirigea l'attelage vers la route.

Le curé l'attendait.

Lorsque Albert poussa la porte de la sacristie, celle-ci tourna sur ses

gonds en un bruit plaintif.

Tout en guettant la présence du curé, il traversa la pièce en direction de la porte située sur sa gauche, celle qui lui permettrait de passer dans l'église, juste à côté de l'autel.

Une fois à l'intérieur, il marcha jusqu'au-devant de l'autel et se prosterna en une rapide génuflexion.

Le curé Laberge était agenouillé devant la sainte table.

Osant troubler la méditation du prêtre, Albert s'approcha.

— Vous allez bien?

— Prends l'encensoir et brûles-y l'encens, s'il te plaît.

Surpris, Albert s'exécuta. Il trouva d'une main le paquet d'allumettes au fond de sa poche alors que de l'autre, il soulevait le couvercle de la cassolette d'argent.

Albert devenait soucieux. Il n'avait éprouvé aucune nervosité jusqu'à présent, mais l'état second du curé lui donnait l'impression d'être en plein délire.

Il craqua l'allumette sur un bouton métallique de sa salopette et la jeta au fond de l'encensoir. Quelques petits morceaux de cire imbibés d'accélérant s'enflammèrent aussitôt et Albert laissa retomber le couvercle.

Lorsqu'il se tourna, il buta contre le curé. Ce dernier dit alors :

— J'aimerais maintenant que tu ailles t'asseoir sur un banc et que tu m'y attendes. Quand j'en aurai terminé, nous discuterons.

— Comme vous voudrez.

Il s'installa sur le premier banc et s'appliqua à contrôler sa respiration qui s'accélérait.

Un coffret de bois ancien de près d'un mètre de long trônait sur la table de l'officiant. Laberge passa derrière le meuble et en ouvrit le couvercle.

Puis le curé commença à réciter des prières en latin à voix basse et tira du coffre une magnifique croix celtique en argent montée sur un manche de bois. Il découvrit ensuite un autre manche équipé d'une terminaison en laiton et l'introduisit en un mouvement précis dans le manche supportant la croix jusqu'à ce qu'il s'enclenche dans la saillie en un bruit sec.

Albert n'avait jamais vu une croix semblable. Son usure donnait l'impression qu'elle était très ancienne. Un travail méticuleux de gravures spiralées la recouvrait dans son entier et, au centre, une pierre bleutée y était enchâssée. La croix en elle-même ne devait pas mesurer plus de trente

centimètres de haut, et le manche assemblé, un peu moins de deux mètres.

Le curé frappa le sol trois fois avec le manche de la croix et continua ses litanies d'une voix plus forte. Il passa à plusieurs reprises en des gestes calculés la croix à travers la fumée qui se dégageait de l'encensoir.

Lorsqu'il eut terminé, il passa à pas lents la porte de la sainte table et s'avança dans l'allée centrale. Albert se leva et vint à sa rencontre. De près, il vit que sur la pierre étaient gravés un soleil et un croissant de lune.

— Quelle est cette pierre? demanda-t-il au curé.

— C'est un saphir. Identique à celui que portait le roi Salomon sur son médaillon.

— Elle semble très ancienne.

— Beaucoup plus que tu ne pourrais l'imaginer. Quinze siècles…

Constatant la fascination d'Albert pour la croix d'argent, le curé renchérit.

— Cette *Cruci Saphirus*[48] a une valeur… magico-religieuse. Elle est porteuse d'énergie subtile; c'est un pont jeté entre le matériel et le spirituel. Abraham lui-même en portait une au cou comme amulette. Certains prétendent que les tables de la loi reçues par Moïse sur le mont Sinaï ainsi que le trône de Yahvé étaient en saphir. Cette croix est un catalyseur. Elle amène le contrôle, l'harmonie et la pureté de l'âme. Elle éloigne ainsi la peur et capte le pouvoir divin afin de le transmettre…

— En quelque sorte, c'est une arme.

— Je préfère dire que c'est… un instrument qui pourrait nous être utile.

— Qu'arrivera-t-il ce soir? demanda encore Albert.

— Qui sait? C'est difficile à prévoir. Seule l'issue est certaine : il périra ou je périrai. Il ne peut en être autrement… Mais toi, Albert, tu es un homme de valeur. Je regrette maintenant de t'avoir entraîné dans cette histoire.

— J'ai confiance en vous.

— Et ça me touche beaucoup. Nous ferons de notre mieux, avec l'aide de Dieu.

— Il ne peut pas nous abandonner. Ce serait trop injuste.

— Tu sais, mon ami, nous ne pouvons tenir Dieu, le malheur ou les forces du destin responsables des épreuves que nous subissons. Nous seuls déterminons le cours de notre vie et nous seuls déterminons les leçons que nous devons tirer pour continuer d'évoluer. Il ne faut jamais retomber dans l'ignorance. Ainsi, l'âme a le choix des actions qui contribuent à son

évolution. Si une personne pose des gestes nuisibles, des conséquences néfastes en résulteront. Le mal appelle le mal et le bien appelle le bien. C'est pourquoi tu as raison d'avoir confiance. Mais il ne faut pas faire porter l'entière responsabilité de la mission qui nous attend sur les seules épaules de notre Dieu.

Albert fixait le curé droit dans les yeux. Les paroles de ce dernier et le silence du sanctuaire avaient ramené chez lui son calme habituel.

— Asseyons-nous, suggéra Laberge. Nous avons le temps.

Les hommes gardèrent le silence pendant un moment. Le curé sentait bien, à travers les mots qu'Albert ne prononçait pas, que celui-ci attendait des explications supplémentaires. Il réfléchit encore quelques instants avant d'aborder le sujet délicat auquel il avait voué son existence tout entière.

— Les choses que tu risques d'observer cette nuit resteront pour sûr à jamais gravées dans ta mémoire. Mais tu dois me promettre de ne jamais les révéler à qui que ce soit.

— Continuez.

Acceptant ce seul mot comme une promesse, Laberge s'exécuta.

— Au risque de me répéter, car nous avons déjà ébauché cette conversation un soir devant un verre de rhum, il existe des lois et des forces naturelles ou universelles que l'homme ne maîtrise plus.

— Nous avons effectivement déjà effleuré le sujet.

— Mais tu vas voir où je veux en venir.

Le curé prit le temps de sourire avant de continuer.

— Ayant depuis longtemps perdu son instinct, après avoir été « arraché » à la nature, l'homme n'arrive plus à la réintégrer. À sa naissance, l'homme est « expulsé » du sein de sa mère pour se retrouver dans une situation imprévisible qui est la vie. Tu vois, il n'y a de certitude que dans le passé. Et peut-être dans l'avenir, dans la mesure où nous savons déjà qu'il nous apportera la mort. Mais heureusement, l'homme est doué d'intelligence et de raison.

— Oui, mais le niveau varie d'un individu à l'autre…

— C'est vrai. Mais chaque homme a conscience de sa propre existence et de celle de ses semblables. De son passé et des possibilités de son avenir. Cette notion de lui-même comme entité unique et séparée, la conscience de la brièveté de sa propre vie, du fait qu'il a été engendré sans sa volonté et qu'il meurt contre sa volonté, qu'il mourra avant ceux qu'il aime – ou eux

avant lui –, la conscience de sa solitude et de sa séparation, de son impuissance devant les forces de la nature et de la société; tout ceci devrait faire de son existence séparée une prison tout à fait insupportable.

Alors que le curé faisait une pause, Albert prit la parole.

— Je n'avais jamais envisagé la vie de cette façon. Mais selon vous, qu'est-ce qui nous empêche de devenir fous?

— Effectivement, l'homme devrait sombrer dans la folie en réalisant tout cela! Mais notre inconscient nous permet de nous évader de cette prison qu'est la vie et de regarder vers l'avant. Tu as une femme, Albert. À elle seule, elle est un monde extérieur. Tu es allé vers elle et tu t'es uni à elle. Tu as des enfants qui sont, entre autres choses, un moyen d'évasion de cette prison, car ils seront ta continuité dans l'avenir et, après eux, leurs enfants. À partir de ce moment, ta conscience est immortelle.

Albert buvait littéralement les paroles du curé. Jamais personne ne lui avait parlé de cette façon. Et ce qui l'étonnait davantage – comme si le savoir et l'instruction ne pouvaient être que l'apanage des riches ou de ceux qui portent la soutane –, c'est qu'il comprenait le sens de chacun de ces mots. Il réalisa pour la première fois que s'il avait été « expulsé » dans cette vie en des circonstances plus favorables, il aurait eu la capacité de faire des études, d'apprendre et de s'ouvrir à d'autres horizons. Laissé à lui-même, Albert avait évolué en solitaire sans jamais dévier de sa route. Il avait fait de son existence séparée et désunie, de cette prison dont parlait le curé, un univers qui était le sien et dont il était le maître. Il s'était uni avec les mondes extérieurs; avec une femme pour aimer et procréer, avec la terre et les matériaux pour créer.

Albert releva subitement la tête pour rencontrer le regard de Laberge qui l'observait attentivement.

— Troublant, n'est-ce pas? lança ce dernier avec un sourire complice. Voilà ce que veut dire prendre conscience, mon ami. Cela peut susciter l'angoisse, mais aussi nous faire grandir.

— Pourquoi est-ce que vous me dites tout cela?

— Un sage médecin suisse nommé Paracelse a dit il y a fort longtemps : « Celui qui ne sait rien, n'aime rien. Celui qui n'est capable de rien, ne comprend rien. Mais celui qui comprend, celui-là aime, observe et voit. »

— Et vous jugez que je suis quelqu'un qui comprend? demanda Albert en fixant intensément le curé.

— Celui qui s'imagine que tous les fruits mûrissent en même temps que les fraises ne sait rien des raisins. Toi, Albert, tu connais le moment où il faut cueillir le raisin. Cette nuit, Dieu me prêtera assistance. Il m'autorisera à transcender la nature au-delà des formes qui le rendent présent au monde et à la conscience humaine. Ce sera le combat des forces instinctuelles de la nature pour le bien commun, et non pour l'avantage d'un seul. Vois, observe et apprends. Mais garde-toi d'être troublé.

Les hommes se dévisagèrent un moment, jusqu'à ce qu'Albert rompe le silence.

— Vous n'aurez qu'à me dire ce que je dois faire.

— Bien. Mais en attendant, prions.

La lune brillait et un faible vent faisait bouger la cime des arbres. Pour Albert Viau et Édouard Laberge, qui quittaient le 2e Rang pour emprunter le chemin de terre menant à la clairière de roc, rien n'était plus apparent que le calme de cette nuit.

À cause de la surface cahoteuse qui secouait la voiture, Albert intima à son cheval de ralentir.

En entrant dans la clairière, Laberge signifia aussitôt à Albert de s'arrêter.

Ce dernier scruta la vaste étendue de pierre en quête d'une quelconque présence.

— On dirait bien que notre ami ne s'est pas encore présenté, dit-il à voix contenue. Vous croyez qu'il viendra?

— Il viendra. Attache solidement le cheval en bordure du bois. Nous nous installerons ici.

— Mais… ne pensez-vous pas qu'il serait préférable de nous éloigner un peu? S'il arrive par ici, il nous tombera dessus.

— Je ne crois pas. Il arrivera plutôt à l'autre bout de la clairière, par le sentier qui mène à l'érablière.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire cela?

— Sa maison est située plus loin dans le rang. Et il est comme le loup qui chasse la nuit. Il préfère la forêt, qui lui permet de rabattre sa proie vers une

clairière où elle sera sans défense… De plus, il viendra justement par cet endroit dans l'espoir de nous y surprendre.

Les hommes sautèrent à bas de voiture, puis Albert rabattit un pan de la couverture qui enveloppait la croix celtique. Le curé s'en empara aussitôt.

— Ne t'en fais pas, Albert, dit Laberge. Nous ne lui ferons pas le plaisir d'être des proies sans défense au milieu d'un terrain découvert.

Albert ne dit rien. Il attrapa le cheval par la bride et l'entraîna en bordure de la forêt. Le bruit des roues cerclées de fer de la voiture sur le roc nu déchira de façon sinistre le silence de la nuit.

Une lueur blafarde difficile à définir éclairait le pas cadencé de William Black. La phosphorescence qui semblait émaner des arbres mêmes de la forêt trouvait par contre son origine d'une pierre d'obsidienne[49] de la taille d'un œuf, qui était enchâssée dans les racines d'un jeune tronc d'if coupé à hauteur d'homme.

S'aidant de son bâton, Black se faufilait avec agilité entre les arbres et les aspérités de la forêt.

Son esprit ne voyait rien. Il n'existait pour l'instant qu'en un vide noir comme l'obsidienne ornant son bâton.

Il marchait.

Le temps était clair et frais. Les pâles rayons de lune se reflétaient sur le roc blanchi par les siècles. Un silence irréel et presque angoissant se trouvait à peine troublé par le vent gémissant dans les grands conifères.

Laberge se tourna vers Albert.

— Trouve quelques pierres et dispose-les en un cercle d'environ quinze pieds de diamètre. Juste ici.

— Et à quoi nous servira ce cercle?

— À nous protéger. Tu te souviens de ce j'ai fait à ta maison? Je vais procéder de la même façon, mais cette fois, ce sera pour notre propre protection. Aussi, tu ne devras en aucun cas sortir de cette zone.

Les vestiges d'une ancienne clôture servirent à Albert. Ce dernier transporta les pierres soutenant les piquets de cèdre et les plaça ensuite selon les instructions données par Laberge.

— Est-ce que ça ira? demanda-t-il au curé.

— C'est parfait. À présent, installons-nous dans le cercle. À partir de maintenant, je t'interdis de transgresser les limites de cet espace. Il en va de notre sécurité à tous les deux. Tu comprends?

Les paroles de Laberge produisirent un grand effet sur Albert, qui acquiesça de la tête.

— Maintenant, reste derrière moi. Et quoi qu'il advienne, ne bouge pas. Si tu as peur de ce que tu vois, ferme les yeux.

— Je ne crains rien, répondit aussitôt Albert.

Laberge plongea dans le regard de son compagnon.

— La peur n'est pas de la lâcheté, affirma le curé d'une voix incisive, bien au contraire. Le courage est fait de la peur que l'on surmonte. Ce soir, tu as le droit d'être effrayé. Je le suis, moi aussi.

— Ne le prenez pas mal, mais je ne trouve pas vos propos nécessairement rassurants…

Laberge sourit, tourna le dos à Albert, et se retrouva face à l'étendue de la clairière qui s'ouvrait devant lui.

Tenant la croix à deux mains sur le manche de bois appuyé sur le sol, le curé ferma les yeux et fit le vide dans son esprit.

Une lueur bleuâtre émana soudain du saphir pour se mêler aux pâles reflets de la lune. La voix du curé, telle celle d'un ange, s'éleva dans la nuit pour créer un espace sacré.

— Gracieuse Lune, création du Tout-Puissant, tu accueilles le crépuscule par des baisers d'argent. Maîtresse de la nuit et de toutes les magies, tu chevauches les nuages dans le ciel obscur et répands la lumière sur ce roc stérile. Gracieuse Lune, créatrice et destructrice d'ombres, révélatrice des mystères présents et passés, aimant des mers et des océans, je te supplie de m'accorder ton énergie. Air, Feu, Eau et Terre, éléments de la nature, je vous invoque maintenant par la permission de Dieu. Dans le cercle, projeté comme il se doit, à l'abri des maléfices et des attaques physiques ou psychiques, je vous invoque maintenant! C'est mon droit et ma volonté! Ainsi soit-il!

Laberge avança sa main droite devant lui. Pendant un moment qui

sembla une éternité à Albert, le temps fut suspendu.

Soudain, au-dessus des pierres délimitant le cercle, des éclairs bleuâtres jaillirent. Cette lumière forma un mur qui se referma au-dessus des deux hommes telle une véritable coupole protectrice. Puis, aussi rapidement qu'elle était apparue, la lumière s'éteignit.

Albert baissa les yeux et aperçut William Black à l'autre bout de la clairière.

Une aura de lumière blême découpait sa silhouette élancée.

Le curé et le sorcier se rapprochèrent psychiquement. La distance de cent cinquante mètres qui les séparait s'estompa à travers la barrière naturelle que leur dictait leur esprit. Toute réalité était maintenant surpassée et l'affrontement devenait inévitable.

D'une voix sourde et impersonnelle, Laberge brisa le silence. Même si Black était à bonne distance, c'était comme s'il se trouvait juste devant le curé.

— Inutile de faire ça, William.

— Bien au contraire, cher confrère. Je crois sincèrement que ce mal est nécessaire.

— Aucun mal ne peut être jugé nécessaire. Aide-moi à détruire le livre noir et quitte ce pays. C'est tout ce que je te demande.

— Rien que ça! Alors laisse-moi réfléchir à ton offre… Voilà, c'est tout réfléchi! Je refuse!

L'air ébahi, Albert observait le curé. Il éprouvait un certain malaise à voir que Laberge et Black conversaient toujours comme s'ils avaient été tout près l'un de l'autre. Un frisson lui parcourut l'échine.

— Sais-tu que je me sens presque obligé de te faire une offre, Édouard? Que dirais-tu de quitter les ordres et leur stupide soutane? Ainsi, nous pourrions étudier les méandres de l'*Agrippa* et contrôler ce pays de colonisés ensemble. Pense à tout ce que nous pourrions accomplir!

— Ce que tu dis n'a aucun sens, William. À quoi te servirait de contrôler un pays? Qu'en ferais-tu?

— J'en asservirais les gens avant même qu'ils ne puissent lever le petit doigt. Je mobiliserais des armées, je cultiverais mon art et ma science à leurs dépens pendant qu'ils me serviraient.

— Tu es fou à lier!

— Tu es aveuglé par ton orgueil et ton Dieu invisible!

— Et ton propre orgueil ne fera que te payer un droit de passage pour l'enfer!

Black s'arrêta un moment avant de reprendre la conversation d'une voix plus calme.

— Tu devrais me comprendre pourtant! L'*Agrippa* me permet d'instruire mon esprit d'une façon qu'il t'est impossible d'imaginer!

— Ce que tu viens de dire me rappelle une citation de l'ancien président des États-Unis Theodore Roosevelt. Et j'ai maintenant la preuve qu'il disait vrai.

— Fais-moi donc la grâce de me rapporter sa pensée, je te prie.

— Roosevelt disait : « Quand vous instruisez l'esprit d'un homme sans vous occuper de sa moralité, vous préparez une menace pour la société. »

Black réfréna sa colère. Il pesa lourdement chacun des mots qu'il prononça.

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, curé. Il est temps de passer de la parole aux gestes. Cette nuit même, entends-moi bien, ton âme et celle de Viau brûleront dans les volcans de l'Hadès!

Laberge chancela lorsque l'autre coupa le lien de proximité psychique.

Le curé vit alors Black, les bras au ciel, qui invoquait déjà quelque force obscure pour qu'elle se déchaîne.

17

— N'oublie pas, Albert. Quoi qu'il advienne, ne quitte jamais le cercle!

— Vous pouvez me dire ce que je fais ici? Vous aviez vraiment besoin de moi?

— Oui.

— Mais pourquoi? J'ai la désagréable impression d'attendre de me faire tuer. Pour rien!

Laberge, qui ne voulait pas détourner son attention de Black – lequel continuait à invoquer tous les démons des enfers –, jeta un bref coup d'œil à Albert.

— Parce que j'ai besoin d'être rassuré, dit-il d'un ton impatient. J'ai besoin d'avoir confiance, de savoir que je peux me reposer sur quelqu'un, que je ne suis pas seul!

Albert éprouva presque du remords d'avoir osé poser la question. Il baissa les yeux et fixa le roc lisse du sol.

— S'il te plaît, Albert, à partir de maintenant ne détourne plus mon attention, reprit le curé. J'ai besoin de toute ma concentration!

Black gueulait et gesticulait comme un damné. On pouvait parfois saisir quelques bribes perdues d'une langue inconnue, entraînées par le vent léger.

L'attente rendait Albert nerveux. Il tâta une à une toutes les poches de sa salopette pour s'assurer de la position et de l'accessibilité de ce qu'il avait sur lui. Son couteau était toujours dans sa poche de gauche et son pistolet Derringer dans celle d'en avant. Il se tourna, regarda le cheval et la voiture, et regretta de ne pas avoir pris le Bayard avec lui. C'était stupide! À quoi bon l'avoir apporté si c'était pour le laisser dans la charrette! Il avança vers le bord du cercle et dut se contenir pour ne pas en franchir la limite. Toute cette situation était pure folie. À coup sûr, il se trouvait au beau milieu d'un rêve et il ne tarderait pas à se réveiller.

Une série de jurons débités par le curé le ramena à la réalité.

Viau tourna son regard vers Black.

Des bêtes jaillissaient de la forêt derrière ce dernier et fonçaient droit devant. Leur nombre ne tarissait pas, il en venait encore et encore.

— Des loups! hurla Albert après qu'il eut reconnu ce qui se rapprochait d'eux à fond de train.

Laberge détourna le regard de la meute et fixa la forêt sur sa gauche.

Albert recula jusqu'à la limite du cercle. Les redoutables bêtes fonçaient sur lui et le curé. Dans une cacophonie effrayante, leurs hurlements furieux emplissaient l'air et se multipliaient en écho dans la fraîcheur de la nuit.

Le curé observait toujours le bois. Albert pouvait l'entendre prononcer des paroles incompréhensibles malgré le bruit généré par la bande de loups qui s'approchait dangereusement. Il aurait eu envie de crier au curé de faire quelque chose, ou encore de courir vers la voiture chercher son fusil, mais il ne pouvait que tourner en rond et piétiner le roc, incapable de prendre une décision sensée.

Albert pouvait maintenant distinguer parfaitement les loups.

Leur pelage blanc ou jaunâtre chatoyait sous les reflets de l'astre de la nuit. Leurs hurlements percutaient les tympans comme un violent coup de tonnerre après un éclair aveuglant. Les centaines de pattes martelaient le roc en un roulement sourd. On pouvait voir les yeux des bêtes rougeoyer chaque fois que l'une d'elles levait la tête et captait un rayon de lune.

Albert continuait de piétiner avec affolement, comme pour trouver une solution miracle qui ne venait pas.

Dans moins de dix secondes, les loups seraient sur eux et les déchiqueteraient impitoyablement de leurs crocs acérés.

C'est à ce moment que le premier chevreuil bondit agilement par-dessus la clôture en ruine à la gauche d'Albert et du curé.

Puis deux femelles l'imitèrent.

Les trois cervidés traversèrent la clairière en bondissant, juste entre la ligne de front de la meute et les deux hommes.

Black jura avec force et frappa le roc du pied lorsqu'il vit les loups se lancer à la poursuite des chevreuils. Toute la horde s'engouffra dans la forêt dans un bruissement de branches et de hurlements sauvages. Albert était complètement abasourdi alors que le curé, lui, semblait très satisfait.

— La nature étant ce qu'elle est, les loups ne pouvaient rester indifférents à ce festin qui s'offrait à eux.

Tout en s'essuyant le front avec son éternel mouchoir bleu à pois blancs, Albert se contenta de dévisager le curé avec un de ses regards qui voulaient tout dire.

Laberge éleva ensuite la main pour capter l'attention de Black. Il se concentra sur son adversaire. Lorsqu'il sentit que le contact de la proximité psychique s'était rétabli, il parla d'une voix calme et posée.

— C'est vraiment le mieux que tu peux faire, William? J'avoue que c'était assez impressionnant. Mais il faudra que tu trouves autre chose.

— Ne t'en fais pas, Édouard, lui répondit Black. Ce n'était qu'un exercice de réchauffement. À présent, passons aux choses sérieuses. J'ai un copain qui meurt d'envie de revoir ton ami.

Black se tapa dans les mains puis, d'une voix forte, prononça des paroles dans une langue aux accents gutturaux.

Derrière lui, dans la pénombre, se découpa lentement une silhouette gigantesque. Lorsque la créature arriva à sa hauteur, il lui fit signe de continuer.

Albert saisit le curé par l'épaule.

— C'est lui! dit-il, fort excité. C'est l'animal qui m'a attaqué dans la grange. Voyez! Il se tient debout! C'est un loup-garou!

— Non! Les loups-garous n'existent que dans les histoires! Cette créature est plutôt le croisement d'un loup et d'un démon arraché aux entrailles du livre noir. Si ça se trouve, Black n'arrivera même pas à la contrôler. Il faut détruire ce monstre! On ne peut le laisser en liberté et sans contrôle.

— Je pourrais peut-être l'abattre, avança Albert. Mais pour cela vous devrez me permettre de sortir du cercle.

Les paroles du curé se firent dures et tranchantes comme une lame en acier de Damas.

— C'est hors de question! Tu ne t'éloigneras pas d'ici.

— Il n'a pas réussi à m'avoir la première fois…

— Tu as eu de la chance! Si John n'était pas intervenu…

— Black devra payer pour ce qu'il a fait à John! l'interrompit Albert d'une voix indignée. Et si ce soir il ne peut en répondre devant Dieu, il en répondra devant moi!

Voyant la créature s'avancer vers eux en longeant la forêt, Laberge coupa court à la discussion. L'animal était presque arrivé à mi-chemin. Le curé devait agir maintenant.

— Observe bien la puissance de la nature, dit-il à Albert, ce berceau de l'homme créé par Dieu.

Laberge frappa le roc par trois fois avec le manche de la croix celtique. Puis il hurla :

— *Draconis, Draconis!* Entendez mon appel! Trois fois je vous salue, écoutez tous! Dragons, apportez-moi ce que je veux. Puissance draconique, viens à moi! Entends mes mots, ainsi soit-il!

Albert était sidéré. Le curé appelait les dragons alors que quelques minutes plus tôt, il lui avait affirmé que les loups-garous n'existaient pas! Le vent se mit à siffler entre les branches des arbres et à arracher leurs feuilles colorées par l'automne nouveau.

— Venez, *Draconis!* continua Laberge en tapant trois autres coups avec le manche de la croix. Par votre force toute-puissante, je vous appelle! Par votre sagesse ancienne, je vous appelle! Par votre magie ancienne, je vous appelle! Venez!

Laberge fut secoué de convulsions. Il sentait une puissance projetée contre lui de tous les côtés à la fois. Une pression entre ses épaules le faisait souffrir et la température de son corps augmentait.

Il canalisait la force draconique.

Cette énergie, celle qui provient des entrailles de la terre, était appelée ainsi parce que dans les temps anciens, on croyait que les dragons s'y cachaient.

Albert surveillait le loup-garou qui avançait lentement dans leur direction. Il savait que, le moment venu, celui-ci passerait à l'attaque à une vitesse fulgurante.

Laberge ferma les yeux et tendit la main droite devant lui.

— Je t'invoque du noyau de la Terre! Dragon de puissance, j'appelle la force draconique maintenant!

Puis en un mouvement impétueux de la main, il simula le geste de soulever la matière.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, le roc devant eux commença à se fendiller et à éclater. Le sol se souleva en une masse compacte encore impossible à identifier.

Laberge visualisait en son esprit une puissance de feu s'arrachant au magma terrestre et se dirigeant vers la surface, devant lui. Le jet de feu perçait une à une les couches terrestres. Plus le jet se rapprochait, plus sa

chaleur et sa puissance envahissaient le curé.

Ébahi, Albert voyait le roc se soulever et adopter progressivement une forme humaine. La chose était magnifique et terrifiante à la fois. Des bras énormes se détachèrent de son corps en projetant des éclats de roc. L'homme de pierre, dont Albert évaluait la taille à près de trois mètres, s'arracha lourdement du sol en tirant d'abord sur sa jambe droite, puis sur la gauche. La pierre éclatait à chacun de ses mouvements encore malhabiles.

Au même instant, Laberge frappa le sol du manche de la croix celtique et projeta intensément son désir dans l'espace.

L'homme de pierre se mit aussitôt en mouvement, marchant à pas cadencés en direction de la créature semblable à un loup-garou. Dans un grognement retentissant, cette dernière fila à toute allure vers son adversaire.

Il ne fallut que quelques secondes au monstre pour bondir sur l'homme de pierre qui ouvrit grand les bras.

L'impact fut d'une violence inouïe.

Le roc enserra la taille de la bête alors que celle-ci se débattait avec l'énergie du désespoir. Elle tenta de mordre l'homme, mais ses dents se brisèrent sur la pierre. Elle se mit alors à lacérer le dos de son ennemi de ses griffes acérées, mais ses efforts furent vains. Au bout de quelques instants, la bête avait la gueule et les pattes en sang, alors que l'autre n'avait pas fléchi.

Albert surveillait le combat, avec l'impression d'assister à une rencontre de titans au commencement du monde.

Puis, tandis que le roc resserrait violemment son étreinte, un affreux craquement se mêla aux cris de la créature. Un silence de tombeau s'abattit sur la clairière.

L'homme de pierre alla vers Black. Tout ce que l'on entendait maintenant était son pas pesant qui martelait le sol.

Il s'arrêta devant le docteur qui tremblait de rage. Le mastodonte fixa ce dernier un moment de ses yeux sans vie avant de faire éclater le roc sous lui.

Black leva les bras pour se protéger.

Le sol s'entrouvrit. L'homme de pierre s'y enfonça tout doucement tandis que la bête, entraînée malgré elle, hurlait de toutes ses forces. La pierre les ensevelissait tels des sables mouvants. Le sang giclait au-dessus de la surface.

Quand la tête de l'animal atteignit le niveau du sol, Black détourna le regard. Et lorsqu'il voulut se retourner, il glissa. Ses pieds baignaient dans

une mare de sang.

— Si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, jamais je ne l'aurais cru, marmonna Albert sans remarquer le petit sourire qu'affichait Laberge.

— Et à voir la tête que fait notre docteur, il se dit probablement la même chose.

Black jura intérieurement. Comme une montgolfière qui jette du lest pour s'arracher du sol, l'homme laissa échapper un long cri qui le tira de sa torpeur. Puis il ferma les yeux et rassembla toute la colère qui bouillait au fond de lui.

Albert s'alarma.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant? Black me semble devenu trop calme tout d'un coup.

— Comme le beau temps après la pluie, le calme est toujours suivi d'une tempête, répondit le curé. Surveille ce qui se passe derrière nous, Albert, je m'occupe du devant.

Ce dernier mit quelques secondes à répondre.

— Selon vous, est-ce qu'un gros nuage noir qui se déplace un peu trop vite par une nuit presque sans vent est un phénomène normal?

Le curé fit brusquement demi-tour et leva les yeux au ciel.

Il aperçut un nimbus chargé d'électricité, annonciateur de catastrophe.

Le premier éclair qui zébra le ciel fonça dans leur direction. Albert se pencha instinctivement. Il fut surpris de voir l'éclair absorbé par la croix d'argent que tenait le curé. Un assourdissant coup de tonnerre retentit, faisant trembler le sol.

Le curé se jeta aussitôt à genoux, la tête entre les jambes, en se cramponnant à deux mains au manche de la croix.

Des éclairs jaillissaient à profusion du nuage et piquaient vers Laberge et son compagnon. La croix, tel un paratonnerre inflexible, captait à chaque fois les énormes charges d'électricité.

La lumière et le bruit étaient insupportables. Albert finit par se jeter à plat ventre puis, fermant les yeux, il porta les mains à ses oreilles. Le choc des décharges faisait vibrer son corps sur le roc massif.

Bientôt, la tempête diminua d'intensité. Le nuage qui, jusque-là, avait caché la lumière réconfortante de la lune, se fragmenta, comme chassé par le retour des pâles rayons lunaires, et disparut.

Albert se remit debout et aida le curé à en faire autant.

— Levez-vous, dit-il nerveusement. Vite!

Ébranlé par ce qu'il venait de vivre, le curé regarda Albert, comme presque surpris de le trouver à ses côtés.

— Revenez sur terre, monsieur le curé! le secoua Albert avant de le tourner en direction de Black.

À ce moment, ce dernier tourna les talons et se déplaça vers le fond de la clairière. Il revint ensuite sur ses pas, visiblement en proie à une rage farouche, et se planta devant un gros pin qui se trouvait sur sa gauche.

Les bras grands ouverts, il cria au conifère :

— Au nom de la puissance d'Aroc et de Baroc, je te mutile pour détruire mes ennemis. Je te soumets et je te contrains. Je te conjure de pousser tes branches jusqu'à mon adversaire!

D'un geste vif, Black désigna Albert et le curé.

Puis dans un intense moment de silence, le regard des mages se rejoignit.

Les rayons de lune et la lumière vacillante du fanal abandonné aux pieds d'Albert transformèrent l'environnement en une allégorie de livre d'histoire.

C'est alors que les branches de l'arbre descendirent vers le sol à une vitesse surprenante. Après avoir atteint le roc, elles se fragmentèrent et se dirigèrent vers les deux compagnons.

Les aiguilles de pin tourbillonnaient en tout sens. L'arbre se courbait et ondulait sous l'extrême poussée.

Laberge eut un instant de panique.

— Il faut fuir d'ici tout de suite! lui cria Albert.

— Ne bouge pas! hurla Laberge. Reste ici si tu ne veux pas être à la merci des esprits malins!

Albert se rapprocha du curé.

— Alors, faites quelque chose, parce que nous serons morts dans une minute!

Le curé se concentra sur le fanal au sol. Puis d'un mouvement à s'en décrocher les vertèbres, il tourna la tête vers les branches de pin qui couraient toujours vers eux.

— Petite flamme innocente, dit Laberge entre ses dents, grande est ta

puissance. Purifie ce roc de ton souffle enflammé!

Et il balaya de la main la clairière devant lui.

Le fanal éclata et le feu jaillit comme de la bouche d'un lance-flammes.

Les branches avancèrent encore de quelques mètres avant d'être terrassées par la barrière de feu. La sève du conifère crépita sous l'effet de la chaleur pendant que l'arbre se consumait complètement.

Le mur de flammes se précipita sur Black.

Étonné par la force du curé, Black recula de quelques pas. Reprenant ses esprits, il saisit son bâton à deux mains et le tint à l'horizontale devant lui. Il ferma les yeux et attendit.

Quand le brasier l'atteignit, les flammes explosèrent en milliers de lucioles qui s'envolèrent dans toutes les directions avant de disparaître au bout d'un moment.

Laberge appuya sa tête contre le manche de la croix celtique.

Il parlait trop bas pour qu'Albert puisse entendre.

À travers les quelques langues de feu qui dévoraient encore le bois mort et qui lui chauffaient légèrement le visage de ses reflets orangés, il voyait Black gesticuler à l'autre bout de la clairière, en tenant son bâton à bout de bras.

Se passant les mains dans les cheveux, Albert laissa échapper un soupir prolongé.

— Qu'est-ce que Black nous prépare encore? lança Laberge, à peine remis de ses émotions. Je dois vite trouver le moyen de l'arrêter et de le raisonner.

— Mais comment? demanda Albert, inquiet.

— Pour pouvoir détruire le livre noir, il nous faut d'abord le corps de Black.

Un silence tomba comme une lourde pierre entre eux.

— Je ne souhaite pas sa mort, reprit le curé, mais j'ai bien peur que ce soit chose inévitable. S'il est impossible de le raisonner, je lutterai jusqu'à le perdre, tout simplement. Il aura été responsable de sa propre fin.

— N'est-ce pas seulement une façon élégante de dire les choses?

— Tu as vu ce dont la nature est capable. De grandes forces y sont cachées, certaines étant bienfaitrices, d'autres destructrices. Si, comme je le pense, Black fait appel à ces dernières, il sera perdu, car il ne pourra les contrôler.

— Et nous? Est-ce dangereux pour nous?

— Avec de la chance et l'aide de Dieu, nous serons encore en vie quand le soleil se lèvera.

Albert regarda l'homme qu'il détestait de plus en plus.

Black tremblait de tout son être. Visiblement en colère, il se dirigea vers la lisière de la forêt avant de revenir sur ses pas. Après avoir planté violemment son bâton sur le roc devant lui, il tendit sa main libre vers les hommes qui l'observaient attentivement.

Le rapprochement psychique entre Black et le curé fut si instantané que ce dernier eut un mouvement de recul. Black lança chacun de ses mots d'une façon terrifiante.

— Tu n'as pas idée, curé, de l'aversion qui m'anime présentement. Tu as poussé ma patience jusqu'à l'éruption du volcan qui dort en moi. Toi et Viau, vous ne verrez pas la lumière du jour prochain.

— Il aurait pourtant suffi que tu me cèdes l'*Agrippa*, rétorqua le curé sans autre préambule. Que t'aurait-il coûté d'aider ton prochain du lot de tes connaissances plutôt que d'essayer par tous les moyens de lui nuire ainsi qu'à toi-même? En faisant du mal aux autres, tu en fais aussi à ta propre personne! En d'autres circonstances, nos connaissances combinées auraient pu aider un nombre incalculable de villageois et sceller entre nous une amitié solide. Qui sait? Peut-être en a-t-il déjà été ainsi en d'autres temps et d'autres lieux? C'est Sainte-Beuve qui disait : « Une grande aversion présente est souvent le seul signe d'un grand amour passé. »

— Au diable Sainte-Beuve! l'interrompit Black. Nous n'aurions jamais pu être amis! *You're stupid and weak! And you won't live long enough to grow stronger*[50]*!*

Pour éviter toute nouvelle surprise, le curé rompit sur-le-champ le rapprochement.

Black frappa le sol de son bâton tout en récitant Baudelaire.

— « Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère, / Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé, / Et, comme le soleil dans son enfer polaire, / Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé. »

Black sentit aussitôt le froid pénétrant des enfers le traverser de part en part. Son bâton toujours appuyé contre le sol, il fixa intensément l'obsidienne enchâssée entre les racines tordues. Une lumière anémique anima tout d'abord la pierre avant de s'intensifier.

Black tremblait.

Ses traits se déformaient sous la pression qu'il s'imposait. Des larmes traversèrent le relief tourmenté de son visage.

— Puissances infernales, articula-t-il avec difficulté, vous qui portez le trouble de tout l'univers, abandonnez vos demeures sombres! Et allez vous confiner au-delà du Styx. Je vous conjure au nom du Roi des Rois de faire venir à moi Celui qui n'est que poussière! Qu'il se réveille de son tombeau, qu'il réponde à mon appel à travers les siècles. **Maintenant!**

Albert n'avait entendu que le dernier mot.

— Pourquoi a-t-il dit « maintenant »? demanda-t-il au curé. Que va-t-il se passer?

— Arrête, Albert, trancha Laberge avec impatience. Ce n'est pas le temps de me distraire! On le saura bien assez tôt.

La lumière blafarde émanant de l'obsidienne se déplaça pour envelopper William Black. Les lèvres de ce dernier bougeaient. Secoué par le pouvoir qu'il avait libéré et par autant de tremblements, Black parvenait malgré tout à sourire.

La lumière avançait toujours, emplissant l'air de ses reflets insolites. Laberge observa avec effroi la lune disparaître derrière les lueurs menaçantes qui s'en venaient vers lui et Albert.

Pris de panique, le curé hurla :

— Le fou! Il ne sait pas ce qu'il vient de libérer!

— De quoi s'agit-il? demanda Albert.

— C'est l'enfer! Il a ouvert la porte de l'enfer! Il ne pourra jamais contrôler ce qui peut sortir de là! C'est de la folie!

— Qu'est-ce qu'on peut faire?

— C'est encore trop tôt pour le dire.

— Cette… chose vient par ici. Ça ne me dit rien qui vaille…

— Cette chose, comme tu dis, vient pour nous prendre. Tant que nous resterons à l'intérieur du cercle de confinement…

— Vous croyez vraiment qu'il pourra nous protéger?

— Je crois… Enfin, je l'espère…

Fébrile, Albert se passa les mains dans les cheveux, comme il le faisait chaque fois qu'il se heurtait à un problème sans solution apparente. Il tourna en rond comme un lion en cage. Il se sentait prisonnier et impuissant. Scrutant les ténèbres, il tenta d'apercevoir la voiture. Pourquoi n'avait-il pas pris son fusil? Mais son fusil lui aurait-il été d'une quelconque utilité contre cet ennemi indéfinissable?

Il s'approcha du curé et observa l'entité lumineuse poursuivre sa progression. Des ramifications se mouvaient en tout sens comme pour tenter d'envahir le ciel de la clairière.

Il n'y avait rien à faire, sinon attendre.

— Ne pourriez-vous pas lancer une contre-attaque? suggéra Albert.

— Si tu veux mon avis, cela serait inutile.

— Qu'allons-nous faire alors?

— Résister.

— Vous avez sûrement plusieurs dons, mais vraisemblablement pas celui de rassurer les gens…

— Écoute. Pour le moment, nous sommes en sécurité.

— Même si c'est le cas, comment se débarrassera-t-on de ça? hurla Albert, perdant le peu de calme qu'il s'était imposé.

— Ne crie pas! Ça n'arrangera rien. Pour l'instant, tout ce qu'on peut faire c'est attendre.

— Attendre quoi?

— Attendre que Black perde le contrôle de son arme et qu'elle se retourne contre lui.

À ces mots, Albert se sentit faiblir.

Regardant la lumière éthérée qui se déplaçait au-dessus d'eux, le curé enchaîna :

— Si c'est ce que je crois, cette chose vient ici pour prendre. Mais elle ne pourra pas rester en ce monde. Elle devra s'en retourner. Et elle ne repartira pas les mains vides.

— Mais si elle vient dans ce but et qu'elle doive s'en retourner… Que vient-elle chercher?

— Nous, bien sûr.

— Nous!

— Mais si elle ne peut nous atteindre, elle s'en prendra sûrement à Black. Ce fou y perdra son âme.

La lumière descendait maintenant, incommodante comme un mal de cœur.

Albert avait la gorge nouée par l'angoisse. Il jeta un coup d'œil au curé qui semblait presque serein.

— C'est le mal qui descend sur nous, Albert, dit-il tout bas. Peux-tu le sentir?

— Oui…

Au moment où les sinistres lueurs touchèrent la coupole invisible entretenue mentalement par le curé, celle-ci leur apparut sous les traits d'un dôme bleuté parcouru de petits arcs luminescents.

Les deux amis étaient maintenant totalement entourés par la rassurante lumière bleue. Telle une inviolable chambre forte, le cercle paraissait à toute épreuve.

Mais il leur était maintenant impossible de voir ce qui se passait à l'extérieur.

— Je crois que nous sommes saufs, estima Albert, soulagé.

— Peut-être… Il ne nous reste plus qu'à attendre que notre fou furieux se pende avec sa corde.

Les minutes s'égrenaient lentement.

Albert commençait à se détendre. Ses pensées voyageaient d'un bout à l'autre de sa vie, comme pour chercher encore la réponse à la question insoluble qui le hantait depuis toujours concernant sa propre raison d'être.

C'est à ce moment qu'un détail attira son attention.

Il saisit le curé par la manche et lui indiqua la partie supérieure de la coupole.

— Regardez… Est-ce que…

— Par tous les saints, s'écria le curé, il traverse!

Une fine lueur se faufilait à travers le dôme.

Elle s'étendit en longeant les parois bleutées et descendit ensuite vers la partie inférieure du dôme. Puis elle glissa jusqu'aux pieds des hommes.

— Pouvez-vous faire quelque chose? s'informa Albert.

Laberge plaça la croix entre lui et son compagnon.

— Pose tes deux mains sur le manche…

— Toute résistance est devenue inutile, dit Black, souriant. Le pouvoir humain est un composé de patience et de temps. J'ai été patient. Et j'ai tout mon temps.

Il fit quelques pas sans quitter des yeux la coupole bleutée qui perdait peu à peu de son éclat.

— Aroc! cria-t-il, tu m'es soumis! Tu me dois honneur, gloire et obéissance! Je suis celui qui ouvre la porte de l'autre monde! Je suis celui qui a le pouvoir!

Black s'arrêta au milieu de la clairière. Il ferma les yeux et son visage se durcit. Dans un tourbillon, la pâle lumière qui envahissait la clairière fonça vers le dôme. Elle y pénétra avec une force impardonnable.

Black se laissa tomber au sol en s'appuyant sur son bâton. Après avoir tiré une craie rouge du fond de sa poche, il traça des signes sur le roc lisse.

— Voici le portail qui ouvre le passage vers l'autre monde, dit-il ensuite.

Il se releva et recula de quelques pas. La lumière blafarde s'infiltrait toujours dans la coupole. À sa grande satisfaction, le curé serait bientôt à sa merci et il le livrerait à la perdition de l'autre monde. Un monde d'où on ne revient pas. Ce sacrifice accorderait à Black des faveurs futures.

Black était grisé par ce contact avec l'au-delà. Il savait qu'avec cet appui rien ne pourrait lui résister. Il n'avait jamais ouvert le portail, mais il était convaincu qu'avec assez de fermeté, il pourrait en contrôler le gardien.

Puis, par un procédé de visualisation, il s'en représenta l'ouverture.

Il écarta les bras et fixa l'espace au-dessus des symboles sur le sol.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi dans le silence de la nuit.

Soudain, dans un éclat de lumière, un point rouge apparut à la hauteur du regard de Black. Le point lumineux s'étira verticalement jusqu'à tracer une ligne écarlate de près de six mètres. De fines volutes de fumée traversaient le trait qui projetait sa lumière dans tous les sens, ce qui obligeait Black à cligner des yeux.

— Aroc! lança-t-il d'une voix forte. Je t'invoque, ange de l'abîme qui gouverne les pouvoirs de l'autre côté. Qu'il me soit permis de voir la lumière secrète et de guider tes intentions!

Donnant suite aux invocations du mage, la ligne s'ouvrit lentement. Black put voir l'entrée de pierre se matérialiser.

Il avait réussi.

Il contempla un instant le gigantesque dolmen qui se dressait dans

l'atmosphère rouge et le brouillard de l'autre monde.

Une irrésistible envie de passer la fenêtre, puis le portail, s'empara de Black, mais il la réfréna. La prudence s'imposait car il ne fallait pas brûler les étapes.

Vue de côté, la fenêtre sur l'autre monde avait l'épaisseur d'une feuille de papier. C'est à peine si on pouvait la distinguer. Fasciné, Black contourna l'ouverture. Le même spectacle s'offrit alors à lui, avec cette porte de pierre usée par des millénaires d'attente.

Et il attendit.

Pendant ce temps, la coupole créée par le curé avait perdu de son éclat et n'était plus qu'un faible ramassis de lueurs blanchâtres qui se mouvaient lentement sur son contour. Aucun signe de vie n'en parvenait. Le curé et son ami devaient être inconscients depuis un bon moment. Black les livrerait quand le moment serait venu.

Un premier grondement provenant de l'arrière du portail le tira de sa rêverie.

Black leva les yeux. Un sourire se dessina sur ses lèvres sèches.

Un bruit de chaînes accompagnait maintenant les grognements.

Mais ce qui émergea de l'entrée et de l'atmosphère rougeâtre lui fit perdre son sourire.

Le squelette d'un chien gigantesque, aussi gros qu'un lion, apparut. Il tirait sur une lourde chaîne retenue par la main d'un spectre très imposant, d'allure squelettique lui aussi.

Le duo traversa la barrière et s'arrêta devant Black qui n'en croyait pas ses yeux.

Le spectre possédait tous les attributs pour être le propriétaire de l'impressionnant chien. D'une taille de plus de deux mètres et demi, il n'était vêtu que d'une large cape noire à grand capuchon qui lui recouvrait le crâne. Une hache pendait à ses côtés, le manche en fer reposant dans sa main droite.

L'animal s'agita quelque peu, mais son maître le contint sans effort. Les yeux des créatures luisaient d'une rougeur terrifiante du fond de leurs orbites creuses.

Black se ressaisit.

— Bienvenue dans notre monde, Aroc, gardien des enfers et de la porte de l'autre monde.

Le squelette se laissa tirer par le chien qui cherchait à s'approcher de Black. Ce dernier dut faire un effort pour rester sur place.

Une voix caverneuse semblant venir du fond des âges envahit la clairière.

— *Ad une spede li roveret tolir lo chief*[51].

— C'est moi qui t'ordonnerai à qui et à quel moment tu devras enlever la tête! réagit Black dans un accès de fureur. Je te donnerai ce que tu es venu prendre!

Sans quitter des yeux la terrible bête qui s'impatientait au bout de sa chaîne, Black recula de quelques pas. Il ne maîtrisait pas la situation et il détestait cela. Les choses ne se passaient pas exactement comme il les avait imaginées. Quand il fut à mi-chemin entre le portail et la coupole blanchâtre, il tendit son bâton vers la lumière blafarde puis le retira prestement. La lueur disparut instantanément.

Black chercha du regard les corps du curé et d'Albert.

Il n'y avait rien!

Un frisson lui parcourut l'échine lorsqu'il sentit dans son dos l'haleine chaude à l'odeur de putréfaction du chien. Après s'être retourné, Black se retrouva nez à nez avec l'animal.

Il faillit échapper son bâton.

Il leva les yeux vers le spectre. Aussitôt, celui-ci laissa tomber la lourde chaîne au sol.

— *You did promise me the man of God*[52].

La voix glaçait le sang. Et cette manière qu'il avait de s'exprimer en des langues différentes déstabilisait Black.

L'animal contourna ce dernier. La situation devenait délicate.

— Grand Aroc, dit-il, la voix tremblante et en s'éloignant un peu, je t'ai promis l'homme de Dieu et tu l'auras!

Dans un grognement terrible, le chien barra la route à Black.

— Tu t'es trompé et tu m'as trompé, reprit la créature dans un français impeccable. Tu n'as aucun contrôle sur les événements que tu précipites. Tu oses même appeler les morts et les vivants.

— Disparus par la force de mon pouvoir, le curé et son ami sont sûrement morts. Mais moi, je suis vivant. Et je suis là pour toi!

— Oh que si…

— Toi qui es déjà mort… et vivant tout à la fois, ne crois-tu pas que la vie vaut plusieurs fois la mort?

— *Non pens mas d'asclar caps e bratz*[53]*!*

— Je retrouverai ce maudit curé! Et grâce à moi, tu auras ton entrée dans ce monde!

— *Que mais val mortz que vius sobratz*[54]*!*

Black leva la main pour protéger ses yeux de la violente lumière rouge.

La lame de la hache que tenait le squelette avait l'apparence du métal chauffé à blanc.

Black crut voir un air de compassion sur les traits vaporeux du spectre lorsque celui-ci se détourna. Mais ce n'était que pour prendre son élan.

L'homme attendit le choc, mais ne sentit rien. Terrifié par la situation qui lui échappait, il regrettait d'avoir fait périr le curé, car lui seul aurait pu l'aider.

Black tenta de fuir, mais ses membres refusèrent de lui obéir.

C'est alors que la large main osseuse s'avança et le saisit par les cheveux, sans qu'il pût faire le moindre geste pour y échapper.

À ce moment il vit avec horreur son propre corps se dérober sous sa tête et s'effondrer lourdement au sol.

Il suivit des yeux le bâton qui bascula au ralenti. Lorsqu'il heurta le roc, la pierre d'obsidienne se brisa.

Black pensait encore, raisonnait. Comment cela pouvait-il être possible?

Aroc s'approcha lentement et plongea son regard vide dans celui de l'homme.

— Tu as joué et tu as perdu, lui dit-il avec sarcasme.

— *I shouldn't have*[55]…

— Tu as voulu ouvrir le portail vers l'autre monde. Tu te croyais le plus fort, mais tu as perdu. Maintenant, il faut en payer le prix. Je ne repartirai pas les mains vides.

Aroc glissa sa main libre sous sa cape. Il en tira une poche retenue par une corde qu'il délia adroitement.

— Tu auras l'éternité pour discuter de ton erreur avec d'autres qui ont commis la même que toi.

Black se sentit chuter dans le sac. Après avoir heurté quelque chose de dur, sa tête se retrouva face à une autre dont les yeux le fixaient. La panique l'envahit et il se mit à crier. Plusieurs autres têtes reposaient au fond du sac. Elles se mirent à hurler elles aussi.

Lorsque le gardien de l'autre monde resserra la corde autour du sac, cela

jeta les têtes dans les ténèbres. C'est alors que Black trouva finalement réponse à la question qui le hantait depuis longtemps.

Il connaissait maintenant sa destinée.

— La créature nous a vus! Elle sait où nous sommes!

Les os de l'énorme squelette brillaient sous les rayons de lune, ce qui le rendait presque phosphorescent. Le spectre regardait en direction du curé et d'Albert, cachés derrière les arbres en bordure de la forêt.

— Ne bouge pas! Il ne faut surtout pas l'exciter.

— Que ferons-nous s'il s'énerve?

— On court. On s'enfonce dans les bois.

— Vous en avez de bonnes! chuchota Albert. Si cette chose lance son chien à nos trousses, nous sommes morts!

— Tout se passe bien.

— Vous êtes encore plus dément que Black! Ça ne se passe pas bien du tout!

— Inutile d'être grossier! répondit le curé, agacé. Comme je l'avais prédit, Black s'est perdu. Et tu n'as pas à t'inquiéter. L'esprit de cette chose n'est pas assez évolué pour concevoir la moindre tentative d'exploration de ce côté-ci de la porte. Elle va partir. Et nous pourrons alors nous emparer du corps de Black.

— Ce chien me donne la chair de poule.

— Lui pourrait poser des problèmes, car il est encore moins évolué que l'autre.

L'animal tournait en rond autour du corps décapité de Black. Impatient, il jetait constamment des regards suppliants à son maître. Ce dernier pointa sa hache en direction des hommes terrés en arrière d'un grand pin. Agenouillé derrière le curé, Albert sentait l'humidité de la terre fraîche lui pénétrer les genoux. Il se demanda l'espace d'un instant comment un arbre si gros arrivait à tenir dans si peu de terre. Les racines devaient s'enfoncer profondément dans des fissures naturelles du roc, ce qui leur conférait de solides points d'appui.

— Ton bras est invaincu, curé, dit le gardien d'une voix forte, mais pas

invincible. Tu as eu de la chance. Je suis venu prendre et je me suis servi. Mais je te conseille de ne jamais plus te retrouver sur mon chemin.

La tête appuyée contre le tronc, Albert souhaita de tout son cœur que le curé ne réponde pas aux provocations de la créature.

Laberge le tira par la manche.

— Regarde! Il s'en va!

Le gardien avait tourné les talons et s'approchait de la fenêtre restée ouverte. Il lança un ordre au chien dans une langue inconnue. Ce dernier poussa un fort grognement de mécontentement.

Quand le squelette traversa la ligne délimitée par la fenêtre, ses os blanchis se teintèrent de rouge. Puis il disparut dans les vapeurs fuligineuses de l'autre monde.

Le chien hésitait encore. Regardant tantôt en direction des hommes, tantôt vers le portail, il s'avança finalement vers les restes de Black qu'il poussa de son museau. Le corps roula comme un pantin désarticulé.

— Maudite bête, lâcha Laberge entre ses dents, vas-tu t'en aller!

Lorsque l'animal chargea, Albert cria :

— Torrieu, je le savais!

Il saisit le curé par le bras et l'attira illico vers la forêt.

Albert ouvrait le chemin, les branches lui fouettaient le visage. Le claquement des os de l'animal sur le roc nu prouvait qu'il n'avait pas encore rejoint la lisière du bois.

Laberge buta sur une branche et s'affala de tout son long. Il chercha un instant la croix celtique qu'il avait échappée dans sa chute. Albert revint sur ses pas et remit le curé debout avec une force surprenante. Il aperçut, par-dessus l'épaule de Laberge, la silhouette du monstre qui arrivait à l'orée du bois.

Puis un cri rauque et furieux retentit.

La bête glissa sur le roc et s'arrêta juste devant les arbres.

Albert et le curé retenaient leur souffle.

Rugissant comme un fauve, l'animal recula à contrecœur.

— C'est le gardien, dit Laberge, il appelle sa chose. Espérons qu'elle obéira.

Puis le chien rejoignit à pas lents le portail.

— Il ne faudrait surtout pas que la fenêtre sur l'autre monde se referme en le laissant ici.

Albert pouvait sentir la crainte dans les mots du curé.

Après avoir regagné l'abri provisoire que leur offrait le grand pin, Albert et le curé suivirent le chien du regard en le poussant mentalement vers l'entrée.

Arrivée à la hauteur du cadavre de Black, la bête s'en empara avec agilité.

— Non! cria Laberge de toutes ses forces. Non!

Savourant sa vengeance, le monstre bondit à travers la fenêtre ouverte dans l'espace et franchit le portail. Aussitôt qu'il eut disparu, l'ouverture rétrécit jusqu'à devenir une mince ligne rouge qui s'étirait maintenant vers le ciel.

Laberge sortit de la forêt en courant, Albert sur ses talons.

Les hommes se plantèrent devant la ligne écarlate qui illuminait les alentours. Celle-ci descendit vers le sol en un mouvement rapide, puis disparut complètement en un éclair.

Un silence paisible emplit de nouveau la clairière.

Seul le coassement des grenouilles, au loin, le rendit supportable.

— Des miracles! s'exclama enfin Albert. Vous avez fait de véritables miracles! Comme le Christ! Comme saint Pierre! Toutes ces choses qui nous semblaient impossibles et qu'on nous apprenait à la petite école dans nos leçons de catéchisme sont possibles!

— Attention, mon ami, recommanda le curé. Les miracles sont produits par des hommes et sont, de ce fait, le lot du pouvoir de l'esprit humain à travers la volonté de Dieu. D'ailleurs, saint Augustin disait à ce propos : « Les miracles ne sont pas une contradiction de la nature, ils sont simplement une contradiction de ce que nous savons de la nature. »

— Et je me rends compte qu'il y a bien des choses que nous ignorons du monde qui nous entoure.

— L'heure est aux réflexions, Albert. Tires-en bonne leçon. Jusqu'à ce que la terre retourne au soleil, quand viendra le matin, il risque de se passer encore bien des choses mystérieuses…

— « La terre est au soleil ce que l'homme est à l'ange », comme l'a dit

Victor Hugo.

— Alors là, tu me surprends, Albert!

— J'ai lu la phrase sur la couverture d'un livre et je l'ai retenue.

Laberge sourit, attendri par l'attitude de cet homme qui s'autoéduquait. Puis il soupira.

— Nous avons perdu Black. C'est ennuyeux.

— N'est-ce pas ce que vous vouliez? Le perdre?

Laberge sourit.

— Oui, mais pas complètement. Sans son cadavre, on ne peut détruire l'*Agrippa*.

Albert haussa les épaules. Il laissa là le curé et se dirigea vers son cheval. Au bout de quelques pas, il s'arrêta pour contempler la pleine lune.

Pourquoi avait-il toujours eu la désagréable impression d'être né sans aucune identité? Pourquoi avoir passé tant d'années à vivre comme un fantôme évitant la lumière par peur de projeter une ombre?

Il avait cru trouver sa réponse en rencontrant Emma. Il était devenu un mari et un père.

Mais cela ne suffisait pas. La question lui revenait toujours.

— Comment avez-vous su que votre destin était de devenir prêtre? demanda-t-il spontanément à Laberge qui l'avait rejoint.

— J'ai senti l'appel, répondit le curé. *Vota vita mea*[56]. J'ai toujours été près de la nature, donc près de Dieu en quelque sorte. Cela m'a semblé un choix naturel. Puis les événements m'ont mené tout naturellement vers la route à suivre. Mais pourquoi cette question?

— Je ne sais trop. Je me demande si moi je saurais reconnaître la route à suivre…

— Selon toi, pourquoi nos chemins se sont-ils croisés? Ne vois-tu pas là une indication? Et si notre rencontre n'était qu'une lumière pour éclairer ta route?

— C'est une façon de voir les choses.

Laberge s'approcha et posa la main sur l'épaule d'Albert.

— Doutes-tu encore du rôle que tu avais à jouer ce soir?

— Celui d'un figurant dans un film muet…

— Comment peux-tu dire cela? Que serait devenu le curé Morin sans ton intervention sur le pont? Que serais-je devenu sans ton aide? Si tu ne m'avais pas rapporté les révélations de John Dwyer, comment aurais-je su que

William Black était en possession du livre noir?

— John a payé de sa vie le secret qu'il gardait, répondit Albert, un brin de colère dans la voix. Toute sa vie cet homme a souffert à cause de l'*Agrippa*. Cette raison à elle seule justifiait ma présence ici cette nuit. Black peut brûler en enfer jusqu'à la fin des temps. C'est ce qu'il mérite pour avoir libéré le mal.

— Allons, Albert! N'entretiens pas ce genre de sentiment, c'est malsain. John a peut-être souffert, mais il avait lui aussi son rôle à jouer dans le plan de Dieu. Et il s'est acquitté de sa tâche de main de maître. Je suis convaincu qu'il a une belle place au paradis.

Tentant de ravaler les mots qui lui brûlaient la langue et qu'il n'avait pas le droit de prononcer en face d'un prêtre, Albert fixa Laberge.

Puis, n'y tenant plus, il lâcha :

— Si seulement le paradis existe…

Cette remarque choqua Laberge qui la considérait digne d'un homme sans foi. Ses traits se durcirent.

— Après ce que tu as vu ce soir, dit-il, comment peux-tu en douter?

Albert détourna le regard, signifiant ainsi qu'il préférait mettre fin à la discussion.

En approchant du cheval, Albert claqua de la langue pour attirer son attention. Les hommes montèrent en voiture.

Albert savait que le curé ne lui tiendrait pas rigueur de ses paroles.

— Mais sans le corps de Black, que pouvons-nous désormais contre l'*Agrippa*? demanda-t-il pour rompre le malaise.

— Nous n'avons pas le choix. Il faut passer au plan B, annonça le curé.

— Le plan B?

— Machiavel disait jadis qu'il existait deux manières de combattre : l'une par les lois, l'autre par la force. La première est propre aux hommes tandis que l'autre appartient aux bêtes; mais comme très souvent la première ne suffit point, il faut recourir à la seconde.

Albert assimilait passivement les paroles de Laberge tout en essayant tant bien que mal de guider l'attelage entre les trous qui parsemaient le chemin menant à la route.

— Il importe de savoir user adroitement de l'homme comme de la bête, poursuivit Laberge. Prends ton cheval, par exemple. Tu sais le conduire; lui, en revanche, sait t'obéir. Il existe une réelle distinction entre l'homme et la

bête. Il est nécessaire de savoir user de ces deux natures, car l'une sans l'autre n'est pas durable.

— Aujourd'hui, j'ai vu d'assez près la loi des bêtes, déclara Albert. Et l'homme est sûrement une bête, puisqu'il ne peut jamais s'en tenir à sa propre loi.

Laberge sourit malgré la tension qui lui tenaillait les entrailles.

À l'intersection, Albert fit immobiliser la voiture. Puis il demanda, le plus sérieusement du monde :

— Pour le plan B, de quel côté faut-il tourner?

— À gauche, mon ami.

— Nous ne retournons pas au village?

— Non. Nous allons chez Black.

— Et qu'allons-nous y faire?

— Récupérer l'*Agrippa*.

— Je me doutais que vous alliez me faire cette réponse.

Albert secoua les rênes sur le dos de l'étalon qui se mit en route.

Le silence lui pesait. Il osa enfin aborder le sujet que le curé avait évité jusque-là.

— Dites-moi, comment avez-vous fait pour… enfin vous savez… comment s'est-on transportés?

— C'est assez compliqué à expliquer…

— Vous pouvez toujours essayer.

— As-tu vu ce qui s'est passé entre le moment où nous étions dans la clairière et celui où nous nous sommes retrouvés derrière le grand pin?

— Oui… Le sol s'est ouvert. Je ne pouvais voir qu'un trou noir. Ensuite, je me suis senti tomber, un peu comme à travers un tunnel creusé à même le roc. Pourtant, quand nous avons émergé de ce passage, nous devions être à au moins huit pieds dans les airs! D'ailleurs, je me suis fait mal en tombant.

Le cheval continuait d'avancer au pas sur la route de pierres et de terre battue qui constituait le 2e Rang. Ses fers percutaient le sol en un rythme régulier, presque apaisant.

Même si la maison de Black n'était plus très loin, le curé jugea qu'il devait une explication à son compagnon.

— Tu as tout à fait raison lorsque tu parles de passage. Nous ne sommes pas disparus pour réapparaître plus loin; nous avons emprunté un tunnel conduisant à un monde caché, parallèle au nôtre.

— Que voulez-vous dire par « monde caché »?

Laberge laissa échapper un soupir comme pour faire apparaître toute la complexité du prodige accompli.

— J'ai utilisé ce procédé en dernier recours. C'était notre seule chance d'échapper au piège de Black. J'employais ce moyen pour la deuxième fois seulement. Traverser les mondes qui nous sont invisibles peut être extrêmement dangereux. L'univers est vaste et rempli de mystères. Ainsi, il existe plusieurs formes de pensées collectives qui constituent autant de mondes différents. Il est possible pour certains hommes de connaître le moyen d'ouvrir des portes sur ces formes de pensées, d'y entrer et d'en revenir. Toutefois, il est impossible d'avoir le plein contrôle sur de pareils agissements. Tu en as eu la preuve en voyant de tes yeux ce qui est arrivé à William Black.

« Après avoir ouvert la porte sous nos pieds, je me suis concentré sur un voyage court et sur l'endroit de notre destination. Nous aurions pu nous heurter à une porte close sans possibilité de retour. Tout ce qui est limite ou frontière est susceptible de cacher une entrée sur un autre lieu : la lisière d'une forêt, le bord d'un lac ou d'une rivière, une croisée de chemins, ou même le sol. Tout comme le nôtre, ces mondes sont habités, et par des créatures qui ne nous ressemblent pas nécessairement. On y rencontre des êtres fantastiques, des esprits bienveillants ou malins et même des bestiaires étranges. Les contacts avec eux peuvent être imprévisibles, voire hostiles.

« Black a commis une erreur monumentale. On ne peut marchander avec les autres mondes. Le rapport que nous entretenions jadis avec eux est perdu à jamais. L'homme doit se contenter de son seul univers. Il est de toute manière bien assez vaste pour lui. D'ailleurs, il serait bien plus important d'apprendre à vivre en paix dans ce monde plutôt que de chercher à en visiter d'autres. Les légendes qui peuplent le folklore de toutes les nations ne sont pas issues de la seule imagination de l'homme. Elles se rattachent toutes à une vérité ancestrale oubliée de la collectivité.

« Tu as vu et appris beaucoup de choses cette nuit, Albert. Mais tu ne pourras jamais en souffler mot à quiconque. »

— Je passerais pour fou.

— Tout à fait. Et ce serait bien dommage.

Alors qu'ils se rapprochaient de la maison de Black, Albert aperçut des lueurs qui illuminaient la brume légère.

— On dirait qu'il y a quelqu'un là-bas, dit-il en laissant transparaître son inquiétude.

— Ne t'inquiète pas. C'est le plan B qui nous attend.

Trois hommes vêtus d'un long manteau noir et d'un chapeau à large bord cachant leur visage se tenaient côte à côte devant un camion. Le halo jaune des phares découpait la silhouette des étrangers.

Le curé sauta avant que la voiture ne soit immobilisée et alla à leur rencontre. Albert décida de rester sur son siège et d'attendre la suite des événements.

Laberge s'arrêta devant l'homme au centre et se campa les mains derrière le dos.

— *Ad finem*[57], dit-il simplement.

— *Cede Deo*[58], répondit l'autre, qui tira de sa poche un document qu'il tendit au curé.

Laberge brisa le sceau et parcourut la lettre frappée des armes du Vatican. Il serra ensuite la main des trois hommes de manière plus protocolaire que chaleureuse.

Albert descendit de voiture. Il éprouvait sur ces lieux sinistres un malaise qui lui donnait presque la nausée. En passant près de son cheval, il lui caressa le cou pour le rassurer.

Alertés par un sifflement doux et régulier ainsi que par une faible lueur filtrant à travers les carreaux sales, les hommes en noir se dirigèrent d'un pas ferme vers la maison. Laberge les suivit à bonne distance, se demandant ce qui avait pu pousser le Britannique à installer l'*Agrippa* dans la maison plutôt que de l'avoir laissé dans son cabinet.

Le premier des étrangers à atteindre l'habitation ne perdit pas une seconde. Il enfonça la porte d'un puissant coup d'épaule.

Il fut aussitôt violemment projeté à l'extérieur avant d'aller s'écraser dans l'herbe aux pieds de ses compagnons.

Une bête puissante, qui rappelait un loup, jaillit de la maison. Elle percuta les hommes qui s'affalèrent lourdement au sol.

Puis l'animal fonça droit sur Laberge.

Ce dernier s'éloigna à reculons, tout d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Mais il se tordit la cheville et tomba à la renverse.

Les phares du camion éclairaient le loup qui, à travers le faible brouillard, ressemblait à une bête apocalyptique.

S'appuyant sur ses coudes, Laberge se remit à reculer. Affolé, il cherchait une issue, mais il n'y en avait aucune. Pendant un instant, il se résigna presque à la mort. Lorsque l'animal bondit, l'éclat rouge de ses yeux lança toute la haine et la violence qu'il vouait à cet homme.

Le prêtre ferma les yeux et poussa un cri de terreur.

Une puissante détonation retentit, se répercutant pendant un moment qui sembla une éternité.

Laberge sentit une masse inerte s'écraser contre sa jambe droite.

Le loup était mort, foudroyé. La terre sèche buvait déjà son sang.

Encore sous le choc, le curé tourna la tête.

— C'est la deuxième fois que j'abats un loup pour sauver la peau d'un curé, dit Albert en se rapprochant de Laberge pour l'aider à se relever.

Ce dernier rejoignit péniblement les hommes en noir. Mi-admiratifs, mi-stupéfaits, ceux-ci fixaient encore Albert.

— Venez, dit Laberge. Il faut récupérer le livre.

Tous pénétrèrent dans la maison avec d'infinies précautions. Un silence de mort régnait dans la demeure du docteur. Ils avancèrent dans la pièce principale et l'un d'eux poussa la porte qui se trouvait au fond.

L'*Agrippa* était là, suspendu dans le vide, tournant lentement sur lui-même.

C'est alors qu'Albert entra dans la pièce, ce qui fit sursauter ses compagnons. Il avait apporté son Bayard calibre 12 avec lui.

Laberge tira une fiole de la poche de son veston.

— Éloignez-vous, dit-il aux autres.

Paré à toute éventualité, Albert souleva son arme.

Le curé se lança dans une litanie, mélange de latin et de celtique ancien. Les mouvements du livre s'accélérèrent et l'objet s'éleva près du plafond. Les paroles du curé étaient fortes, rapides, autoritaires et tenaient plus du commandement que de la prière. Il s'arrêta soudain et lança la fiole de toutes ses forces sur le livre. Celle-ci percuta la solide couverture et vola en éclats dans toute la pièce.

L'*Agrippa* tomba par terre. Il resta un moment en position verticale puis, lentement, il bascula pour s'écraser lourdement sur le plancher.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans la bouteille? demanda Albert alors que les hommes s'emparaient déjà de l'énorme bouquin.

— Un mélange d'eau bénite et de saint chrême, répondit Laberge.

Une fois dehors, les étrangers déposèrent le livre non loin du camion. Avec une parfaite coordination et dans un silence total, ils sortirent du véhicule un grand coffre de cuivre bardé de fer. L'un des hommes tira un bidon d'essence de la boîte du camion et retourna dans la maison.

Albert suivait l'opération du regard tout en guettant les alentours. Il leva les yeux au ciel et vit la lune se couvrir d'un épais voile noir. Puis le vent s'éleva. Léger d'abord, il prit graduellement de la force.

Le type au bidon d'essence réapparut. Il craqua une allumette et la lança à l'intérieur. Des flammes jaillirent aussitôt. L'homme s'éloigna prestement.

Le vent qui augmentait encore alimentait le feu qui avait maintenant gagné tout le bâtiment.

L'homme tira un pan de son manteau, découvrant ainsi une besace de cuir. Il en sortit quatre cadenas qu'il jeta au sol. Au même moment, les deux autres jetèrent l'*Agrippa* dans le coffre. Lorsque le livre toucha le fond de la boîte, un éclair zébra le ciel et illumina toute la contrée. Un puissant coup de tonnerre fit frissonner Albert. Il se rapprocha du groupe, son fusil toujours bien en main. S'attendant à voir surgir une meute de loups ou une quelconque créature échappée d'un autre monde, Albert jetait constamment des coups d'œil à la ronde.

Les hommes en noir refermèrent le coffre et le scellèrent avec trois cadenas. Ils soulevèrent ensuite le lourd fardeau et le transportèrent à l'arrière du camion.

Albert ramassa le dernier cadenas resté au sol. Fabriqué en laiton massif, le boîtier était lourd. En le retournant dans sa main, l'homme constata que l'objet n'avait pas de serrure.

« Fermé pour toujours », songea-t-il avant de le fourrer dans une de ses poches.

Un nouvel éclair fendit les cieux quand les étrangers montèrent dans le véhicule.

— C'est par là! cria Laberge à l'endroit du conducteur. Vous devrez tourner à gauche à l'intersection.

Le camion démarra. Laberge clopina vers le cheval qui attendait patiemment.

Sous les grondements du tonnerre, Albert courut à la voiture. Il aida le curé à y prendre place, puis il sauta agilement sur son siège. Il fit demi-tour et s'engagea sur la route.

— Où allons-nous maintenant? tonna Albert pour se faire bien comprendre.

— À l'église St. Matthew. Accélère! Il faut rattraper le camion.

Albert lança son cheval au galop en direction de Saint-Chrysostome.

Les soubresauts de la voiture malmenaient les hommes. Pour se repérer, Albert comptait sur le feu arrière du camion qui le précédait. Les éclairs, qui se faisaient de plus en plus fréquents, illuminaient la route. Mais la situation demeurait périlleuse. Même si Albert et son cheval connaissaient bien ce chemin, ce soir-là, il leur était impossible de distinguer les fossés.

— N'est-ce pas toi qui entretiens les routes par ici? cria Laberge.

— Oui!

Albert n'en dit pas plus. C'était de la folie que de se risquer à pareille vitesse par une nuit sans lune.

À la sortie de la courbe menant vers Saint-Chrysostome, la voiture filait à vive allure. Visiblement inquiet, Laberge se cramponnait.

Albert analysait sa position constamment, puis corrigeait le cheval qui semblait s'en remettre à son jugement. L'animal faisait confiance à son maître.

À mesure qu'ils approchaient de l'église, l'orage devenait de plus en plus menaçant. Les éclairs dans la nuit faisaient gronder le tonnerre comme un roulement de tambour.

Quand Albert aperçut l'église, les premières gouttes de pluie se mirent à tomber. Il se rappela le récit de John sur son lit de mort et réalisa que l'histoire se répétait. Les choses évoluaient comme en cette lointaine nuit de 1855. Il réfréna un juron et siffla le cheval pour qu'il ralentisse.

Le camion vira brusquement à droite pour emprunter le court chemin qui menait à l'église. Albert l'imita. Mais en tournant, la roue arrière de la

voiture heurta le bord du fossé, ce qui arracha un hennissement au cheval.

La pluie tombait à verse, comme précipitée d'un ciel déchiré par la foudre.

Les hommes s'extirpèrent de leur véhicule et s'affairèrent aussitôt à en descendre le coffre de cuivre renfermant l'*Agrippa*.

Albert attira le cheval vers l'église en le tenant par la bride. Il voulait l'attacher à un anneau de fer scellé dans le mur de briques. Mais l'animal résistait. On aurait dit qu'il voulait fuir la vision d'apocalypse qui s'emparait de la nature.

Sur les quatre torches que le révérend anglican avait allumées pour signaler sa position, seulement une avait tenu face au vent et à la pluie froide.

— Viau, viens nous aider! cria l'un des hommes.

Albert, d'abord étonné que l'autre sache son nom, courut vers lui et saisit l'une des poignées du coffre. Il était plus lourd qu'il ne l'aurait cru.

Dans leur hâte de se mettre à l'abri, les hommes glissaient sur la pelouse détrempée. Laberge et le pasteur leur tinrent les portes de l'entrée. Après qu'ils eurent franchi le seuil, ils refermèrent aussitôt derrière eux. Par conséquent, le vacarme généré par la nature déchaînée s'apaisa.

Le grand coffre heurta le sol de pierre avec un fort bruit.

C'est le représentant du clergé anglican qui brisa le silence. Crachant sa colère, ses mots prononcés avec un fort accent résonnèrent dans le sanctuaire.

— Est-ce que vous réalisez les répercussions que l'enfouissement de ce livre maudit risque d'entraîner pour mon église? lança-t-il à Laberge.

Ce dernier, visiblement mal à l'aise, s'essuya la figure avec son mouchoir avant de répliquer :

— Calmez-vous! Cela ne sert à rien de crier. Je suis désolé et tout aussi déçu que vous d'en être réduit à ramener le livre ici. Mais ce sont les ordres de Rome et de l'évêché. Quant aux conséquences, je crois pour ma part qu'elles seront minimes.

Laberge s'était exprimé avec fermeté.

Les dents serrées, le révérend murmura :

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas encrypté dans votre propre église?

— Le livre fut conservé ici pendant près de soixante-dix ans, répondit Laberge. Et sans l'intervention de William Black, il y serait encore. Cette

décision est celle du cardinal et non la mienne. Si vous n'êtes pas d'accord avec lui, vous pourrez toujours vous en référer à lui.

— Alors, faites comme Pilate, monsieur Laberge : lavez-vous-en les mains! Vous savez très bien ce que la présence de l'*Agrippa* peut engendrer : désertion, désolation, abandon, oubli et danger pour la communauté. Mais puisque vous, les Français, êtes maintenant supérieurs par le nombre, l'évêché m'oblige à la soumission.

— Tôt ou tard, les rôles finissent toujours par être renversés, lança Laberge pour remettre le pasteur à sa place.

Ne lui laissant pas le temps de répondre, il poursuivit :

— Le danger réside plus dans l'individu qui l'utilise que dans le livre lui-même. Et vous le savez très bien.

— Et la tempête qui fait vibrer les murs de l'église est aussi engendrée par ce même individu, je suppose?

— L'orage est la part du Diable dans l'œuvre de Dieu, révérend. Je n'ai rien d'autre à dire.

Le bruit des premiers coups de marteau se fit entendre. Tournant le dos à Laberge, le révérend alla rejoindre les hommes en noir.

— Prenez garde de ne pas abîmer la dalle! leur lança-t-il. Elle provient de l'ancien monastère cistercien de Rievaulx Abbey, en Angleterre!

Les trois étrangers s'arrêtèrent et le dévisagèrent sans laisser transparaître la moindre expression sur leur visage. Puis ils se remirent au boulot.

— Mais par Dieu! Cette dalle a pratiquement neuf siècles d'âge! Faites un peu attention!

Discrètement, Albert s'approcha de Laberge.

— Qu'est-ce qu'on fait? demanda-t-il.

— On attend qu'ils aient terminé.

Le révérend anglican mit le feu à de petits morceaux de charbon au fond d'un encensoir métallique et y saupoudra des grains d'encens. L'odeur embauma aussitôt l'intérieur de l'église.

— C'est du sang-de-dragon, murmura Laberge qui en reconnut les effluves.

Le révérend se mit à encenser le coffre en accompagnant ses mouvements de balancier de prières gaéliques.

Laberge se décida à aller le rejoindre. Il le suivit dans sa ronde en

entonnant à son tour des prières en latin.

Dehors, l'orage redoubla de violence.

Albert se tenait près des portes. Caché dans l'ombre, il pouvait sentir les murs vibrer sous les poussées du vent et entendre les vitraux craquer au cœur des hautes fenêtres.

L'un des hommes en noir souleva finalement la dalle à l'aide d'un pied-de-biche. Les autres s'en emparèrent et la glissèrent sur le sol.

Une forte odeur de moisissure vint faire concurrence à celle de l'encens à l'intérieur de la nef. L'un des hommes étendit le bras et passa une lampe à huile dans le trou noir.

La crypte de l'église St. Matthew avait une profondeur d'environ deux mètres. Une fondation en larges pierres consolidées par du mortier faisait office de mur tout autour, tandis que des rangées de piliers de bois enfoncés dans le sol traversaient l'édifice sur sa longueur pour en soutenir le plancher et toute la charpente. Le sol était en terre battue. Quelques objets provenant probablement de l'époque de la construction étaient abandonnés çà et là, recouverts de poussière et de fils d'araignées.

— Si on laissait tomber le coffre debout, mais dans une position légèrement inclinée, dit l'un, il devrait éviter de frapper le dessous du plancher et s'abattre de tout son long sur le sol. On essaie?

Abandonnant leurs litanies, les prêtres reculèrent devant l'autel.

L'un des étrangers se tourna vers Albert.

— Viens nous aider! lui lança-t-il d'un ton impératif.

Choqué, Albert s'approcha en maugréant.

— Demandé si gentiment, dit-il, je ne peux qu'accepter!

Soudain, un violent coup de tonnerre ébranla tout le bâtiment.

Les hommes placèrent le coffre de cuivre devant le trou. Ils soulevèrent ensuite une de ses extrémités jusqu'à ce que le contenant soit fortement incliné.

— Laissez-le glisser! Maintenant! tonna l'un des hommes en noir.

Le coffre glissa dans le trou sombre pour disparaître complètement. Un premier choc se fit entendre lorsqu'il percuta le sol, puis un second après qu'il eut basculé pour s'effondrer de tout son long.

Sans même prendre le temps de descendre une lampe pour voir ce qu'il en était, les hommes tirèrent la précieuse dalle de pierre pour la remettre en place. Le bruit émis lorsqu'elle tomba sur son point d'appui fit sursauter le

pasteur. Cierge en main, il vint s'assurer qu'elle n'était pas brisée.

Un dernier éclair, un violent coup de tonnerre. Puis plus rien.

Impatient de se retrouver à l'air libre, Albert alla droit vers les portes. Il se passa les mains dans le visage comme pour se réveiller d'un sommeil ponctué de rêves insensés.

Poussé par un vent qu'on sentait à peine, un gros nuage noir se déplaça et fit place à la lune.

Albert s'approcha de son cheval détrempé et nerveux.

— Pauvre vieux, dit-il à la bête en lui caressant le cou, tu ne l'as pas eu facile cette nuit. Je m'occuperai de toi demain. Traitement spécial. Tu l'auras bien mérité.

Un peu plus tard, après avoir consolidé et scellé la pierre plusieurs fois centenaire, les hommes en noir chargèrent promptement leur matériel à l'arrière du camion. Tout avait été nettoyé avec soin dans l'église. Et n'eût été la fraîcheur du mortier qui ceinturait la dalle à la croix pattée, rien n'aurait laissé présager la trame du drame qui venait de se jouer.

Laberge serra la main des étrangers puis les regarda s'éloigner sans plus de cérémonie. Il se tourna ensuite vers le révérend, ne sachant trop sur quelle note le quitter.

Finalement, il lui dit en soutenant son regard :

— Merci!

— Ne m'en veuillez pas si je ne puis vous remercier à mon tour.

Laberge hocha la tête et rejoignit Albert, déjà prêt à partir.

— Tu viens me conduire au presbytère? demanda le curé en montant sur le siège.

— Bien sûr, à moins que vous ne désiriez rester avec votre nouvel ami.

— Ça va! Il n'est pas nécessaire de tourner le fer dans la plaie.

Albert fit faire demi-tour à son cheval et regagna la route.

Le révérend les regarda s'éloigner. Un lourd sentiment de tristesse l'envahit. Comme s'il avait su qu'au fil des ans l'église sombrerait dans l'abandon et l'oubli. Aucune communauté ne viendrait jamais s'établir autour. Les morts ne seraient plus inhumés dans son cimetière.

Il se tourna vers le bâtiment et en admira une fois de plus les lignes simples de style gothique avant que les larmes n'inondent ses yeux.

Emma s'éveilla dans un sursaut.

Elle avait veillé presque toute la nuit pour attendre le retour d'Albert. Mais la fatigue l'avait gagnée et elle s'était assoupie au creux de son fauteuil.

Elle éprouvait un peu de honte après s'être retrouvée en rêve dans les bras de son premier mari. Mais ce n'était qu'un songe, et il n'y avait aucun contrôle possible sur ce que notre esprit choisissait de nous faire voir.

Dehors, le jour commençait à poindre et le soleil allait encore briller de tous ses feux.

Un bruit familier attira son attention. Elle courut pour ouvrir grand la porte à l'avant de la maison et tomba nez à nez avec la fraîcheur du matin. Un frisson la parcourut alors qu'elle descendait les marches du perron et qu'un large sourire éclairait son visage.

Albert remontait lentement l'allée en tenant le cheval au pas.

Lorsque son mari lui envoya la main, Emma crut son cœur sur le point d'éclater.

18

— Au risque de me répéter, monsieur le curé, vous nous voyez navrés de vous voir quitter Sainte-Clotilde.

Laberge se concentrait de toutes ses forces pour bien jouer son rôle. Mais il avait la tête ailleurs.

À la suite de l'annonce de son départ, le conseil municipal avait organisé une petite fête à l'hôtel de ville pour souligner l'événement. Il avait célébré sa dernière messe dans la paroisse quelques minutes auparavant.

— Vous me voyez flatté de toute l'attention que vous m'accordez, monsieur le maire, finit-il par répondre. Il est dommage que Siméon soit incommodé par des ennuis de santé qui l'empêchent de revenir. Il est entré depuis peu au sanatorium de Sainte-Agathe pour quelques semaines de convalescence. Mais je suis certain que mon successeur, le curé Julien – que je connais personnellement d'ailleurs –, saura se plaire dans votre village.

— Espérons-le! Maintenant, je vous laisse à vos ouailles. Nous nous reverrons plus tard.

— Parfait.

Laberge avait beau chercher, il n'apercevait Albert nulle part. Il ne s'était même pas présenté à l'église. Il s'approcha d'Emma Tremblay qui discutait un peu plus loin avec un groupe d'amis.

— Pardon, Emma… dit-il en interrompant la conversation. Je n'ai pas vu Albert à l'église. Est-ce qu'il va bien?

Emma parut d'abord embarrassée, mais elle se ressaisit.

— Il… il a été malade une partie de la nuit, mentit-elle. Il n'allait pas très bien.

Sachant qu'elle ne pouvait dire la vérité devant les autres, le curé joua le jeu.

— Il ne verrait pas d'inconvénient à ce que j'aille le voir tout à l'heure, alors?

— Il en serait très heureux, j'en suis sûre.

— Si vous le voulez, je pourrais vous raccompagner.

— J'accepte volontiers.

— À plus tard.

Laberge s'éloigna aussitôt, entraîné par d'autres paroissiens venus le saluer.

Ils traversaient le village.

Malgré la démonstration de sympathie des citoyens de Sainte-Clotilde, Laberge n'était pas fâché d'avoir pu quitter la fête qui tirait à sa fin. À ses côtés, Emma restait muette.

La journée était magnifique. Une de ces journées d'octobre comme on les adore, où le soleil est chaud, l'air pur et vivifiant, les feuilles des arbres parées de toutes les couleurs possibles entre le rouge vénitien et l'ocre jaune, et le vent caressant.

Emma rompit le silence.

— Vous connaissez Albert, monsieur le curé : secret, silencieux, mystérieux… Quand je le vois sombrer dans son monde intérieur, je préfère le laisser aller vers sa solitude. Il finit toujours par en revenir.

— Et il ne vous dit jamais ce qui lui passe par la tête?

— Non.

— Et vous n'avez pas envie de le questionner?

— Il m'en parlera, s'il le désire.

Laberge fit tourner le coin au coupé Ford et accéléra le temps de relâcher la pédale pour passer en seconde. Il repoussa aussitôt la manette de l'accélérateur pour faire ralentir le véhicule, histoire de se donner un peu plus de temps avant d'arriver à la maison de pierre.

— Je me sens un peu coupable, dit-il sans oser regarder Emma. Je l'ai entraîné dans une histoire bien malgré lui.

— Je ne connais pas dans le détail ce que vous avez fait cette nuit-là, lui répondit-elle, et je ne tiens pas vraiment à le savoir. Mais ce que je sais, c'est que ça l'a remué, et que votre départ semble l'affecter.

— Je lui parlerai.

— Vous savez, je trouve dommage que vous deviez nous quitter. Vous aviez quelque chose de… rassurant.

Laberge la considéra un instant avant d'éclater de rire. Emma finit par l'imiter, dissipant du coup la tension qui s'était installée entre eux pendant quelques instants.

Il traversa le pont, rétrograda en première en s'engageant dans l'allée, puis accéléra à fond pour monter la côte qui les mènerait entre les bâtiments de la ferme. Il immobilisa le véhicule devant la maison puis alla prestement ouvrir la portière à Emma.

— Merci, lui souffla-t-elle en descendant. Je vois Albert au jardin, là-bas. Je vous laisse. Prenez soin de vous et revenez nous voir.

— Je n'y manquerai pas.

Elle lui tourna le dos et marcha droit vers la maison. Laberge se dirigea vers l'arche en bois couverte de vignes à l'entrée du jardin.

Une fois de l'autre côté, il aperçut Albert assis un peu plus loin sur une vieille chaise en bois. Le curé vint se planter devant lui. L'autre leva les yeux de son livre et les plongea dans ceux du curé, qui en éprouva presque un malaise.

— Salut, Albert, articula-t-il finalement. Je suis venu te dire au revoir.

— Je suis content de vous voir, dit Albert. Je me pose une question depuis des années et peut-être serez-vous l'homme capable d'y répondre.

Laberge s'assit sur une grosse pierre, oubliée là par le temps et les hommes.

— Si je le peux, répondit-il, ce sera avec plaisir.

— C'est à propos de ce volume.

Albert souleva le livre pour en montrer la couverture au curé qui ne cacha pas sa surprise.

— Tu lis les poèmes de Théophile de Viau[59]?

— Mon oncle Thomas m'a offert ce recueil alors que j'avais quatorze ans et que j'habitais avec lui aux États-Unis. Cet homme m'a appris à lire et à écrire correctement, puis à parler l'anglais et même le latin. Il se plaisait à penser que Théophile de Viau nous était apparenté. Et il disait que malgré le fait que nous vivions là-bas, il était très important de ne jamais oublier nos racines. Nous sommes des Français, disait-il, et non un peuple assimilé de force par l'Angleterre.

— Ton oncle Thomas devait être un homme assez spécial, dit Laberge le

menton appuyé au creux de sa main. Je dois admettre qu'il n'avait pas tort en t'éduquant de la sorte. Il aurait fait un sacré jésuite! Mais quelle est au juste ta question?

— C'est dans l'*Ode à la mort*. Vous connaissez? Si vous le voulez bien, je vous en lis un passage :

« Un corbeau devant moi croasse,
Une ombre offusque mes regards;
Deux belettes et deux renards
Traversent l'endroit où je passe;
Les pieds faillent à mon cheval,
Mon laquais tombe du haut mal
J'entends craqueter le tonnerre;
Un esprit se présente à moi;
J'ois Charon qui m'appelle à soi,
Je vois le centre de la terre. »

Seule une légère brise faisait bruisser les feuilles qui s'accrochaient encore aux arbres pour résister à l'automne. D'autres tombaient, venant s'échouer parmi toutes celles qui jonchaient déjà le sol. Au centre de ce décor naturel et coloré, le curé et Albert avaient l'impression de vivre un moment unique, irréel.

Ce dernier posa enfin sa question.

— Pouvez-vous me dire qui était Charon?

— Bien sûr, répondit Laberge avec un léger sourire. Tout d'abord, le « h » étant muet, ce mot se prononce « Caron ». Selon certaines mythologies, Charon était le nocher des Enfers. Il conduisait la barque qui passait les morts de l'autre côté du fleuve Achéron – le fleuve des Enfers – contre une obole. Voilà pourquoi Charon trouve sa place dans cette ode de Viau : cette ode en est une à la mort.

Albert referma le livre et se leva. Il tendit la main au curé.

— Vous avez réponse à tout, n'est-ce pas?

— Je ne crois pas, non. Mais je suis comme toi. Je n'ai de cesse d'apprendre.

Ils se serrèrent la main un long moment.

— Je t'ai apporté quelque chose, dit soudain Laberge en sortant de sa poche un petit étui bourgogne qu'il tendit à Albert.

— Qu'est-ce que c'est?

— Ouvre, tu verras.

Albert découvrit un chapelet.

— Vous ne me trouvez pas assez pieux, dit-il en riant.

— Là n'est pas la question! Loin de moi l'idée de te faire des reproches. Je voulais simplement te laisser un souvenir pour te remercier de ta précieuse aide. Ce chapelet m'a été remis par le Saint-Père en personne, à Rome. La chaîne est en or et la croix en argent solide. Chacun des grains est un rubis fin. Savais-tu que le terme hébreu désignant le rubis est *nofech*? Cela signifie « goutte de sang de la terre mère ».

— Je tâcherai de m'en souvenir. Merci beaucoup. Je le conserverai précieusement.

Albert rangea le chapelet dans son étui. Puis il demanda au curé :

— Et qu'allez-vous faire maintenant?

— Dans six jours, je prendrai un transatlantique à Québec.

— Où irez-vous?

— À Carthage, en Tunisie. Il y a un archevêché catholique là-bas qui connaît des problèmes. Je vais m'immiscer dans une communauté de Pères Blancs afin de passer inaperçu…

Pour toute réponse, Albert sourit en secouant la tête.

— Vous reviendrez?

— Bien sûr! Qu'est-ce que tu crois? Allez, je me sauve. J'ai quelques préparatifs qui m'attendent. Je t'écrirai de là-bas. Ne te dérange pas, je connais le chemin.

Tout en humant les effluves automnaux que produisait le jardin, le curé se rendit à son véhicule. Il était prêt à relever de nouveaux défis.

Il grimpa dans la Ford et lança le moteur. En regardant dans son rétroviseur, il vit Arthur planté au coin de la grange.

Laberge recula à la hauteur du jeune homme, qui s'approcha.

— Ça va? demanda le curé d'un ton amical.

— Oui. Vous partez?

— Il le faut. J'ai un long voyage à préparer.

— Et quand reviendrez-vous?

— Je n'en sais rien. Mais dis-moi, un jour ta mère m'a glissé mot sur ton penchant pour les études. Est-ce que ça te dirait de faire le cours classique?

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais pensé.

— Alors réfléchis-y. Nous en discuterons à mon retour. Et si ça

t'intéresse, je pourrai sûrement faire quelque chose pour toi. Tu me promets d'y penser?

— C'est promis, dit le garçon, songeur.

Laberge démarra.

L'enfant fut tiré de sa rêverie par l'appel de sa mère. Le repas venait d'être servi.

— Arthur! Arthur!

Il jeta un dernier regard au coupé Ford qui traversait maintenant le pont, puis courut vers la maison.

ÉPILOGUE

Les hommes se croient à l'abri parce que je suis dissimulé à leur regard… Ils ne comprennent pas… Peu importe que je sois enchaîné et suspendu à une poutre ou enseveli au cœur de la terre, rien ne pourra jamais empêcher ma libération. La nature des hommes est ainsi faite. Le principe primordial de la tyrannie coule dans leurs veines au même titre que leur propre sang. Et ceux qui en ressentent l'appel sont poussés à asservir les autres. Ceux-là me chercheront, ceux-là me trouveront. Je les réduirai à néant. Et je n'ai besoin que de la volonté et de l'orgueil d'un seul pour propager le mal à une multitude. C'est dans ce fol espoir de conquête et de pouvoir qu'il viendra me tirer de ma prison. Mais il y perdra son âme.

Je suis l'Église du Diable, le sanctuaire du mal en ce monde. Je suis la porte par laquelle le malheur arrive.

Lorsque le jour viendra où le plus puissant des mages tiendra entre ses mains le plus fort d'entre nous – le grand livre de la domination –, alors seulement les hommes connaîtront la raison de leur peur du noir. Ils sauront pourquoi ils redoutent la nuit.

Je suis le livre noir de l'homme, sa part de ténèbres. C'est pourquoi il me cherchera toujours.

REMERCIEMENTS

Nous souhaiterions d'abord remercier toute l'équipe des Éditions Michel Quintin pour avoir cru en notre manuscrit. Ils nous ont fait grand plaisir.

Merci à Nicole Dillenschneider, Linda Descôteaux et André St-Laurent, nos « critiques littéraires », qui ont su, chapitre après chapitre, nous aider par leurs remarques constructives.

Merci à Lise et André Monette, ainsi qu'à leur fille Stéphanie, pour leur enthousiasme et leur encouragement.

Merci à Michel Ste-Marie pour son aide et ses précieux conseils, ainsi qu'à son fils Dax.

Merci aux membres de la famille Viau qui, nous l'espérons, prendront plaisir à voir revivre Albert entre ces pages.

Merci aussi à Marie-Claude Ste-Marie et Maria Anca Grigoriu, pour leur aide et leurs commentaires.

Et finalement, un grand merci à Janine Viau, Bruno Ste-Marie, Valérie Viau, Christian et Camille Rossignol, pour avoir contribué à faire de nous ce que nous sommes.

Notes

1. Aujourd'hui Sainte-Clotilde-de-Châteauguay.
2. Bien qu'il soit abandonné depuis longtemps et en fort mauvais état, on peut encore aujourd'hui admirer le bâtiment de style renouveau gothique vernaculaire construit en 1847, sur la route 209 entre Sainte-Clotilde-de-Châteauguay et Saint-Chrysostome.
3. « Avec l'aide de Dieu, à la faveur de Dieu, avec la volonté de Dieu, par Dieu et non par la fortune. Il n'y a qu'un seul Dieu qui dirige chaque chose, merci à ce Dieu! » (latin).
4. « Crains le loup » (latin).
5. « Cela était plus atroce que vrai » (latin).
6. « Mon fils » (latin).
7. Le pentacle inversé est une étoile à cinq branches comprise à l'intérieur d'un cercle, mais dont la pointe est dirigée vers le bas pour signifier son allégeance à Satan et à la magie noire.
8. « Fais ce que bon te semble » (anglais).
9. Le chevalier Bayard s'appelait en fait Pierre Terrail. Homme de guerre français né au XV^{e} siècle, il fut célèbre pour sa bravoure et fut surnommé « le chevalier sans peur et sans reproche ».
10. « Et c'est tout ce qu'il a dit? » (anglais).
11. « Je l'admets, j'aurais dû être là pour toi » (anglais).
12. « Ça va, Albert, ne t'en fais pas » (anglais).
13. Manteau long en toile traitée avec une huile animale pour la rendre imperméable.
14. « Que puis-je faire pour vous, monsieur? » (anglais).
15. « Répondre à une simple question, révérend » (anglais).
16. « J'en serai heureux si je le puis » (anglais).
17. « Qu'est-il arrivé à la dalle croisée? » (anglais).
18. « Comment le saviez-vous? » (anglais).
19. « Qu'est-il arrivé? » (anglais).
20. « Il y a quelques semaines, je suis arrivé un matin, et l'entrée avait été forcée. Et la dalle, Dieu sait pourquoi, la dalle avait été enlevée » (anglais).
21. Période qui a succédé à la chute de l'empire romain, de l'an 500 à l'an 1000 environ.
22. Louis-Janvier Dalbis était docteur de sciences et professeur à l'Université de Montréal dans les années 1920. Paul Chauvet enseignait au lycée de Moulins, en France. Leur « Brevet de Sciences naturelles », qui comportait trois années d'études, fut très populaire à l'époque dans les écoles de langue française.

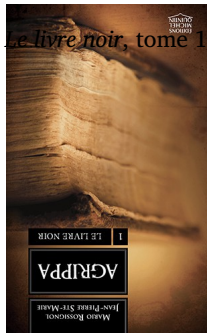
23. Bien qu'installée au presbytère depuis 1923, l'électricité ne desservait que quelques pièces du bâtiment, et pas le corridor qui le traversait d'avant en arrière.
24. « As-tu réussi à dormir, Albert? » (anglais).
25. « C'est un bon garçon, n'est-ce pas? » (anglais).
26. « Que vas-tu faire maintenant? » (anglais).
27. « Mère de famille » (latin).
28. « Du début jusqu'à la fin » (latin).
29. Louis Cyr est né à Saint-Cyprien-de-Napierville en 1863. Prodige de la force, considéré comme l'émule du Samson de l'Ancien Testament, on prétend encore aujourd'hui qu'il fut l'homme le plus fort du monde. Il est décédé en novembre 1912.
30. Victor Delamarre, originaire du Saguenay, est né en 1888. Il fut l'un des hommes les plus forts engendrés par la terre du Québec. Il mourut le 14 mars 1955 à l'âge de 67 ans.
31. « À un homme sage, un mot suffit » (latin).
32. « Tout espoir n'est pas perdu! » (latin).
33. « Toute chose est bonne à celui qui est bon » (latin).
34. À l'époque, la gare Holton se situait dans le 3e Rang à Sainte-Clotilde, à environ six kilomètres du village.
35. « Vas-y » (anglais).
36. « Je ne l'aime pas. C'est tout ce que tu as besoin de savoir » (anglais).
37. « L'homme est un démon, ne le comprends-tu pas? » (anglais).
38. « Si tu le dis » (anglais).
39. « Parfois… il arrive des choses » (anglais).
40. « Est-ce que tout est à votre convenance, monsieur Dwyer? » (anglais).
41. « Inutile » (anglais).
42. L'herbe de Saint-Jean est maintenant connue sous le nom de millepertuis.
43. « Oublie le docteur, Albert, je suis mourant » (anglais).
44. « J'ai été stupide » (anglais).
45. La pierre de lune, mieux connue sous le nom de sélénite, est une pierre aux reflets argentés à l'apparence de nacre. Les anciens disaient que la sélénite apportait pureté et noblesse et que, placée sous la langue lors de la phase descendante de la Lune, elle permettait de prédire le futur.
46. La clairière de roc, dans le 2e Rang à Sainte-Clotilde, est située au milieu de la forêt à environ un kilomètre de la route. On y accédait par un chemin légèrement accidenté permettant toutefois le passage des chevaux ou d'une voiture. Elle a comme particularité d'avoir un sol de roc lisse sur une surface d'environ 15 000 mètres carrés. On l'utilise aujourd'hui pour le traitement des matières recyclées.
47. Le grain avoirdupois était la mesure utilisée pour le dosage de la poudre à canon. On compte 15,4 grains dans 1 gramme.
48. « Croix au saphir » (latin).
49. Pierre volcanique vitreuse, d'aspect sinistre et de couleur sombre. Les sorciers pratiquant la magie noire se servaient d'une obsidienne taillée en sphère ou en forme

d'œuf comme d'un catalyseur d'énergie, de par son lien avec le feu des volcans.

50. « Tu es stupide et faible! Et tu ne vivras pas assez longtemps pour devenir plus fort! » (anglais).
51. « Il ordonna de lui enlever la tête avec l'épée » (latin d'oïl).
52. « Tu m'avais promis l'homme de Dieu » (anglais).
53. « N'aie autres pensées que de couper têtes et bras! » (langue d'oc).
54. « Car mieux vaut un mort qu'un vivant vaincu! » (langue d'oc).
55. « Je n'aurais pas dû » (anglais).
56. « Ma vie y est vouée » (latin).
57. « Jusqu'à la fin » (latin).
58. « À la grâce de Dieu » (latin).
59. Théophile de Viau (Clairac, 1590 – Paris, 1626) : poète français, il mena une vie peu conforme à la morale religieuse de l'époque. Le caractère libertin de certains de ses écrits le fit emprisonner puis condamner à mort. Sa peine fut finalement commuée en exil. Viau, léger, jeune, libre, insolent, et prenant ses risques, était fait pour être aimé. À 36 ans, il en mourut.

La série

agrippa.qc.ca



Le livre noir, tome 1